U d'/of OTTAWA
39003010793692

19/3/54

F. N. B.

Retraite d'Enfants

Ouvrages du même Auteur

Catholiques, défendons notre foi !

Jeunesse et Pureté. 2e édition.

Jeunesse et Idéal.

La Femme chrétienne et la Souffrance.

mo

Abbé HENRI MORICE

Retraite d'Enfants

:: Retraite préparatoire ::
à la Communion solennelle
Allocutions sur divers sujets

DEUXIÈME ÉDITION

Universitas Ottaviensis BIBLIOTHECA
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
1921

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa

Nihil obstat :

Venetiis, die 14 novembris 1913.

J. Thulé,
Censor.

Imprimatur :

Venetiis, die 15 novembris 1913.

† Alcimus,
Ep. Venet.

Imprimatur :

Parisiis, die 17 aprilis 1914.

G. Lefebvre,
Vic. gen.

BX
2376
.C5
M647
1921

PRÉFACE

« *Le Grand Jour* ».

Il existait jusqu'ici, dans les diocèses de France, un usage où tout semblait combiné à souhait, au point de vue religieux comme au point de vue familial, pour fêter la première rencontre eucharistique de Jésus avec les petits enfants : on l'appelait « la Première Communion ».

C'était une cérémonie d'un charme incomparable, qui mettait en fête la paroisse tout entière, et qui produisait sur la plupart des enfants une impression profonde. Le désir d'y prendre part excitait les enfants à étudier le manuel austère de leur catéchisme; et les familles peu croyantes ambitionnaient elles-mêmes l'honneur d'y voir figurer leurs garçons ou leurs fillettes en toilette de communiants.

Un cérémonial traditionnel avait été peu à peu adopté dans tous les diocèses pour ces solennités; les Evêques fixaient avec une précision rigoureuse les conditions pour y prendre part; il y avait une toilette spéciale pour les garçons avec riches brassards; il y en avait une aussi pour les filles en robes blanches. Enfin, toute une littérature avait fleuri, à l'usage des prédicateurs, pour préparer les enfants à ce qu'on appelait si justement « le plus beau jour de la vie ».

Or voici qu'en 1910 *un Décret de Rome est venu subitement troubler la sérénité de ce programme idyllique, au grand scandale de certaines familles, et non sans causer dans le clergé lui-même une certaine émotion. Néanmoins, le premier moment de surprise passé, on n'a pas tardé à se rendre compte, comme toujours chez nous, que le Pape a raison.*

Les historiens ont constaté, en effet, que cette réglementation de la première communion par voie hiérarchique n'était pas du tout conforme à la tradition de l'Eglise, et les théologiens ont reconnu qu'elle n'était pas conforme non plus à l'esprit de l'Evangile. Les pasteurs ont dû avouer, à leur tour, que le « Grand Jour » se transformait de plus en plus en une fête profane, où le banquet eucharistique n'occupait très souvent qu'une place accessoire. Et tous, excepté les familles peu ou point chrétiennes, ont fini par s'incliner docilement sous la parole du Pape.

Toutefois on ne peut pas nier que la cérémonie du « Grand Jour » n'eût des avantages très appréciables. Aussi les Evêques de France ont-ils jugé à propos de soumettre au Souverain Pontife un programme nouveau pour conserver cette institution française avec ce qu'elle a de bon, sans la mettre en désaccord avec les prescriptions de Rome.

On conservera donc le « Grand Jour ». Mais, quelques efforts que l'on fasse pour que rien presque n'y soit changé en apparence, presque tout y est changé en réalité : le nom, le caractère, la prédication, et l'âge des enfants.

Changé le nom : *ce ne sera plus le jour de la « Première Communion ». La communion cessera même d'y être le grand événement de la journée.*

Changé le caractère : *la cérémonie consistera principalement, désormais, dans la profession de foi personnelle et publique que devra faire l'enfant, à son entrée dans l'adolescence, après avoir acquis une connaissance suffisante de la religion, et avec la pleine conscience des engagements qu'il prendra. Cette profession de foi sera encadrée entre deux cérémonies, très suggestives l'une et l'autre, qui indiqueront à l'enfant les deux conditions indispensables de sa persévérance : la communion et la consécration à la très sainte Vierge.*

Changée la prédication : *jusqu'ici on se préoc-*

cupait avant tout de préparer les enfants au premier contact de leur âme avec la sainte Eucharistie. Dorénavant le prédicateur devra s'appliquer surtout à les préparer aux luttes de la vie, et à leur faire assumer bravement, avec l'aide de l'Eucharistie et de la sainte Vierge, les responsabilités de leur baptême.

Changé l'âge *où il conviendra de faire la cérémonie. On n'y est pas encore rendu, mais peu à peu on y arrivera nécessairement. Dès lors, en effet, que l'enfant aura commencé déjà, depuis plusieurs années, à prendre place à la Table sainte, rien ne motivera plus la hâte intempestive des familles à demander l'admission de leurs enfants à cette cérémonie; et d'autre part, celle-ci pourra se fixer avantageusement, suivant la formule des vieux catéchismes, « à douze ou quatorze ans », de manière à coïncider avec l'âge où l'enfant quitte généralement l'école pour s'initier aux travaux de sa profession.*

*
* *

Et maintenant, après une transformation si radicale, quel programme de prédication va-t-on adopter pour préparer les enfants à ce « Grand Jour »?

Il y a là un problème, d'ordre pratique et délicat à résoudre, qui préoccupe actuellement le clergé de France.

On a proposé des solutions diverses : néanmoins, nulle part encore, la question ne paraît définitivement résolue.

Ce qu'il faut, ce n'est pas une « retraite de communion », comme on en prêchera désormais dans toutes les paroisses, pour préparer les enfants à la communion pascale; — ce n'est pas une « retraite scolaire », comme il est utile d'en prêcher au moins une chaque année, à la rentrée des classes; — c'est une retraite qui puisse aider les enfants à comprendre l'importance de la cérémonie, et leur suggérer les moyens de faire honneur aux engagements qu'ils y prendront.

La retraite préparatoire au Grand Jour, — s'il est permis de chercher son équivalent dans les pratiques de l'Eglise primitive, — sera quelque chose comme la préparation qu'on imposait jadis aux catéchumènes, avant de les admettre à faire publiquement leur profession de foi.

Cette préparation devra être adaptée sans doute à l'âge et à l'instruction des petits auditeurs; et c'est pourquoi il importe que les enfants n'y soient pas admis trop jeunes. Mais on aura, avant tout, le souci de l'adapter au milieu où ils seront appelés à vivre immédiatement après.

Ce sera comme une initiation, non pas à un

genre de vie quelconque ni à une carrière plus ou moins lointaine, mais à leur vie de demain. Et la méthode sera identiquement celle des retraites spéciales que l'on prêche aux conscrits qui entrent à la caserne, et aux clercs qui entrent au grand Séminaire.

La conclusion de tout cela c'est que le prédicateur de ces Retraites doit chercher personnellement ses inspirations, non pas dans un livre, quelque parfait qu'il soit, mais dans la connaissance de l'auditoire qu'il a mission de préparer.

Toutefois, je le sais, la variété des auditoires n'est pas tellement nombreuse qu'on ne puisse à l'avance en prévoir les principales catégories.

Aussi, loin de proscrire la nouvelle littérature qui va éclore sans doute, sous le titre de « Retraites préparatoires au Grand Jour », — je serai, comme la plupart de mes confrères, très reconnaissant aux auteurs qui consentiront à nous faire bénéficier de leurs essais et de leur expérience.

Je rejette, sans merci, les plans de Retraites qui ont été en vogue jusqu'au Décret de 1910 : recedant vetera! *Un tel langage fausserait, dans l'esprit des enfants, la signification même des Exercices auxquels on les aura convoqués, et celle de la cérémonie à laquelle on les prépare.*

Mais j'appelle de tous mes vœux la publication des œuvres qui aideront l'inexpérience des jeunes prédicateurs, et peut-être même des autres,

en leur fournissant, non pas sans doute des sermons à débiter, mais un programme à imiter et des idées à développer.

Et plus tard, — lorsque l'évolution du « Grand Jour », tel qu'on le concevait autrefois, dans le « Grand Jour » tel qu'il sera organisé demain, sera enfin définitive après d'inévitables tâtonnements, — j'espère que Dieu suscitera un apôtre écrivain qui rédigera alors, avec l'expérience des auteurs qui l'auront précédé, le Directoire de ces Retraites (1).

*
* *

Parmi ces recueils, il en est un que je veux dès maintenant proposer à mes confrères : c'est celui de M. l'abbé H. Morice qui fut, il y a quelque quinze ans, un des brillants élèves de l'Institut catholique, et qui s'est depuis spécialisé, comme écrivain et comme prédicateur, dans l'apostolat de la Jeunesse.

Est-ce à dire que sa Retraite soit déjà la perfection du genre? Non, pas encore.

Je regrette même qu'il débute, à la manière ancienne, par un sermon d'ouverture qu'il a intitulé le Festin royal.

(1) Mgr l'évêque de Vannes vient d'écrire, sur ce sujet, une Instruction pastorale très précieuse à consulter.

Mais, ensuite, quelle riche série d'instructions, heureusement appropriées, il nous offre sur la tentation, le scandale, la force, la bonté, la sauvegarde de l'innocence, la prière du matin, la nourriture de nos âmes, l'esprit moutonnier...

On pourrait sans doute procéder autrement; d'autres prédicateurs adopteront avec un égal succès peut-être un autre programme, et pourront même faire encore mieux.

Mais du moins, l'on devra reconnaître qu'il y a ici une tentative opportune pour sortir du cadre antique qui est désormais périmé, et que la tentative a heureusement réussi.

Et c'est pourquoi j'ai accepté avec plaisir d'écrire une préface pour ce livre, non seulement parce qu'il me fournissait l'occasion de contribuer pour ma part à hâter l'organisation normale des « Grands Jours », mais surtout parce que j'y ai trouvé une initiative intéressante qu'il importait de signaler et d'encourager.

J. Buléon,
Curé de la cathédrale de Vannes.

AVANT-PROPOS

L'auteur des Amitiés françaises, *se promenant avec son jeune fils à Sion, en Lorraine, le renseigne sur l'histoire de Vaudémont dont ils visitent les ruines et sur le symbolisme de la colline inspirée.*

Après l'avoir écouté avec patience, le petit bonhomme conclut :

— C'est trop moral, ce que tu dis là.

— Trop moral? fait le père étonné. Qu'est-ce que tu veux dire?

— C'est moral : ça pique à la gorge, surtout quand tu fais des gestes en parlant.

J'imagine que les marmots qui subissent nos prédications, qu'elles s'adressent aux grandes personnes ou à eux-mêmes, se font parfois des réflexions de ce genre. Que de sermons sont pour eux lettre close! Ils saisissent bien par-ci par-là

quelque trait, quelque pensée, mais l'ensemble leur échappe. Ils voient des rais de lumière filtrant par les fentes de la porte, mais ne pénètrent pas à l'intérieur de la maison éclairée. Ils ont l'impression d'être au seuil d'une région interdite, à l'orée d'un monde spirituel inaccessible à leur faible intelligence. C'est trop abstrait pour eux; c'est moral.

Qu'en général les enfants comprennent peu de chose à nos sermons, on peut le constater par une expérience très simple. Demandez à de jeunes retraitants de résumer une instruction qu'ils viennent d'entendre, vous serez surpris de voir à quel point leurs analyses sont insuffisantes. Les meilleures rapportent quelques-unes des idées principales; d'autres n'ont retenu qu'une comparaison, une anecdote; et il y a gros à parier qu'aucune d'entre elles ne donnera du sermon un sommaire exact et complet. L'esprit de l'enfant est comme un crible dont les mailles trop larges laissent passer à peu près tout ce qu'on y jette.

Nous arriverons à la même conclusion en consultant nos propres souvenirs. A dix ou douze ans, qu'est-ce qui nous frappait dans les prédications et, d'une manière générale, dans les cérémonies liturgiques? Quelques détails extérieurs; mais de la signification des paroles ou des rites, nous nous mettions fort peu en peine. Au sortir d'un sermon de charité prêché par un chanoine,

une fillette appréciait en ces termes l'éloquence du prédicateur :

— La belle fourrure qu'il avait, ce Monsieur!

Le prêtre qui me prépara à la première communion, était un ancien aumônier militaire blessé à la main pendant une campagne. Il va sans dire que son titre et surtout sa blessure lui donnèrent sur son auditoire un prestige considérable. Nous le regardions comme un héros, et tous les gestes de sa main mutilée nous paraissaient sublimes. Avant même qu'il n'eût ouvert la bouche, nous étions touchés, conquis. Ses instructions pouvaient êtres bonnes, mais cela nous importait assez peu; et la parole du prédicateur nous intéressait infiniment moins que l'auréole de gloire dont le parait notre imagination naïve.

Mais d'où vient que l'enfant a tant de peine à suivre l'enseignement religieux, quand il est donné du haut de la chaire? La raison en est sans doute dans la nature de son esprit, si différent du nôtre. Il vit surtout par les yeux; il est tout en dehors, et n'aime pas se replier sur lui-même par la réflexion. D'autre part, son esprit n'est pas encore discipliné; il procède par sauts brusques, par images, et non par une suite d'idées logiquement enchaînées. Le prédicateur, au contraire, est un homme instruit par la scolastique à classer ses idées et à les présenter par files régulières, comme des soldats à la parade. Le

genre des sujets qu'il traite l'amène à formuler des observations morales dont la vérité ne saute pas aux yeux et suppose, pour être reconnue, une certaine expérience de la vie. Son esprit et celui de l'enfant se meuvent dans des sphères différentes. Quoi d'étonnant s'ils ne se rencontrent pas? Quoi d'étonnant si le prédicateur a trop souvent le déplaisir de ne pas atteindre son jeune auditoire? Il a beau promettre une belle histoire, si l'on est sage, il ne parvient pas à réveiller son attention; et en le voyant se remuer, bâiller ou rêver, il répète mélancoliquement après saint François de Sales :

— Je regarde mon petit monde, mais mon petit monde ne me regarde pas.

De cet insuccès beaucoup se consolent en se disant qu'après tout Dieu sait bien se passer de notre éloquence. Ce qui touche les cœurs, ce n'est pas notre homélie, mais la grâce que Dieu donne à son occasion. Faisons notre possible, préparons avec soin nos instructions; et la grâce, méritée par notre effort, suppléera à leur insuffisance.

D'autres pensent avec certains philosophes que tout ce qui entre dans l'esprit y reste à jamais. Nous n'oublions rien de ce que nous avons vu ou entendu. Toutes les mémoires sont également tenaces. La seule différence, et à la vérité elle est notable, c'est que les unes rappellent à volonté leurs souvenirs, tandis que les autres ne

retrouvent presque rien : elles se perdent dans le magasin obscur où elles ont amoncelé leurs richesses. Ainsi l'enfant retiendra toutes les prédications qui lui sont faites, avec les idées telles qu'il peut les comprendre, et même avec les expressions, les intonations et les gestes. Souvenirs inconscients sans doute et qu'il serait incapable d'évoquer dans leur intégrité. Mais sur ces données une fois acquises, il se fait en lui un lent et sourd travail dont à la longue son âme s'enrichit.

Voilà une théorie bien consolante; mais à supposer qu'elle fût vraie, nous dispenserait-elle de la préparation et de l'effort? Faut-il compter sur l'activité subliminale de l'enfant pour mettre au point nos instructions, et lui faire de grands discours au-dessus de sa portée, sous prétexte que tôt ou tard il s'en assimilera le contenu?

Il est sûr que la grâce divine se moque de l'éloquence, qu'elle donne de l'efficacité à la plus humble parole et se sert de tout pour atteindre ses fins. C'est une histoire classique parmi les missionnaires que celle de cette pécheresse qui se décida à changer de vie en entendant un prédicateur prononcer avec une certaine emphase ces simples mots : — et maintenant passons au second point.

Mais si la grâce s'insinue dans l'âme par toutes les voies, il n'en est pas moins vrai qu'elle passe mieux par des canaux bien ajustés. En

aucun cas la puissance divine ne peut être invoquée comme excuse à la négligence. Puisque Dieu nous demande notre concours, ne lui faisons pas l'injure de croire que ce concours est inutile. Il a son efficacité propre, et nous devons faire en sorte qu'il soit le plus actif possible.

Il le sera d'autant plus que nos instructions seront mieux appropriées à l'âme enfantine par leur simplicité, leur clarté, leur caractère particulier et concret.

L'usage était jadis de traiter les enfants comme de grandes personnes. Ils n'avaient point de costume spécial; et dans nos campagnes où les vieilles traditions mettent plus de temps à disparaître, on voit encore des garçonnets et des fillettes attifés tout comme leurs parents et qui ont l'air de paysans et de paysannes en miniature. En vertu du même principe, on parlait aux enfants comme s'ils avaient été à même de tout comprendre et on leur tenait des discours terriblement sérieux et solennels. De ce style pompeux nous avons un échantillon dans la formule de renouvellement des promesses baptismales, encore en usage dans plusieurs églises :

... Oui, je crois, et la foi sera la règle de ma conduite. Parures mondaines, plaisirs perfides, assemblées profanes, vous ne serez rien pour mon cœur... Temple sacré, vous serez ma demeure; Justes de la terre, je viendrai chanter au

milieu de vous les louanges du Seigneur : et, lorsque ma dernière heure sera venue, les anges me recevront avec vous dans les tabernacles éternels, où nous posséderons, sans crainte de le perdre, le Dieu qui nous a visités.

Ce style qu'on dirait imité de Rousseau, est d'une sublimité que rien n'égale. Il nous en impose avec ses périphrases, ses apostrophes, ses personnifications, ses périodes harmonieuses, voire un peu ronflantes. Mais il est permis de se demander s'il ne détonne pas dans la bouche de premiers communiants, et même s'il est du meilleur goût.

Quoi qu'il en soit, il est bien passé de mode. On ne parle plus comme cela aujourd'hui, et tant mieux! L'éloquence de la chaire se fait de plus en plus simple, comme d'ailleurs celle du barreau et de la tribune. Nos contemporains sont gens pressés qui n'ont pas le temps d'arrondir leurs phrases. Le parler qu'ils aiment est un parler uni et limpide qui n'a d'autre mérite que de laisser transparaître les choses. Ils estiment défectueux un style orné qui attire l'attention sur lui et fait penser à l'auteur plutôt qu'à son enseignement.

Mais si la simplicité est toujours de mise, elle l'est surtout avec les enfants. Se mettre pour eux en frais d'éloquence serait perdre son temps et sa peine. Ce sont de petits barbares insensibles

aux charmes du beau langage. Les mouvements oratoires, les artifices de la rhétorique, les figures de pensée et de style, tout cela leur est profondément indifférent. Ils n'entendent rien à la littérature. Leur vocabulaire est si restreint qu'ils ont du mal à suivre un récit tout simple. Combien en voit-on, et non des plus sots, qui s'embarrassent dans une fable de La Fontaine et ne savent ce que c'est qu'un lion décrépit, un chien hargneux ou un âne fanfaron! Un professeur de littérature à la Sorbonne affirmait que les élèves, petits ou grands, font autant de contresens dans une explication française que dans une version latine ou grecque. De fait, ils ont d'incroyables méprises. On conte qu'un prêtre, appelé auprès d'un malade, lui demanda s'il souffrait beaucoup.

— Oh! oui, Monsieur, répondit-il : je souffre... sous Ponce-Pilate.

Le pauvre cher homme se figurait que souffrir sous Ponce-Pilate, c'était souffrir cruellement, et toute sa vie il avait récité son Credo *sans se douter de son erreur. Ce trait est significatif. Nous aurons beau parler simplement : soyons sûrs qu'il y aura dans notre discours bon nombre d'expressions que les enfants et les gens du peuple ne comprennent point. Ce sera bien pis encore si nous nous amusons à faire de la littérature.*

Est-ce à dire qu'il faille parler comme l'enfant

un langage négligé, naïf, en un mot puéril, sous prétexte de se rapprocher de lui? Ce serait à notre avis une grave erreur. Les campagnards n'aiment pas que les Messieurs de la ville parlent leur patois : ils soupçonnent dans cette condescendance un arrière-fond d'ironie et de dédain. De même l'enfant n'est guère flatté de voir le prédicateur s'abaisser à son niveau. Il a un vif sentiment de la dignité du prêtre, et ne lui permet pas de s'oublier au point d'être trivial et vulgaire. Avec lui pas de familiarité déplacée. Il est bon qu'il sente la supériorité de l'homme qui lui parle; et s'il lui faut faire un effort pour se hausser jusqu'à lui, je n'y vois pour ma part aucun inconvénient. Ce serait rendre un mauvais service à l'enfant que de lui épargner toute peine. Mettons la doctrine à sa portée, assez près pour qu'il puisse l'atteindre, assez haut cependant pour stimuler son attention et son zèle. Il goûtera mieux la vérité qu'il se sera appropriée par un effort personnel.

Un autre défaut contraire à la simplicité, c'est la recherche des pensées ingénieuses et subtiles. Les esprits cultivés en font cas à cause de la somme de vérités qu'elles impliquent : elles sont le dernier terme d'une longue série d'expériences et de réflexions. Mais l'enfant a trop peu vécu et surtout trop peu réfléchi pour les comprendre. Dès lors à quoi bon lui en faire part? Que dirait-on d'un professeur de géométrie qui, pas-

sant par-dessus les notions élémentaires, commencerait son cours par le cinquième livre? Les prédicateurs tombent dans la même faute qui, devant des auditoires peu cultivés, raffinent et subtilisent à l'excès. Je sais combien il est fastidieux de revenir toujours sur les mêmes principes et de n'enseigner que le rudiment. Mais la première qualité du prédicateur est l'oubli de soi. Il doit prêcher pour les autres, non pour lui; et s'il se met franchement au point de vue de son auditoire, il n'aura plus de répugnance pour les vérités banales. Banales pour lui, elles peuvent être neuves et intéressantes pour les enfants qui l'écoutent.

Un mot maintenant de la clarté, cette qualité si nécessaire dans l'exposition de la doctrine. Elle dépend principalement de l'ordre. Un discours est clair quand chaque idée est à la place qui lui convient le mieux. Voilà un principe qui semble bien vague; mais Horace lui-même n'est guère plus explicite quand, dans son Art poétique, *il recommande de dire chaque chose en son temps :*

> *Ordinis hæc virtus erit, aut ego fallor,*
> *Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,*
> *Pleraque differat et præsens in tempus omittat.*

L'ordre du discours n'est pas toujours apparent. Un sermon peut être solidement charpenté sans que sa charpente soit visible au premier

regard. Jadis les prédicateurs se croyaient obligés d'accuser fortement et de mettre en saillie les articulations du discours. Généralement ils partageaient leur sujet en trois points qui se ramifiaient eux-mêmes en divisions et en subdivisions. Comme tous les usages, celui-ci dégénéra parfois en abus. On cite encore, dans les traités d'éloquence, ce sermon fameux qui comprenait douze parties principales en l'honneur des douze apôtres, et soixante-douze subdivisions en l'honneur des soixante-douze disciples. Etait-il plus clair pour cela?

Il est évident que cet ordre extérieur et apparent n'est pas le seul possible, ni même le plus rationnel. Rien n'empêche par exemple de partir de faits connus ou de constatations très simples pour s'élever par degrés à des vérités moins évidentes. Quant au procédé dichotomique qui consiste à couper une idée en deux ou trois et chacune de ses parties en plusieurs autres, il faut dire à sa défense qu'il a été longtemps presque imposé par le goût public. Les honnêtes gens du dix-septième siècle aimaient à retrouver dans les sermons cet arrangement symétrique qui régnait dans leurs monuments et leurs jardins. Mais est-ce que nos enfants sont à même d'apprécier la belle ordonnance d'un discours? Savent-ils seulement ce que c'est qu'un plan? L'essentiel est de leur présenter nos idées dans un ordre naturel et facile à suivre.

Simple et claire, la prédication qui s'adresse à l'enfance doit être aussi particulière et concrète, c'est-à-dire procéder par tableaux plutôt que par raisonnement. A douze ans, l'enfant n'est pas encore capable de se mouvoir dans l'abstrait comme un mathématicien ou un philosophe. Le mouvement naturel de sa pensée est de remonter du particulier au général, du sensible au spirituel. Il se tient tout près de la réalité concrète et l'idée lui apparaît incarnée dans l'objet ou le fait. De cette observation on a déduit tout un système pédagogique qu'on applique surtout dans les écoles en plein air et les jardins d'enfants. On met l'élève en présence des choses et on l'aide à dégager les idées qu'elles suggèrent. Excellente méthode, mais qui n'est pas nouvelle. Il y a beau temps que le divin Maître l'appliquait dans les campagnes de Galilée ou sur la grève de Génésareth. Quand il proposait au peuple des paraboles et que d'une scène de la vie rustique ou maritime il tirait un enseignement moral, que faisait-il sinon des leçons de choses?

Puisque nous sommes les continuateurs de l'œuvre de Jésus-Christ, ses disciples, ses missionnaires, notre manière de prêcher doit autant que possible se rapprocher de la sienne. Parlons en paraboles, surtout aux enfants, et ne nous perdons pas en des considérations abstraites où nos jeunes auditeurs se perdraient encore plus

que nous. Toutefois il faut se garder de tout excès dans l'application de cette méthode. Je sais un recueil de sermons pour enfants intitulé : Rien que des histoires. *L'idée qu'implique ce titre est fort discutable. Peut-on réduire l'enseignement religieux à une série d'histoires accompagnées de brefs commentaires? Nous ne le pensons pas. D'abord l'enfant en aurait vite assez de ces historiettes se suivant en file ininterrompue. On ne se lasse pas du bon pain; mais nous ne tarderions pas à nous dégoûter des gâteaux et des sucreries s'il fallait en faire notre principale nourriture. Or l'anecdocte est comme le dessert de l'alimentation spirituelle. Ce serait une faute de la prodiguer : on fatiguerait son monde pour vouloir l'amuser tout le temps.*

Ajoutons qu'une enfilade d'historiettes, avec ou sans commentaire, ne donne pas l'impression d'un enseignement sérieux. Sans avoir le sens critique très développé, l'enfant sent confusément si ce qu'on lui affirme est croyable, si on lui parle pour l'instruire ou pour l'amuser. Et si le prédicateur ne lui racontait que des fables, des légendes, des anecdotes plus ou moins authentiques, il finirait par se dire : « La religion, c'est des histoires. »

Il ne faut donc pas multiplier les récits, ni les proposer comme une prime à l'attention. Certains prédicateurs ont coutume de dire au début de leur instruction : « Ecoutez bien, ne bougez

pas; et si je suis content de vous, je vous raconterai une histoire, oh! une jolie histoire. » L'effet d'une telle promesse est immanquable. Les enfants croisent les bras, fixent leurs grands yeux sur le prêtre, écoutent ou du moins font semblant; et quand enfin on leur annonce l'histoire désirée, ils remuent tous ensemble et poussent des ha! de satisfaction. Le sens de ces démonstrations n'est pas douteux. Pour l'enfant ainsi préparé, le sermon comprend deux parties : l'une assommante dont il a fallu attendre la fin avec une résignation méritoire, et l'autre, la seule qui intéresse, qui est le trait. N'est-il pas tenté de généraliser et de croire que toute exposition sérieuse de la doctrine entre nécessairement dans le genre ennuyeux?

On voit par là le véritable rôle de l'anecdote dans l'instruction religieuse. Elle n'est pas un hors-d'œuvre agréable qui, par contraste, rend tout le reste insipide. Elle doit se rattacher étroitement au sujet, faire corps avec l'ensemble et se présenter comme une justification de la thèse soutenue. On peut encore, à l'imitation de l'enseignement parabolique, commencer par le récit d'un fait et s'en servir comme de plate-forme pour édifier tout un enseignement moral.

Il n'est donc pas si facile que cela de bien évangéliser les enfants. Ce genre de prédication suppose un ensemble de qualités que l'auteur n'a pas la prétention de posséder toutes. Il s'en faut,

hélas! que ses instructions soient des modèles. Il n'ignore pas qu'en plus d'un point elles s'écartent de la théorie qu'il vient de formuler. Il se décide néanmoins à les publier, dans l'espoir que ceux de ses confrères qui n'ont pas les mêmes loisirs que lui pour préparer des retraites, y trouveront quelques indications utiles.

Quelques remarques en terminant sur le caractère de cet ouvrage.

La plupart des instructions dont il se compose ont été prêchées dans des retraites préparatoires à la première communion solennelle. Mais quel est au juste le but de ces retraites? Avant le décret de Pie X, quand la première communion était réellement la première, il s'agissait de montrer aux enfants la grandeur de l'acte qu'ils allaient accomplir, de renouveler leur foi en la présence réelle et d'exalter leur ferveur afin que la première visite de Jésus-Hostie fît sur eux une impression suave et profonde. Mais aujourd'hui le prédicateur de retraite ne peut se borner à la préparation d'une communion qui ne diffère des autres que par une certaine solennité extérieure. Alors que faire?

A ce problème on a proposé plusieurs solutions dont voici, selon nous, la plus acceptable. A l'époque où il fait sa première communion solennelle, l'enfant est à un tournant de sa vie. A son entrée dans l'adolescence, il traverse une crise redoutable, crise de la moralité et même

de la foi, dont il ne sort pas toujours indemne. Le devoir des parents et des éducateurs est de l'aider à doubler ce cap des tempêtes, de lui signaler les dangers qu'il va courir et de lui enseigner les moyens de se préserver du naufrage. A dix ou douze ans, il a déjà entendu ou va entendre les premiers appels du désir : que doit-il faire pour résister à l'attrait du plaisir coupable et ne pas se laisser prendre aux pièges du Tentateur? Jusqu'à cet âge, il a pratiqué sa religion un peu par routine. Il était embrigadé dans une troupe bien conduite et n'avait qu'à se mettre au pas. Mais le temps de son émancipation approche. Au sortir de l'école, il sera plus maître de lui-même. Que va-t-il faire? N'est-il pas à craindre qu'il imite ces faibles ou ces pervers qui, à peine hors de tutelle, s'empressent d'abandonner toutes les pieuses habitudes de leur enfance? Pour le prémunir contre la défection, il est urgent de lui inspirer l'esprit d'initiative et de lui apprendre à servir Dieu, non par imitation, par contrainte, par une sorte de respect humain à rebours, mais spontanément et de bon cœur. S'il est intimement convaincu de la nécessité et du prix de la religion, il restera fidèle malgré le défaut de surveillance et en dépit de tous les exemples contraires.

A cet égard, le renouvellement des vœux du baptême a, dans la retraite de première commu-

nion, une importance considérable. Si cette cérémonie était faite avec toute la réflexion qu'elle comporte, elle pourrait frapper l'esprit de l'enfant et le fortifier contre les tentations prochaines. C'est un moment solennel que celui où, prenant conscience de ses obligations religieuses, il les accepte en toute liberté. Ses parrain et marraine l'avaient fait chrétien par procuration; et voilà que, parvenu à sa majorité spirituelle, il ratifie l'acte qu'ils avaient signé pour lui. Quel beau geste, et comme il serait désirable qu'il en comprît pleinement le sens et la portée!

On ne trouvera pas ici d'instructions sur le salut, le jugement, l'enfer. Ce n'est pas que l'auteur les croie superflues. Il estime au contraire que les meilleures retraites sont celles où les grandes vérités sont prêchées avec le plus de force et d'onction. Mais il n'a rien de particulier à dire sur des sujets si bien traités ailleurs.

Les sermons contenus dans ce recueil s'adressent à des enfants d'une douzaine d'années. Les retraites de première communion sont parfois suivies par des enfants beaucoup plus jeunes; mais il est difficile que la même parole puisse s'adapter à des âges si différents. Entre un garçonnet de sept ans qui ignore le mal et son camarade de douze ans qui est amplement renseigné, la distance est grande. Celui-ci a pénétré dans un monde de sentiments et de pensées dont

le premier ne soupçonne même pas l'existence. Il est clair qu'on ne doit pas tenir à tous deux le même langage : l'un a besoin d'avis qui seraient inutiles ou même dangereux pour l'autre. Mieux vaut donc n'avoir affaire qu'à une catégorie déterminée d'enfants. Quand l'auditoire est bien homogène, il y a plus de chances que la prédication porte des fruits durables.

*Disons enfin que ces instructions n'ont pas été prêchées telles quelles : la parole écrite est-elle jamais l'image exacte de la parole vivante? Même les comptes rendus sténographiques des débats parlementaires sont soigneusement revus et considérablement raturés avant de paraître à l'*Officiel. *La grande règle pour l'orateur est de suivre les impressions de son auditoire et de s'y adapter à mesure. S'il voit qu'une idée n'a pas été suffisamment comprise, il s'empresse de la présenter sous une forme nouvelle. Il emploiera au besoin trois ou quatre synonymes pour désigner le même objet. Surtout quand on parle à des enfants, il ne faut pas oublier que la plus utile, sinon la plus belle des figures de rhétorique, c'est la répétition. Mais ces redites, nécessaires parfois dans la prédication, seraient fastidieuses dans un livre. Elles feraient l'effet d'un ronronnement monotone et à la longue insupportable. Aussi, quand il envoie à l'impression un sermon ou une conférence, l'auteur est-il obligé de retrancher tout ce qui, à la lecture,*

paraîtrait superflu. Cela donne à son texte une concision que n'avait point sa parole; et sur ce précis un peu sec, il serait tenté de mettre, pour son usage personnel, cette étiquette que l'on voit sur certaines substances pharmaceutiques : « Diluer avant de s'en servir. »

H. M.

PREMIÈRE PARTIE

Retraite préparatoire à la Communion solennelle

LE FESTIN ROYAL

MES CHERS ENFANTS,

Vous connaissez la parabole du festin nuptial. Un roi qui célébrait les noces de son fils, envoya ses serviteurs prévenir les invités. Mais ceux-ci se récusèrent sous différents prétextes et s'en allèrent l'un à sa ferme, l'autre à son négoce. Vivement contristé de ce refus, le roi dit à ses serviteurs : « Les noces sont prêtes, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. »

Ses serviteurs s'en allèrent par les chemins et rassemblèrent tous ceux qu'ils purent trouver, mauvais et bons; et la salle des noces fut remplie de convives.

Alors le roi y entra pour voir ceux qui étaient à table; et, apercevant un homme qui n'était pas

revêtu de la robe nuptiale, il alla droit à lui avec un éclair d'indignation dans les yeux : « Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans être revêtu de la robe nuptiale? » Et comme le malheureux balbutiait, interdit, ne sachant que répondre, le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures où il y a des pleurs et des grincements de dents. »

Il est facile, mes enfants, de vous faire à vous-mêmes l'application de cette parabole. Que représente pour vous ce festin nuptial si ce n'est la sainte Eucharistie, ce divin banquet où Jésus s'unit à l'âme fidèle? A ce festin il invite tout le monde, riches et pauvres, mais de préférence ceux qui ont le plus besoin de force et de consolation. Mais pour y prendre part licitement, sans péché, cette invitation ne suffit pas : encore faut-il être revêtu de la robe nuptiale. Qu'est-ce donc que cette robe nuptiale sans laquelle on court risque d'offenser le Roi des rois et de se voir plongé dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans l'enfer? Pour moi, je me la représente comme un vêtement de deux couleurs : elle est blanche pour symboliser la pureté, rouge pour symboliser la charité. La pureté et la charité, voilà les deux dispositions nécessaires pour bien communier, dispositions que vous devrez acquérir ou développer pendant cette retraite.

*
* *

La première condition pour s'approcher de la Table sainte, c'est la pureté, l'état de grâce. Que cette disposition soit nécessaire, le divin Maître nous le fait entendre par la touchante cérémonie du lavement des pieds. Saint Jean nous dit qu'avant d'instituer l'Eucharistie, Jésus versa de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses apôtres. C'était sans doute pour leur donner une leçon d'humilité et condamner la prétention de ceux qui ambitionnaient les premières places dans le royaume des cieux. Mais c'était aussi pour leur apprendre que l'âme qui va s'unir à son Dieu doit être propre et nette comme un corps bien lavé.

Saint Paul, le premier et le meilleur commentateur de l'Evangile, a interprété la pensée de Notre-Seigneur en des paroles ainsi traduites par le Bienheureux de Montfort dans un de ses cantiques :

> Qui le prend indignement
> Mange et boit son jugement.

Pour bien comprendre cette formule, il faut se reporter à un usage ancien. Il paraît qu'en certains pays, lorsqu'un homme avait été condamné à mort, un officier de justice allait le trouver, la veille de son exécution, et le contrai-

gnait d'avaler sa sentence. C'était dire que la décision du tribunal était irrévocable. Tant que le parchemin où était consigné cet arrêt existait encore, les juges pouvaient en modifier la teneur. Mais quand le condamné avait mangé son jugement, c'était fini : il n'y avait plus possibilité d'y revenir.

Faut-il conclure de là que la communion indigne soit un crime impardonnable? Non, sans doute : la bonté de notre Sauveur est infinie, et nul doute qu'il n'eût pardonné même au traître Judas si ce misérable, au lieu d'aller se pendre, s'était prosterné repentant au pied de la croix. De même Jésus pardonnera à l'enfant qui, pour n'avoir pas avoué une faute grave, l'a reçu indignement, pourvu bien entendu qu'il regrette sincèrement son sacrilège. Mais par les paroles sévères que j'ai rapportées, saint Paul nous signifie que la mauvaise communion est un des plus grands péchés qui se puissent commettre. Il faut donc l'éviter à tout prix.

Mais comment purifier votre conscience? La première chose à faire, mes enfants, c'est de l'examiner avec soin et de vous rendre un compte exact de son état. Le jour de votre baptême, en même temps que l'eau sainte coulait sur vos fronts, elle lavait les souillures de votre âme et la rendait blanche comme neige. Cette innocence intérieure était représentée par les vêtements blancs dont on vous avait parés ce jour-là.

Eh bien! qu'avez-vous fait de votre robe baptismale? A-t-elle conservé sa blancheur immaculée? La plupart, j'aime à le croire, n'y ont fait que des taches légères : ils n'ont à se reprocher que des imperfections et des fautes vénielles. D'autres peut-être ont eu le malheur de déchirer complètement et de souiller leur robe baptismale. Mais dans quelque état que vous soyez, la bonté divine met à votre disposition un moyen de réparer vos fautes : c'est, vous le savez, le sacrement de Pénitence. Ce sacrement, vous l'avez reçu déjà bien des fois. Mais, pendant cette retraite, il faudra vous y préparer plus sérieusement que de coutume par un examen de conscience qui portera, non seulement sur les fautes commises depuis votre dernière confession, mais sur les défauts qui sont la source de ces péchés. Et, laissez-moi vous le dire tout de suite, si quelques-uns d'entre vous avaient des inquiétudes de conscience, s'ils craignaient d'avoir mal déclaré ou même caché des péchés graves dans leurs confessions précédentes, qu'ils profitent de cette occasion pour décharger leur cœur et se mettre à l'aise avec Dieu. Qu'ils aillent dès demain trouver le prêtre en qui ils ont le plus de confiance pour lui dire : « Mon Père, je crois avoir fait de mauvaises confessions. » Cet aveu une fois fait, leur confesseur se chargera du reste.

*
* *

Mais ce ne serait pas assez de purifier votre âme comme une maison qu'on nettoie de fond en comble pour la réception d'un grand personnage, si vous ne preniez soin de l'orner de piété et de charité. Il est juste en effet de répondre selon vos forces à l'amour que Notre-Seigneur a pour vous. Bien que cet amour soit prodigieux et inconcevable, essayons néanmoins de nous en faire quelque idée à l'aide d'une comparaison. Je suppose qu'un fils de roi s'éprenne d'amitié pour un vil esclave chargé de crimes que son père a chassé de sa présence. Pour ne point se séparer de lui, il l'accompagne dans son exil. Il endure avec lui la pauvreté, la faim, et s'astreint aux travaux les plus pénibles. Mais rien ne lasse sa générosité. Chose plus extraordinaire encore! cet esclave ayant été condamné à mort pour de nouveaux crimes, il obtient la faveur de les expier à sa place. Il est donc emprisonné comme un criminel, flagellé, conduit au supplice; et jusque sur le gibet où il a été pendu, il se réjouit d'avoir, par la folie de son immolation, touché le cœur de cet esclave rebelle qui à la fin se réconcilie avec son père.

Voilà, pensez-vous, une légende bien incroyable. Se peut-il que l'amitié humaine se porte à de tels excès? Et cependant la réalité est plus

merveilleuse encore. En effet le Fils de Dieu nous a aimés plus tendrement et plus généreusement que ce prince imaginaire. Qu'a-t-il pu faire pour nous qu'il n'ait point fait? Non seulement il a quitté son palais du ciel pour descendre sur cette terre froide, ténébreuse, et comme dans les catacombes de la création. Non seulement il s'est fait pauvre pour nous, lui qui était si riche. Non seulement il s'est laissé clouer sur une croix afin d'expier les offenses que nous lui avions faites. Mais poussant l'amour au delà de tout ce que la raison humaine pouvait concevoir, il s'est abaissé jusqu'à se faire dans l'Eucharistie notre nourriture quotidienne. En vérité, saint Jean avait raison de dire que Jésus, ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, les a aimés jusqu'au bout : jusqu'au bout, c'est-à-dire autant qu'on peut aimer et jusqu'aux extrêmes limites de l'amour. Il nous a aimés jusqu'à la pauvreté, jusqu'à la mort, jusqu'à l'anéantissement eucharistique; mais arrivé là, il a dû s'arrêter, ne pouvant faire, ni même peut-être concevoir davantage. Ah! mes enfants, est-ce qu'au spectacle de telles merveilles, un mot ne vient pas sur vos lèvres, ce mot que la sainte liturgie nous fait chanter, le jour de Noël, près du berceau de l'Enfant-Dieu :

Sic nos amantem quis non redamaret?

Oui, qui n'aimerait en retour un Dieu si bon qui, malgré notre faiblesse et notre misère, veut se donner tout entier à chacun de nous?

Mais comment cet amour pour Notre-Seigneur doit-il se manifester? Sur le chemin du Calvaire, Jésus rencontra un groupe de femmes qui le voyant courbé sous sa croix, accablé d'injures et de coups, eurent pitié de son infortune. Mais Jésus n'agréa point cette sympathie qui ne se manifestait que par des larmes. « Ne pleurez point sur moi, dit-il aux filles de Jérusalem; pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants. » A une autre station de la Voie douloureuse, une femme que la tradition nomme sainte Véronique, fendit la haie des soldats; et, s'approchant de Jésus, un linge à la main, elle essuya son divin visage couvert de poussière, de sueur et de sang. L'acte courageux de cette femme plut à Notre-Seigneur qui, pour l'en récompenser, permit que ses traits s'imprimassent sur le voile dont elle s'était servi.

Eh bien! mes enfants, de qui devez-vous suivre l'exemple, des filles de Jérusalem ou de sainte Véronique? En d'autres termes, votre piété peut-elle se contenter de certaines démonstrations extérieures, soupirs, mains jointes, petits airs penchés; ou doit-elle se traduire en actes? La réponse à cette question ne saurait être douteuse. Nous devons aimer Jésus comme il veut l'être. Or il nous a fait savoir, en termes très

clairs, qu'il attend de nous autre chose que de vaines protestations d'amitié. « Vous serez mes amis, dit-il à ses disciples, si vous faites ce que je vous ai commandé. » Et encore : « Ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. » La reconnaissance et la délicatesse nous obligent aussi à l'aimer comme il nous a aimés lui-même. Il s'est donné à tous dans l'Incarnation et il se donne à chacun de nous dans l'Eucharistie : nous devons en retour lui faire une donation complète et sans réserve de toute notre personne.

C'est donc par des actes, des efforts sur vous-mêmes et en définitive par des sacrifices que s'affirmera votre piété. Voulez-vous maintenant savoir quels sacrifices vous avez à faire? Consultez votre conscience qui est comme le représentant de Dieu et son porte-parole. Cherchez de bonne foi ce qui vous manque pour lui plaire, et vous aurez vite fait de découvrir les taches et les lacunes de votre âme. Ce sont les péchés que vous commettez habituellement; ce sont les défauts que d'un commun accord vous reprochent vos parents, vos maîtres, vos camarades; ce sont les occasions de péché, comme lectures et fréquentations dangereuses, où quelques-uns d'entre vous pourraient être engagés. A tout cela il faut renoncer du fond du cœur et tout de suite. Qu'en l'espace de deux ou trois jours, vous vous

débarrassiez de votre fardeau de misères, ce n'est guère vraisemblable. Aussi bien Dieu ne demande pas l'impossible. Mais ce qu'il est en droit d'attendre de vous, c'est que vous profitiez de la ferveur de la retraite, de cette ardeur surnaturelle qu'elle inspire, pour vous mettre résolument à l'œuvre et porter les premiers coups à vos mauvaises habitudes.

*
* *

En somme, le but immédiat de cette retraite est de vous préparer à votre communion prochaine. C'est de vous revêtir de cette robe nuptiale aux riches couleurs qui figure l'état de grâce et l'amour de Dieu. Mais ce vêtement spirituel ne doit pas être seulement la parure d'un jour de fête. Beaucoup de pauvres chrétiens, parmi ceux qui n'approchent des sacrements qu'une foi l'an, à Pâques, regardent le jour de la communion comme une sorte d'intermède dans une vie de péché. Ils se nettoient de leur mieux, mais sans la volonté ferme de rester toujours propres. Ils s'excitent à la piété quand le moment de communier approche, quittes à retomber bientôt dans leur indifférence habituelle. Ils prennent, puisqu'il le faut, la robe nuptiale; mais comme elle coûte à entretenir, ils s'en dépouillent avec empressement.

Il va sans dire, mes enfants, que leur exemple n'est pas à imiter. Vous devez considérer les dispositions où vous mettra, je l'espère, cette retraite, non comme une parure exceptionnelle, mais comme votre habit de tous les jours. Toute votre vie il faudra vous maintenir en état de grâce et croître en piété. Douce obligation du reste puisqu'elle assurera votre bonheur en même temps que votre vertu. Un grand poète qui fut aussi un grand pécheur, disait naïvement que, dans les semaines qui suivirent sa conversion, « il lui semblait porter toujours du linge frais ». Il exprimait à sa manière la joie de sentir son âme bien blanche, joie si vive et si profonde que ceux qui l'ont une fois goûtée voudraient ne la perdre jamais. D'autre part la ferveur qu'inspire l'amour de Dieu, aplanit la voie du salut. Grâce à elle, des renoncements deviennent faciles, qui d'abord semblaient au-dessus de nos forces. C'est un état d'exaltation paisible et joyeuse que l'on serait heureux de voir durer indéfiniment. Puissiez-vous, mes enfants, y demeurer toute votre vie! L'heure des tentations approche, si elle n'a sonné déjà. Vous aurez à combattre pour votre vertu et votre foi. Mais si vous avez au cœur une piété vive, soyez sans crainte. Celui qui a vaincu le monde, le vaincra encore par vous. Sa grâce vous prémunira contre les défaillances, et vous aurez le bonheur de garder intacte votre robe nuptiale, cette inno-

cence et cette ferveur qui vous permettront d'approcher souvent de la sainte Table et de prendre place un jour à ce banquet céleste où Dieu se donne sans interruption pendant l'éternité.

II

LA MORT

Mes chers Enfants,

Afin de bien vous pénétrer des enseignements de la mort, figurez-vous que vous assistez en ce moment à des funérailles. Le grand portail de l'église s'ouvre. Précédé de la croix, le clergé fait son entrée en chantant une hymne funèbre. Puis vient quelque chose de noir qui est le cercueil. Ce cercueil est déposé là, près de vous, entre des cierges portant des emblèmes funéraires. Et sur ces pauvres restes de ce qui fut un homme les prêtres chantent l'office des morts.

L'office terminé, le convoi prend le chemin du cimetière. Là, une fosse est préparée, étroite et profonde, où l'on descend le cadavre. On entend dans la foule quelques soupirs, quelques sanglots

mêlés au murmure des prières liturgiques, et c'est tout.

Et pourtant non, tout n'est pas fini. Le dernier acte de ce drame, le plus tragique et le plus déchirant, se passe lorsque la foule s'est écoulée du cimetière. Resté seul, le fossoyeur comble la tombe béante; et seul, un léger renflement du sol indiquera désormais la place où l'un de nos semblables a disparu. Cette fois l'on pourra dire : C'est fini, bien fini : il y a un homme de moins sur la terre.

*
* *

Ah! mes enfants, la mort est une chose affreuse, si affreuse que nous ne pouvons la considérer de sang-froid. Quelqu'un a dit que la mort, non plus que le soleil, ne se peut regarder fixement. En effet, quand nous croyons penser à la mort, nous pensons bien aux circonstances qui l'entourent, aux visites du médecin, aux cérémonies de l'extrême-onction ou des funérailles; mais la mort elle-même, c'est-à-dire cet anéantissement apparent de notre conscience, cette décomposition fétide de tous nos organes, non, nous n'y pensons pas, car c'est trop horrible.

Mais d'où vient que la mort nous inspire tant d'effroi? Est-ce à cause de la souffrance qui l'ac-

compagne? Sans doute l'agonie est ordinairement douloureuse. Notre pauvre âme a bien de la peine à se détacher de ce corps auquel des liens si étroits l'unissent; et c'est un spectacle à fendre le cœur que de la voir se débattre convulsivement soit pour se rattacher à la vie, soit pour hâter sa délivrance. Mais il y a aussi des morts très douces. Sans parler de ceux qui tombent frappés de congestion ou d'apoplexie, que de vieillards s'éteignent sans secousse, comme une lampe à bout d'huile, et passent de vie à trépas sans presque s'en apercevoir!

Certains enfants imaginatifs et nerveux se figurent que le mort étouffe entre les quatre planches de sa bière et qu'il est comme écrasé sous le poids de la terre amoncelée sur lui. La vérité est qu'il ne sent rien. Il est bien arrivé à quelques personnes, prises de léthargie, d'être ensevelies vivantes. Après avoir perdu conscience dans leur lit, elles se sont réveillées à six pieds sous terre. Mais, grâce à Dieu, ces accidents sont extrêmement rares; et c'est l'imagination seule qui nous persuade que, dans sa tombe, le cadavre a un reste de sentiment. Ce qui en lui était capable de penser et de sentir n'est pas dans la tombe mais ailleurs.

Ce qui rend la mort si redoutable, ce n'est donc pas précisément la souffrance corporelle; c'est la cruauté inexorable avec laquelle elle nous

sépare de nos biens, de nos proches et de nous-mêmes.

Vous avez trop peu vécu, mes enfants, pour être très attachés aux biens de la terre. Mais à mesure qu'on avance en âge, il semble qu'on tienne davantage à cet argent, à ces maisons, à ces terres qu'on s'est donné tant de mal pour acquérir. Je me rappelle avoir lu quelque part le récit de la mort d'un avare. Cet homme avait enfermé une partie de ses richesses dans une pièce attenant à sa chambre. De son lit de souffrances il ne cessait de considérer la porte de son trésor. Quand il sentit la mort approcher, il ordonna à sa fille de lui apporter sur son lit quelques poignées d'or. Cet or, il le regardait avec des yeux avides, il le palpait avec ses mains décharnées; et il mourut avec la rage et le désespoir de ne pouvoir l'emporter avec lui dans la tombe.

La mort nous sépare aussi de nos amis, de nos parents, de tous ceux que nous aimons en ce monde. Si quelques-uns d'entre vous, mes enfants, choisissaient le métier de marin et s'embarquaient pour un voyage au long cours, j'imagine qu'au moment du départ, leur cœur serait gros de chagrin et que le baiser d'adieux de leur mère leur arracherait des larmes. Cependant ils partiraient avec l'espoir de revenir bientôt. Deux ans, trois ans sont vite passés, et les tristesses de l'absence ne feraient

qu'exalter la joie du retour. Mais quand nous partons pour l'autre monde, il semble que ce soit pour jamais. La foi a beau nous assurer que nos bien-aimés nous rejoindront là-haut; la nature tente d'étouffer sa voix et de nous représenter l'au-delà comme un pays infiniment lointain où personne ne viendra nous retrouver.

Enfin la mort est aussi une séparation d'avec nous-mêmes. Ce qui constitue notre être moral, c'est la faculté de voir, d'entendre, de penser. Or tout cela nous quitte au moment de la mort. Le moribond s'enfonce lentement dans un abîme de ténèbres. Un voile opaque obscurcit ses yeux et son esprit. Sa bouche contractée ne peut crier son angoisse. La chaleur vitale l'abandonne : il sent la vie s'écouler peu à peu de son corps, comme l'eau d'un vase fêlé, malgré les efforts désespérés qu'il fait pour la retenir.

*
* *

Le vieux cantique que vous chantez quelquefois, a donc raison de s'écrier :

O mort, cruelle mort !

Cruelle, la mort l'est en effet, et plus encore peut-être que vous ne pouvez l'imaginer. A votre

âge, mes enfants, vous êtes peu touchés de ses menaces : elle vous semble si lointaine et presque irréelle. Vous voyez un large horizon s'étendre devant vous. Il y a en vous-mêmes un jaillissement de vie qui vous semble intarissable, et vous croyez entendre dans les battements réguliers de votre jeune cœur comme une promesse d'immortalité. Cependant combien parmi vous portent déjà le germe de la maladie qui doit les emporter! En cette saison où la terre est comme un tapis vivant et parfumé, vous avez plus d'une fois cueilli des fleurs pour en aspirer le parfum, pour en admirer le contour et le velouté. Mais à votre admiration succédait un profond dégoût quand, au fond du calice, vous aperceviez le ver hideux qui bientôt allait la flétrir. Or plus d'un qui a toutes les apparences de la santé et de la force, ressemble à ces fleurs : il porte en lui, non pas un seul ver, mais d'innombrables vers qui le minent sourdement.

Et ce n'est pas là, mes enfants, une manière de parler, une simple comparaison : c'est l'expression exacte de la vérité. Quand on examine au microscope certains organes malades, on y découvre un fourmillement d'animalcules extrêmement petits que les savants appellent microbes ou bactéries. Ces bactéries s'insinuent en nous avec l'air que nous respirons, avec l'eau que nous buvons. La vie n'est qu'une lutte continuelle contre ces agents destructeurs, lutte,

hélas! dans laquelle nous serons fatalement vaincus; car nous aurons beau multiplier les précautions, nous aurons beau observer toutes les règles de l'hygiène, un jour ou l'autre ces bestioles microscopiques, puissantes par le nombre, auront raison de nous et nous coucheront dans la tombe, si quelque accident imprévu ne nous emporte pas auparavant.

Nous sommes donc des condamnés à mort; et que faisons-nous en ce monde sinon attendre l'exécution de notre sentence? O l'attente angoissante, si seulement nous avions conscience de notre situation! Pour nous en rendre compte, transportons-nous par la pensée dans une de ces geôles où le tribunal révolutionnaire parquait ses victimes avant de les envoyer par bandes à la guillotine. Les prisonniers sont là, les uns debout et causant par groupes; ceux-ci étendus sur des matelas; cet autre assis sur une chaise, le front dans les mains, semble plongé dans une profonde méditation. Tout à coup la porte s'ouvre. Un homme paraît, ceint d'une écharpe tricolore. Il tient en main la liste des victimes de la journée. A l'appel de leur nom, les infortunés tressaillent; ils disent adieu à leurs amis et sortent dans la cour intérieure de la prison. Quand la porte s'est refermée, les demeurants se regardent : ils écoutent terrifiés le roulement de la charrette qui emporte leurs compagnons à la guillotine. Mais cette angoisse ne

dure qu'un moment. Les conversations ne tardent pas à reprendre, d'abord à mi-voix, puis à voix plus haute. Pour passer le temps, on récite des vers, on joue aux cartes. Quelques heures s'écoulent, et à voir ces hommes s'amuser ou discuter avec tant d'entrain, on ne se douterait pas que quelques-uns de leurs frères viennent de périr sur l'échafaud et que demain ce sera leur tour.

N'est-ce pas là une image de la vie humaine? Comme ces victimes de la Terreur, nous sommes des condamnés à mort détenus dans cette geôle qui s'appelle le monde. En exécution de la sentence qui nous a tous frappés dans la personne de nos premiers parents, plus de quarante mille hommes trépassent chaque jour. Quand c'est un de nos proches qui succombe, quand nous le voyons porter au cimetière, nous avons un moment d'effroi. Le mirage qui nous masque la réalité se dissipe. Nos yeux s'ouvrent et nous comprenons ce qu'est la vie : un bref éclair dans une nuit profonde. Mais cette impression dure peu. Nous l'écartons, car elle est pénible. Nous sommes repris par le courant de nos occupations, de nos plaisirs; et bientôt, oublieux de notre condition mortelle, nous nous remettons à vivre comme si nous ne devions jamais mourir.

*
* *

Mais, pensez-vous, à quoi bon démontrer si longuement la nécessité de mourir? C'est là une vérité évidente que personne ne met en doute; mais notre jeune âge nous dispense d'y réfléchir sérieusement. Il sera temps d'y penser quand notre carrière sera finie et que nous toucherons au seuil de la vieillesse.

La vieillesse, mes enfants, êtes-vous assurés d'y parvenir? Sur quoi se fonde votre certitude ou votre espérance? Sur rien. Vous avez visité au cimetière le quartier réservé aux enfants; et vous avez remarqué combien ces petites tombes qui ont l'air de berceaux pleins de fleurs, sont nombreuses par rapport aux autres. Ni la jeunesse, ni l'enfance elle-même ne sont donc des garanties contre la mort. La mort est semblable à un moissonneur ivre qui donne au hasard ses coups de faux, abattant indistinctement les épis mûrs et les fleurs à peine épanouies. Vous fleurissez maintenant; mais qui sait si bientôt vous ne serez pas desséchés et flétris comme l'herbe des prés au temps de la fenaison? C'est folie que de compter, même à votre âge, sur trente ans de vie. La vie ne vous est pas donnée en bloc, mais minute par minute et instant par instant. Vous êtes sûr du moment présent puisque vous le tenez, mais l'instant qui suit n'est pas en

votre pouvoir. Qui de vous peut affirmer, avec une certitude absolue, qu'il sera encore en vie dans trois mois?

Vous me direz qu'en effet vous pouvez mourir, comme tel ou tel de vos camarades, à la fleur de l'âge. Mais la mort ne vient pas tout d'un coup, sans crier gare. Ordinairement elle envoie devant elle des messagères qui sont la souffrance et la maladie. Quand on voit venir ces avant-coureurs, on se dispose à la recevoir. On appelle le prêtre et l'on se met en règle avec Dieu.

Est-il besoin de vous rappeler, mes enfants, que c'est là une illusion, et des plus dangereuses? De combien de pécheurs elle a été la perte! Ils espéraient bien, ces malheureux, se convertir à l'instant suprême; mais Dieu dont ils s'étaient moqués, ne leur a pas accordé ce quart d'heure de grâce sur lequel ils comptaient pour se réconcilier avec lui. Surpris sans avoir le temps de se reconnaître, ils sont morts comme ils ont vécu, dans le péché.

Prenez garde, mes enfants, qu'un tel malheur ne vous arrive. Croyez-le bien, vous n'êtes pas à l'abri d'une mort subite. Les chemins où vous marchez sont semés de chausses-trappes où beaucoup trébuchent à l'improviste. J'ai connu au collège un enfant de quatorze ans qui a disparu ainsi, au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient. Un matin il se sentit indisposé et

demanda la permission de rester au lit. Quand après le départ des élèves le domestique entra pour faire sa besogne, le malade lui adressa quelques paroles plaisantes. C'était à croire qu'il n'avait qu'une maladie diplomatique, imaginée pour se soustraire à quelque punition. Mais la suite montra qu'il n'en était rien. Peu de temps après, le domestique ayant eu occasion de repasser devant le lit de l'enfant, remarqua que son visage était très pâle. Il l'appelle : point de réponse. Il lui touche le front et croit toucher un morceau de glace. Le pauvre enfant était mort. La mort avait été si foudroyante que les parents, appelés aussitôt, ne voulaient pas croire à leur malheur. Mourir en pleine force, sans agonie, était-ce possible? Ce qui entretenait leur illusion, c'est que, lorsqu'ils soulevaient les paupières de leur enfant, ses yeux brillaient comme s'ils avaient vu encore. Il fallut que, par une expérience très simple, le médecin leur montra que la mort avait fait son œuvre et qu'ils n'avaient plus sous les yeux qu'un cadavre.

Cet enfant était pieux : il se confessait régulièrement tous les quinze jours et communiait plusieurs fois la semaine. Il était donc prêt, autant du moins qu'on peut le croire, à comparaître devant Dieu. Mais si comme tant d'autres il avait vécu dans l'habitude du péché, aurait-il eu, je ne dis pas une heure, mais seu-

lement une minute pour se repentir? Et alors, quel réveil terrible dans l'éternité!

*
* *

Si je vous ai dit ces choses, mes enfants, ce n'est point pour assombrir votre esprit par des images lugubres, mais pour vous rappeler, dès le début de cette retraite, les leçons de la mort. Ces leçons sont aussi évidentes que méconnues. La première nous est donnée par Notre-Seigneur lui-même. « Soyez toujours prêts, dit-il, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous penserez le moins. » Oui, mes enfants, tenez-vous toujours prêts, c'est-à-dire soyez constamment dans les dispositions où vous voudriez être au moment de la mort. Maintenez-vous coûte que coûte en état de grâce. Ayez horreur du péché, surtout du péché grave; et si jamais vous avez le malheur de le commettre, hâtez-vous de l'effacer par la pénitence. Ne dites pas comme certains : « Rien ne presse : je me confesserai à la prochaine fête. » Savez-vous si Dieu vous laissera vivre jusque-là? Lui seul connaît notre destinée; et il faut avoir perdu le sentiment de notre condition pour disposer du temps comme si nous en étions les maîtres.

Une autre leçon de la mort qu'il serait sage de mettre en pratique, c'est de faire chacune de

nos actions importantes comme si elle devait être la dernière de notre vie. Si votre bon ange vous apparaissait en ce moment pour vous dire : « Mon enfant, je viens de la part de Dieu t'avertir que dans trois jours tu quitteras ce monde », quel ne serait pas votre saisissement, mais aussi avec quel soin ne suivriez-vous pas les exercices de la retraite! Comme vous seriez attentifs aux conseils de vos prêtres! Comme vous mettriez tout en œuvre pour purifier votre conscience et réparer vos fautes! Eh bien! puisque vous n'êtes pas sûrs que cette retraite qui commence ne sera pas votre dernière retraite, puisqu'elle sera probablement la dernière pour un certain nombre d'entre vous, faites-la comme si effectivement elle ne devait être suivie d'aucune autre. Faites-la sérieusement, pieusement; et j'espère qu'avec la grâce de Dieu, elle vous ouvrira la voie vers une vie meilleure.

III

LE PÉCHÉ

Mes chers Enfants,

Au bourg de Béthanie, situé à quelque distance de Jérusalem, Jésus avait un ami nommé Lazare. Or Lazare tomba malade, et ses sœurs, Marthe et Marie, le firent savoir au Maître de la vie et de la mort, qui se contenta de répondre :

— C'est une maladie qui tournera à la gloire de Dieu.

Et il attendit deux jours avant de se rendre à Béthanie. Au bout de ce temps, il dit à ses apôtres :

— Lazare, notre ami, dort.

Les apôtres crurent qu'il s'agissait du sommeil naturel; mais le Maître les détrompa.

— Lazare est mort, dit-il, et je me réjouis de n'avoir pas été là quand il a rendu l'esprit, afin que la gloire de Dieu soit plus manifeste.

En effet Lazare était mort; et à peine refroidi,

on l'avait, selon la coutume des Juifs, lié de bandelettes et déposé dans une grotte sépulcrale. Marthe et Marie étaient chez elles, pleurant leur frère, et des amis nombreux étaient venus les consoler. Or voilà que le bruit se répand de l'arrivée de Jésus. Marthe, la plus empressée des deux sœurs, court à sa rencontre; et se jetant à ses pieds, elle lui dit :

— Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

— Ton frère ressuscitera, répondit Jésus.

— Oui, fit Marthe, je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

Et Jésus de reprendre :

— Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra, et celui qui vit et croit en moi ne mourra point pour jamais. Crois-tu cela, Marthe?

— Oui, fit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.

Puis elle revint chez elle; et, s'approchant de sa sœur, elle lui dit à voix basse :

— Le Maître est là et te demande.

Marie vint à son tour s'agenouiller aux pieds de Jésus et lui dit cette parole que les deux sœurs avaient dû se répéter souvent dans l'effusion de leur douleur :

— Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

En entendant ses sanglots, le cœur compatissant de Jésus se troubla.

— Où l'avez-vous mis? demanda-t-il.

On le conduisit près de la grotte sépulcrale. Sur son ordre, des hommes ôtèrent la pierre qui en formait l'entrée; et l'on vit l'intérieur du tombeau, tout noir, et au milieu, une forme blanche qui était le cadavre.

Alors Jésus, de cette voix toute-puissante qui avait créé la lumière et la vie, s'écria :

— Lazare, sors de là!

Spectacle sublime et terrifiant! le mort, obéissant à la parole divine, se dressa lentement et se tint debout à l'entrée du sépulcre. Mais comme il avait les pieds serrés par des bandelettes, il ne pouvait marcher.

— Déliez cet homme, fit Jésus, et laissez-le aller.

Et Lazare délivré s'en revint avec ses sœurs dans sa maison.

Si je vous ai rapporté ce récit évangélique, mes enfants, c'est qu'on en peut faire une application à l'état de péché. Ce Lazare qu'une maladie emporte pendant une absence de Jésus, figure assez bien le pécheur qui, pour s'être éloigné de Dieu, perd la vie de la grâce, mais qui peut la recouvrer par la pénitence. Cette analogie nous paraîtra plus frappante si nous considérons, non l'enfant qui tombe par surprise et se relève aussitôt, mais celui qui délibérément

s'attarde dans le péché, en d'autres termes l'enfant qui s'est rendu esclave de mauvaises habitudes.

*
* *

Comme Lazare, cet enfant était jadis l'ami de Jésus qui se plaisait à le visiter par la communion et à demeurer en lui par sa grâce. Il vivait dans la ferveur et la joie; mais son bonheur a été de courte durée. Le voilà atteint de cette maladie spirituelle qu'on nomme la tiédeur. Il omet ses prières ou ne les récite plus que du bout des lèvres. Il se prive ainsi des secours surnaturels qui assureraient sa persévérance. Au mépris des conseils qu'on lui donne, il s'expose à l'occasion du péché. Il s'approche peu à peu du gouffre où l'attirent des voix séductrices. Comment ne serait-il pas victime de sa témérité? Comme c'était à prévoir, une heure vient où, pris de vertige, il succombe. Il commet une faute grave et meurt à la vie surnaturelle.

O le triste état d'une âme pécheresse et qu'elle ressemble étrangement à un cadavre enseveli! Comme Lazare, elle est dans l'obscurité et le silence. Elle est aveugle, en ce sens qu'elle ne voit pas Dieu et ne se voit pas elle-même.

Elle ne voit pas Dieu. Jadis elle se mettait volontiers en sa présence et sous son regard. Mais depuis sa chute, ses relations avec lui sont

loin d'être aussi intimes et familières. Pour l'enfant coupable, Dieu n'est plus un ami, un père : c'est le témoin gênant de ses fautes les plus secrètes, le juge qui en tient compte pour les châtier sans merci. Cette pensée lui est importune : aussi met-il tout en œuvre pour l'écarter. Il fuit tout ce qui pourrait la rappeler; et à force de se détourner de Dieu, il finit par perdre le sentiment de sa présence.

L'enfant coupable ne se voit pas lui-même ni son triste état. Après sa première chute, sa conscience a vivement protesté. Elle lui a représenté la folie du pécheur qui, nouvel Esaü, vend pour un instant de plaisir ses biens les plus précieux. S'il avait écouté sa voix, il serait allé sans retard avouer sa faute, et la grâce de l'absolution l'aurait préservé d'une rechute. Mais il n'en a rien fait, soit par fausse honte, soit par un désir inavoué de goûter encore au fruit défendu. La récidive ne s'est pas fait attendre. Une fois engagé sur la pente, il a glissé d'un mouvement de plus en plus rapide. Et chose étrange! plus ses fautes se multipliaient, moins il en sentait la gravité. Il en est arrivé à commettre les fautes les plus graves avec une facilité déplorable, et, selon une énergique expression de l'Ecriture, à boire l'iniquité comme de l'eau.

*
* *

Considérons encore Lazare dans son tombeau. Son corps n'est plus qu'une pauvre chose inerte qui resterait éternellement dans les ténèbres si Dieu ne le rappelait à la vie.

De même, le pécheur est immobile, en ce sens d'abord qu'il ne peut faire un pas en avant sur le chemin du ciel. En effet ceux-là seuls peuvent acquérir des mérites pour l'éternité qui sont en état de grâce. Quant aux autres, ils ont beau prier, faire pénitence, multiplier les bonnes œuvres, ils n'enrichissent point leur trésor spirituel. C'est en vain qu'ils souffrent, c'est en vain qu'ils travaillent. Dieu n'agrée pas les dons qui lui sont présentés par des mains impures. Assurément leurs efforts ne sont pas tout à fait inutiles : ils peuvent disposer la bonté divine à leur accorder des grâces de conversion. Mais tant que cette conversion n'est pas un fait accompli, tant qu'ils n'ont point recouvré la grâce sanctifiante, ils ne sauraient réclamer pour leurs bonnes œuvres une récompense surnaturelle. Ils ressemblent à un voyageur qui, épuisé de fatigue ou frappé de paralysie, s'est laissé choir au bord du chemin. D'un pas alerte et joyeux, ses compagnons poursuivent leur route. Lui cependant demeure immobile et

comme pétrifié. Il resterait vingt ans dans cet état que ce serait vingt ans de perdu pour le ciel.

Immobile, le pécheur l'est encore en ce sens qu'il ne peut, par ses propres forces, sortir de son état.

Les naturalistes nous disent que certaines fleurs, en forme d'urne ou de cornet, ont le pouvoir de capturer des insectes. Ceux-ci les visitent sans défiance, alléchés par l'odeur qui s'en exhale. Pour sucer le nectar qui se cache au fond du calice, ils franchissent une barrière de cils minuscules qui aussitôt se referme sur eux. Dès lors ils ont beau se débattre, la fleur les tient captifs et ne les lâchera plus. Ils meurent de faim dans leur prison parfumée.

Dieu me garde, mes enfants, de décourager qui que ce soit! Je n'oublie pas qu'avec l'aide de Dieu tout est possible. On a vu des pécheurs invétérés et endurcis se convertir, au grand étonnement de tous. Mais c'est un fait que ces conversions sont relativement rares. Beaucoup se réconcilient avec Dieu à l'heure de la mort; mais il en est peu qui, en pleine possession de leur santé et de leurs forces, renoncent à leurs vices. Connaissez-vous par exemple beaucoup de blasphémateurs qui se soient corrigés? Et parmi les victimes de l'intempérance ou de l'impureté, combien luttent pendant des années avant de s'affranchir! C'est que le démon tient ferme ceux

qui ont eu la faiblesse de se livrer à lui. Comme ces insectes dont je parlais tout à l'heure, ils ont été attirés par l'appât du plaisir dans le piège du tentateur, piège grossier où cependant tant de malheureux se laissent prendre! Une fois capturés, adieu leur liberté première! Ils peuvent appeler, crier au secours; mais ils resteront pris tant que la main de Dieu ne viendra pas les délivrer.

*
* *

Considérons une dernière fois Lazare dans son tombeau. Bien qu'il n'y soit que depuis quatre jours, la corruption a déjà commencé son œuvre. Il est si défiguré et si fétide que, malgré leur affection pour lui, ses sœurs appréhendent de le revoir.

Triste image de l'âme en état de péché qui, comme le cadavre, se dissout et se décompose! La santé de l'âme consiste dans l'ordre et la discipline. Elle est dans son état normal quand les sens obéissent à la volonté et la volonté à Dieu. Or le péché bouleverse cette hiérarchie nécessaire. Les sens prennent le dessus; ils se portent à des excès que la raison réprouve aussi bien que la loi divine. Plutôt que de s'abstenir d'un plaisir coupable, on n'hésite pas à offenser

Dieu en bravant sa défense et ses interdictions. C'est le règne du caprice et de l'anarchie. Tout dans l'âme est en révolte comme dans une société qui se désorganise.

Mais pour mieux vous rendre compte des ravages du péché, représentez-vous un adolescent que de mauvais camarades ont dévoyé. Jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, il n'y a pas eu de reproche sérieux à lui faire. Il était obéissant, travailleur, pieux même. Mais presque sans transition son caractère s'est altéré. Cet enfant si docile est devenu rétif et hargneux : il a pour ses parents des paroles dures et leur résiste en face. Cet enfant si studieux n'a plus de goût pour son travail : il a l'air absent, rêveur, et son esprit est à cent lieues de ce qu'il fait. Cet enfant si pieux regarde maintenant la prière et l'assistance à la messe comme des corvées, et il ne cache point sa répugnance pour la confession. Que s'est-il donc passé? On le devine sans peine. Cet enfant a contracté une mauvaise habitude; et, comme tous les vices se tiennent, son être entier s'en est ressenti. Il se perd, il se gâte; et bientôt, s'il ne met un terme à ses désordres, il n'y aura plus en lui de partie saine.

Le bon roi saint Louis disait qu'il eût mieux aimé être lépreux que de commettre un seul péché mortel. N'avait-il pas raison? S'il est vrai que l'âme est infiniment plus précieuse que le corps, les maladies spirituelles sont autrement

redoutables que les autres. Une affection hideuse et incurable comme la lèpre n'empêche pas un chrétien de se sauver; elle augmente même ses mérites s'il l'accepte avec résignation. Mais le péché mortel nous fait perdre l'amitié de Dieu et nos droits au ciel. C'est donc le mal le plus grand qui soit; et s'il nous apparaissait à la lumière de la foi, dans sa triste réalité, nous aimerions mieux tout subir, même la mort, plutôt que de le commettre volontairement.

*
* *

Si quelqu'un d'entre vous, mes enfants, s'était reconnu dans le portrait que je viens de tracer de l'âme pécheresse, je le supplierais, au nom de son salut éternel, de faire un sérieux retour sur lui-même. Si coupable soit-il, qu'il ne se laisse pas aller au découragement. Tout espoir n'est pas perdu. Sans doute il est maintenant dans les ténèbres, l'immobilité et la corruption du tombeau. Mais le bon Sauveur est là, tout près, qui lui dit : « Mon ami, mon frère, ne veux-tu pas revenir à moi qui suis la lumière et la vie? Relève-toi donc et sors enfin de ton péché! » Ah! mes enfants, si en ce moment vous entendez l'appel du miséricordieux Jésus, de grâce, n'endurcissez point vos cœurs. Allez au

plus tôt trouver votre confesseur. Dites-lui bien toutes vos fautes, vos misères, vos inquiétudes de conscience. Et le prêtre, représentant de la miséricorde divine, soulèvera la pierre de votre tombeau; il détachera les liens qui vous retenaient captifs; et, comme Lazare ressuscité, vous vous en irez, joyeux et libres, ayant recouvré avec la vie de l'âme l'innocence et la paix.

IV

LA TENTATION

Mes chers Enfants,

Vous venez d'entendre le récit de la tentation de Jésus au désert. Cet évangile est d'une interprétation assez difficile. Il soulève bien des problèmes sur les rapports entre la nature humaine et la nature divine de Notre-Seigneur. Mais ce n'est pas notre affaire de les approfondir : bornons-nous à méditer sur l'enseignement que le divin Maître nous donne, car s'il a permis au démon de le tenter, c'est assurément pour nous apprendre à le vaincre.

***

Remarquons d'abord avec quel empressement, et l'on pourrait dire avec quelle vivacité, Jésus

repousse les avances du Tentateur. Dès que celui-ci a parlé, il lui ferme la bouche par une riposte victorieuse.

Est-ce ainsi, mes enfants, que vous vous comportez dans les tentations? Ne vous arrive-t-il jamais de parlementer avec votre ennemi et de lui sourire tout en faisant semblant de le combattre? C'est qu'au fond vous avez de la complaisance pour lui. Vous savez qu'il en veut à la santé et à la vie de votre âme; mais il vous tient des propos si agréables, il flatte si bien vos inclinations naturelles que vous avez peine à le haïr comme il le mérite. Vous ne regardez point le péché comme un désastre qu'il faut éviter coûte que coûte. C'est une chute sans doute, mais une chute douce et plaisante dont le vertige vous attire.

De là votre peu d'empressement à repousser les mauvaises pensées. Au lieu de leur tenir tête résolument et de leur barrer la route, vous les laissez gagner du terrain et envahir peu à peu votre imagination. Et quand enfin votre conscience prend l'alarme et vous reproche votre demi-complicité, vous êtes troublés, interdits, ne sachant dans quelle mesure vous avez donné votre consentement.

De là encore votre faiblesse pour les mauvais camarades. En dépit de leur langage trop libre et peut-être du scandale de leur conduite, vous continuez à les fréquenter. A défaut d'estime,

vous avez pour eux une certaine sympathie. Leur commerce ne vous déplaît pas, car il flatte en vous je ne sais quelle curiosité malsaine et un désir pervers d'être initié au mal. Cette mollesse dans la résistance est la cause de bien des chutes. Pour triompher de la tentation, il faut l'étouffer sans hésitation dès sa naissance. Si dans un bois vous laissez tomber une allumette sur des brindilles ou des feuilles mortes, un commencement d'incendie se déclare. Ce n'est rien encore, et pour l'éteindre, vous n'avez qu'à poser le pied dessus. Mais si vous négligez cette précaution, il se développe, gagne de proche en proche et bientôt toute la forêt est en feu. Telle est la marche de la tentation. Elle n'est d'abord qu'une faible étincelle qu'il est facile d'étouffer. Quoi de plus simple que de réprimer un désir naissant, d'écarter une pensée à peine formée? Mais si vous laissez cette pensée ou ce désir prendre de la force, mettre le trouble dans votre imagination, votre cœur et vos sens, ce sera bientôt comme un incendie, allumé par votre faute, et dont vous ne serez pas toujours le maître.

Tenez-vous donc sur vos gardes, toujours prêts à combattre votre ennemi dès qu'il se présente. Le démon est habile. S'il vous proposait d'abord des péchés graves, des crimes, il sait bien que vous le repousseriez avec horreur. Aussi vous amuse-t-il par des rêveries d'apparence inoffen-

sive, par des affections qui semblent innocentes, avec le dessein secret de vous entraîner plus loin. Vous avez souvent remarqué que le temps, frais et bleu le matin, se couvre pendant la journée. On voit poindre à l'horizon comme des mousselines légères et diaphanes que le soleil borde d'un ourlet d'or. On les suit des yeux avec plaisir, sans se douter qu'elles sont l'avant-garde d'une phalange de lourdes nuées, grosses de pluie et d'orage. Bientôt le ciel est envahi par d'énormes vapeurs grisâtres; et le soleil, impuissant à les dissiper, s'éclipse tristement. Ainsi sur la pureté de l'âme le démon commence par souffler quelques images sensuelles, mais si légères et si inconsistantes qu'on n'y prend pas garde. Lorsque ces images ne sont pas dissipées dès leur apparition, elles en évoquent d'autres moins anodines. Enfin l'âme se charge peu à peu et devient ténébreuse et tourmentée comme un ciel d'orage.

*
* *

Jésus nous enseigne donc à repousser les tentations avec promptitude, et pour cela à recourir à la puissance divine. A toutes les avances du Tentateur il oppose la pensée de Dieu et une parole de l'Ecriture. Quand le démon lui conseille de changer en pain la pierraille du désert, il répond : « L'homme ne vit pas seulement de

pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Quand le démon l'engage à se précipiter du haut du temple, il répond : « Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu. » Enfin quand le démon lui promet tous les royaumes de la terre s'il consent à l'adorer, il répond : « Je n'adore que Dieu et ne veux servir que lui. »

C'est ainsi que nous devons combattre les tentations, par des considérations que la foi chrétienne inspire. Les partisans de la morale laïque prétendent que le sentiment du devoir et la prévision des conséquences naturelles de nos actes suffisent pour nous maintenir dans le bien. C'est une erreur. Une triste expérience nous a fait voir par quel lien étroit la morale se rattache à la religion. A l'affaiblissement des croyances religieuses dans notre pays a répondu une effrayante progression de la criminalité. Quand un peuple s'éloigne de Dieu, il s'éloigne aussi du bien. En perdant la foi, il perd en même temps la force de pratiquer même les vertus naturelles. Quant aux vertus proprement chrétiennes, comme la pureté et la charité, quand tarit la sève divine qui les alimentait, elles dépérissent et meurent.

La première chose que vous devez faire quand vous êtes tentés, c'est de penser à Dieu et à sa sainte présence. Sous le regard de vos maîtres vous vous tenez bien. Vous évitez toute parole déplacée, tout geste inconvenant; vous êtes sages,

réservés, modestes. Pourquoi l'êtes-vous moins quand vous vous croyez débarrassés de toute surveillance? C'est que, dupes des apparences, vous vous figurez être seuls. Vous oubliez cette vérité consolante pour les uns, gênante pour d'autres, que notre Père céleste ne nous quitte jamais des yeux. Où que vous soyez, dans la pièce la plus retirée de votre maison ou au fond d'un bois solitaire, quelqu'un vous regarde. Il n'est pas jusqu'à vos pensées les plus secrètes et aux plus imperceptibles mouvements de votre cœur qui ne soient aperçus par cet invisible témoin. Pensez à cela, mes enfants, quand vous êtes tentés, pensez à l'universelle présence de Dieu, et une crainte salutaire vous retiendra sur la pente du mal.

Ayez aussi recours à la prière. Quand les apôtres, surpris par la tempête, se virent sur le point de sombrer, ils réveillèrent Jésus qui dormait à l'arrière de la barque.

— Sauvez-nous, crièrent-ils : nous allons périr.

Pendant l'orage de la tentation, il semble parfois que Jésus sommeille, qu'il s'est retiré loin de nous et qu'il nous laisse seuls aux prises avec notre ennemi. Il est tout proche cependant, mais il attend pour intervenir que nous l'appelions à l'aide. Réclamons donc son assistance dès que nous nous sentons menacés. Disons-lui avec le Psalmiste : « A l'aide, Seigneur! Hâtez-vous de me secourir! » Et comme sur le lac de Tibé-

riade, Jésus étendra la main et il se fera en nous un grand calme.

Et puisque dans la tentation nous sommes parfois troublés au point d'oublier la nécessité de la prière, faisons provision d'énergie pour le moment du danger. Chaque jour de notre vie, demandons à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, la grâce de lui rester fidèles. Nous nous ménagerons ainsi des secours spirituels qui, à l'occasion, fortifieront notre volonté et nous préserveront de toute défaillance.

Enfin, pour nous défendre contre l'espèce de fascination que les images sensuelles exercent sur nous, pensons aux suites funestes du péché. Une légende orientale nous dit qu'un solitaire était souvent obsédé par des visions tentatrices qui lui apparaissaient au-dessus d'un étang. Que faisait-il pour échapper à leur séduction? Il regardait leur image reflétée dans l'eau calme, et les formes ainsi renversées perdaient aussitôt de leur charme. A l'exemple de cet anachorète, tâchons de voir la tentation à l'envers. Elle nous apparaît comme un plaisir : regardons-là comme un péché. Si agréable que soit le fruit défendu, n'oublions pas qu'il contient un poison violent qui peut causer notre ruine et notre mort.

Vous savez comment on fait pour prendre les guêpes qui, à la saison des fruits, maraudent dans nos jardins. On suspend aux arbres des bouteilles où l'on a mis des tranches de poire

et un peu d'eau. La guêpe, alléchée par l'odeur, s'introduit dans la bouteille et se pose sur les fruits. Mais, ivre du sucre dont elle s'est gorgée, elle ne peut trouver la sortie, et se débat tant et si bien qu'elle finit par se noyer. C'est par une ruse semblable que le démon tâche de capturer les âmes. Il les appâte par la promesse d'une délectation grossière et, une fois tombées dans son piège, il les retient captives. Rappelez-vous, mes enfants, qu'une seule faute suffit pour rendre prisonnier d'une fâcheuse habitude. Alors on gémit, on secoue ses chaînes avec rage; et, se sentant esclave du démon, on regrette amèrement de s'être laissé prendre.

Commettre le péché, c'est donc consentir la pire des servitudes; c'est aussi prendre le chemin de l'enfer. Si, après une faute grave, vous veniez à mourir sans avoir le temps de faire votre paix avec Dieu, quel sort serait le vôtre! Comment se faire une idée du remords qui, pareil à un ver rongeur, tourmente éternellement les damnés? Je suppose que pour la modique somme d'un franc vous vous procuriez un billet de loterie. Au bout de quelque temps, vous regrettez votre emplette. Vous vous dites : « Un franc d'assuré vaut mieux qu'un million en espérance », et vous vous défaites de votre billet. Le jour du tirage arrive; un journal vous tombe sous les yeux, et vous avez le déplaisir de constater que le billet qui gagne le gros lot, c'est

précisément celui dont vous vous êtes dessaisis. J'entends d'ici vos plaintes et vos imprécations contre vous-même. « Sot que j'étais! diriez-vous; si j'avais gardé mon billet, je serais riche maintenant : j'aurais un beau domaine, une maison confortable, des équipages luxueux. Et parce que je n'ai pas voulu me priver de quelques sous, je resterai pauvre toute ma vie. »

Tel doit être le langage que se tiennent les damnés dans l'enfer. Ils se frappent la poitrine dans un geste éternel de désespoir. « Insensé! gémissent-ils, si j'avais fait la volonté de Dieu, je jouirais d'une félicité infinie en compagnie des anges et des saints. Mais parce que je n'ai pas voulu me priver de quelques misérables plaisirs, je brûlerai éternellement dans cette flamme. Malheur à moi! si j'ai perdu le ciel, c'est par ma faute, par ma très grande faute.

On conte qu'un solitaire d'Egypte fut un jour assailli par une tentation des plus vives : ce sont parfois les saintes âmes que le démon attaque avec le plus d'acharnement. Pour se délivrer de cette obsession, le bon moine eut recours à la prière, au travail, à ses macérations habituelles; mais rien n'y fit. Alors il s'avisa d'un moyen héroïque : il alluma un grand feu et

plongea sa main dans le brasier. La douleur qu'il éprouva fut si cruelle qu'il jeta un grand cri et retira sa main à demi brûlée.

— Malheureux, se dit-il, tu n'as pu supporter un instant de souffrance : comment donc feras-tu pour supporter le feu de l'enfer pendant l'éternité?

Et la tentation s'évanouit aussitôt.

Sans aller jusqu'à mettre la main dans le feu quand vous êtes tentés, pensez du moins sérieusement à l'enfer. Pensez à la folie du pécheur qui, pour un moment de plaisir, s'expose à des tourments sans fin. Avec la grâce de Dieu, il n'en faudra pas davantage pour que le mirage de la tentation se dissipe; et, voyant le péché tel qu'il est, vous n'aurez point de peine à y renoncer.

V

LE SCANDALE

Mes chers Enfants,

Le trait le plus apparent du caractère de Notre-Seigneur, c'est la bonté. Il était bon pour les petits enfants qu'il se plaisait à bénir entre les bras de leurs mères, bon pour les malades et les infirmes qu'il guérissait de leurs maux, bon pour les pécheurs qu'il accueillait avec mansuétude, bon pour ses bourreaux eux-mêmes dont il a demandé le pardon du haut de la croix. Il y a pourtant deux catégories de personne qu'il a traitées avec une extrême rigueur. D'abord les Pharisiens, ces orgueilleux qui allaient au temple, non pour confesser leurs fautes, mais pour faire étalage de leurs vertus, ces hypocrites qui imposaient aux autres des fardeaux dont ils ne voulaient point pour eux-mêmes et qui cachaient des vices infâmes sous

les apparences de l'honorabilité. Le divin Maître a été aussi très dur pour les scandaleux qui, soit par leur exemple, soit par leurs entretiens, soit par des sollicitations directes, sont pour leurs frères une cause ou une occasion de chute. Ecoutez en quels termes il en parle : « Il est inévitable qu'il y ait des scandales. Toutefois malheur à celui par qui le scandale arrive! » Méditons ces graves paroles de Notre-Seigneur. La malédiction dont il frappe le scandale, surtout quand c'est des enfants qui en sont victimes, est bien digne de retenir notre attention. Du reste il ne sera pas nécessaire de réfléchir longuement pour découvrir la raison de cette sévérité exceptionnelle : c'est que le scandale est un crime de lèse-innocence et de lèse-majesté divine.

*
* *

D'abord le scandale est un crime contre l'enfant à qui il fait perdre la vertu et souvent même la foi.

Jusqu'à un certain âge, l'enfant n'a pas en général de volonté ferme ni de principes bien arrêtés. Il va où on le mène, il fait ce qu'on lui dit ou ce qu'il voit faire. Instruit par ses éducateurs ou par une de ces intuitions qui accompagnent l'éveil de la conscience, il n'ignore pas que certaines actions sont mau-

vaises; et comme il est sans expérience, il n'en voit pas les conséquences funestes. Chose incroyable! il se trouve des corrupteurs assez criminels pour abuser de sa faiblesse. Ces misérables se font un plaisir diabolique de le pervertir. Jaloux de sa pureté, ils la souillent et la flétrissent. Ils lui enseignent l'art de mal faire, le poussent à commettre une première faute : et de là pour son avenir spirituel des conséquences incalculables.

Grande est en effet la différence entre un enfant parfaitement pur et celui qui s'est déjà initié au mal. On a souvent remarqué qu'un vase s'imprègne de la première liqueur qu'on y verse et en garde longtemps le parfum.

> Le cœur d'un homme vierge est un vase profond;
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure,
> Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Un cœur candide où le scandaleux insinue le poison du vice, est troublé pour longtemps. Les tentations dont le préservait une heureuse ignorance, l'assailliront en foule; et dans cette lutte presque continuelle aura-t-il toujours l'avantage? Une première faute, c'en est assez pour qu'il prenne goût au péché et devienne son esclave. Il est déchu, gâté; mais son corrupteur est content; et comme le démon après la chute d'Eve, il goûte le plaisir pervers d'avoir détruit une chose infiniment précieuse.

Plus lourde encore est sa responsabilité quand il s'attaque à la foi de l'enfant et sème en son esprit le doute. Le doute est comme ces microbes qui, une fois inoculés dans l'organisme, y pullulent sans trêve. Il étend ses ravages à l'insu même de celui qui en est la victime. On s'étonne parfois d'entendre des jeunes gens, croyants jusque-là ou qui semblaient l'être, déclarer soudain que leur foi est morte. Un jour, en récitant leur *Credo*, ils se sont aperçus que ce n'était plus pour eux qu'une formule. La ruine de leurs croyances semble subite, mais en fait elle se préparait depuis de longues années. Avant de s'éteindre, leur foi a décliné insensiblement. Et s'ils remontaient à la source du mal, ils la trouveraient sans doute dans un livre impie prêté par quelque corrupteur.

Crime contre l'enfant, le scandale est aussi un crime contre Dieu dont il offense la majesté et la bonté.

Vous savez qu'avant de remonter au ciel, Notre-Seigneur s'est désigné des représentants ou substituts, c'est-à-dire des personnes qui tiennent sa place et qu'il veut qu'on honore comme lui-même. Ces substituts sont les évêques et les prêtres, continuateurs de la mission des apôtres,

dont il a dit : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. » Ce sont aussi les pauvres : qui leur refuse sans raison l'aumône, la refuse au Christ dont ils sont les membres souffrants. Ce sont enfin les enfants comme vous dont il a dit : « Ce que vous faites à l'un de ces tout petits, c'est à moi que vous le faites. Qui les reçoit en mon nom, me reçoit. » Ainsi, mes enfants, vous êtes les images visibles de Notre-Seigneur et ses représentants parmi nous. Ceux qui vous élèvent en son nom et vous instruisent, seront récompensés de leurs bons offices comme s'ils les avaient rendus à l'Enfant Jésus en personne. Mais ceux qui ont le malheur de vous scandaliser, en seront châtiés comme d'un crime de lèse-majesté divine. Supposez qu'un des condisciples de Jésus à l'école de Nazareth l'ait un jour, dans un accès de colère, frappé au visage... Cette pensée vous fait frémir. Mais n'est-il pas aussi coupable celui qui se fait un jeu de corrompre l'innocence? Le mal qu'il fait atteint Notre-Seigneur lui-même, car telle est sa tendresse pour les enfants qu'il ressent comme une offense personnelle le dommage qu'on leur cause.

L'Evangile nous dit aussi que la volonté de Dieu est notre sanctification et notre salut. C'est pour nous sanctifier et nous sauver qu'il a envoyé son Fils sur la terre. C'est pour cela que notre Sauveur a enduré la pauvreté, l'exil, toute

sorte d'humiliations et enfin la mort. C'est pour cela qu'il a suscité par millions des apôtres et des martyrs. C'est pour cela qu'aujourd'hui il provoque la création d'une foule d'œuvres, comme les écoles et les patronages, destinés à l'éducation ou à la préservation de la jeunesse. D'où vient donc que, malgré une telle profusion de grâces, il y a encore tant d'enfants à se perdre? C'est qu'un obstacle s'oppose à l'exécution des desseins de Dieu; cet obstacle, l'obstacle par excellence, c'est le scandale.

Oui, telle est la puissance de la liberté humaine qu'elle peut faire échec à la puissance divine. La perversité d'un misérable peut perdre une âme que Dieu voulait sauver. Voici un enfant que Dieu avait fait naître dans une famille chrétienne; il l'avait entouré de bons exemples, préservé des tentations graves; il le destinait peut-être au sacerdoce ou à la vie religieuse. Un jour un scandaleux s'approche de cet enfant et lui tient à peu près le même langage que le démon à Eve. Il le flatte, lui présente le fruit défendu et l'engage à y goûter. Sa victime succombe, et voilà perdu le fruit de tant d'années d'éducation; la vigilance des parents a été vaine, le sang de Jésus a coulé inutilement pour cette âme, et toutes les grâces qu'elle a reçues ont été prodiguées en pure perte. Comprenez-vous maintenant la colère du divin Maître contre le scandaleux? Ne vous semble-t-elle pas juste et

raisonnable? C'est la colère d'un artiste contre le vandale qui briserait son chef-d'œuvre, ou plutôt la colère d'un père qui verrait martyriser sous ses yeux un enfant bien-aimé.

Et maintenant quels sont vos devoirs par rapport au scandale? Ils peuvent se résumer en une formule très simple : ne pas le recevoir et surtout ne pas le donner.

C'est un fait d'expérience que, dans les groupes d'enfants assez nombreux, il y a ordinairement quelques brebis galeuses qui, si on les laissait libres, pourraient contaminer tout le troupeau. Ces corrupteurs, ces apôtres à rebours sont facilement reconnaissables, du moins pour vous. Vous avez le sens assez droit pour discerner les mauvais camarades d'avec les autres, et vous savez aussi que votre devoir est de les fuir comme le serpent. Quand vous rencontrez une vipère sur votre chemin, que faites-vous? Vous l'écrasez à coups de pierre ou vous vous sauvez. Mais si vous avez peur de la vipère parce qu'elle est venimeuse, à plus forte raison devez-vous redouter le scandaleux qui pourrait empoisonner votre âme. « Ne craignez pas, dit l'Evangile, ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien de plus; craignez plutôt ceux

qui peuvent tuer à la fois l'âme et le corps et les précipiter l'un et l'autre dans la géhenne. »

Evitez donc les mauvais camarades; et si vous ne pouvez échapper à leur voisinage, du moins ne vous trouvez jamais seuls avec eux, les jours de congé par exemple. Ce n'est pas moi, c'est Notre-Seigneur lui-même qui vous en donne l'ordre : « Si votre pied vous scandalise, dit-il à ses disciples, coupez-le et jetez-le loin de vous; car mieux vaut entrer boiteux dans la vie éternelle que de tomber avec deux pieds dans l'enfer. Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le au feu; car mieux vaut entrer borgne au ciel que de tomber avec deux yeux dans l'enfer. » En d'autres termes, si un de vos camarades essaie de vous corrompre, quand même il vous serait plus cher que les yeux, cessez tout commerce avec lui; car mieux vaut entrer tout seul au ciel que de brûler avec un faux ami dans les flammes de l'enfer. N'est-ce pas la vérité même et le bon sens qui parle ainsi?

Enfin, mes enfants, laissez-moi vous rappeler que le scandale actif, en particulier la sollicitation directe au mal, est un des plus grands péchés qui soient. En effet le péché est d'autant plus grave qu'il s'oppose à une vertu plus élevée. Or la plus excellente des vertus chrétiennes est sans contredit la charité; et quoi de plus contraire à l'amour de Dieu et du prochain que d'exposer à la réprobation éternelle une âme

que Notre-Seigneur a rachetée de tout son sang? Ce que je vais vous dire vous semblera une exagération; je ne crois pas cependant m'écarter de l'esprit de l'Evangile en affirmant qu'un enfant qui frappe un de ses camarades d'un coup de couteau et l'étend sanglant à ses pieds, est moins coupable que celui qui le pousse à commettre un péché mortel. Au dernier jour Dieu sera moins sévère pour les assassins que pour les scandaleux. Si donc l'un d'entre vous, dans un moment de folie, était jamais tenté de se faire professeur de vice, qu'il se rappelle la terrible imprécation de Notre-Seigneur : « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits qui croient en moi : mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer. » Qu'il se dise qu'un jour Dieu lui demandera comme à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » et cette pensée le retiendra sur la pente du crime.

*
* *

Il est un tableau qui représente un enfant couché au bord d'un champ de blé, à l'ombre de quelques gerbes plantées debout. Tandis qu'il repose, ses parents scient les épis qu'ils couchent en javelles sur les sillons. Profitant de son isolement, un énorme serpent rampe jusqu'à lui

et s'apprête à le mordre; mais voilà qu'un ange apparaît qui, d'un geste, le fait rentrer sous terre.

Le sens de ce tableau symbolique est facile à saisir. Les gardiens naturels de l'enfant sont le père et la mère. Malheureusement ils sont si absorbés par leur travail, si préoccupés de leurs affaires qu'ils négligent parfois ce soin, et l'enfant, laissé à lui-même, est exposé aux plus grands périls. Le voyant sans défense, le démon met tout en œuvre pour le perdre; il envoie près de lui ses agents qui sont les scandaleux, et c'en serait fait de l'innocence de ce petit abandonné si son bon ange ne venait à son secours. Mes enfants, ne jouez jamais près de vos petits camarades le rôle de tentateur, mais soyez pour eux comme des anges gardiens. Donnez-leur l'exemple de la piété, de la pureté, de l'obéissance; assistez-les au besoin de vos conseils; et Notre-Seigneur que vous aurez obligé en leur personne, vous récompensera magnifiquement de votre zèle.

VI

LA FORCE CHRÉTIENNE

Mes chers Enfants,

Je voudrais vous parler d'une des vertus cardinales : la force chrétienne. Qu'est-ce que la force chrétienne? C'est l'énergie morale qui nous est nécessaire pour accomplir ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut. C'est le moteur qui met en branle notre activité; c'est aussi le frein qui la modère. L'homme fort sait, quand il le faut, secouer sa torpeur et, quand il le faut, contenir son ardeur exubérante. Comme l'Osiris égyptien, il porte d'une main le fouet qui excite et de l'autre le crochet qui retient. Il va droit son chemin en dépit des sollicitations extérieures et malgré la poussée violente des passions. Ni vent ni marée ne l'empêchent de faire route vers le point qu'il s'est fixé. Il est maître de lui, il est libre.

A vrai dire, rien de plus rare que cette maîtrise de soi. La plupart des hommes sont ou bien des automates qui exécutent machinalement une besogne imposée, ou des roseaux qui s'inclinent à tout vent. Ils n'agissent pas : ils sont agis. L'exemple, l'habitude, leurs passions les entraînent. Ils ne savent pas se donner une consigne et la suivre.

C'est que prendre une décision demande un effort sur soi-même; agir, un effort plus grand; persévérer, un effort plus grand encore. De cet effort continu peu d'hommes sont capables : la plupart, au lieu de lutter contre le courant, se laissent aller mollement et lâchement à la dérive.

A vous de voir, mes chers enfants, si vous êtes animés de cette sainte énergie qui ne transige jamais avec le devoir. Ils ne sont pas rares, hélas! les enfants qui désirent le bien, mais qui ne se sentent pas la force de l'accomplir. Ils ont des velléités mais pas de volonté. Ils prennent d'excellentes résolutions qu'ils sont toujours à la veille d'exécuter. Comme des personnages de théâtre, ils répètent sur tous les tons : « Marchons, marchons! » et restent en place. Ils sont frappés d'une sorte de paralysie morale. Ils voudraient bien agir, mais tout effort leur est impossible. L'idéal est là tout proche, et ils ne peuvent pas même étendre le bras pour l'atteindre.

*
* *

Faisons, si vous le voulez bien, l'examen de conscience d'un de ces enfants sans énergie ni ressort. Nous verrons que sa journée tout entière n'est qu'une série de défaites et de capitulations.

A l'heure fixée pour son lever, il se dit : « Je devrais me lever sur-le-champ afin de commencer ma journée par un acte de courage. Mais quoi! le lit est bien chaud et la chambre bien froide. Une minute de répit : attendons que je sois bien réveillé. » Un quart d'heure, une demi-heure parfois se passe en ces hésitations. A la fin, quand il ne peut plus différer ou que la voix menaçante de ses parents l'appelle, il se lève et s'habille à la hâte. Ce qui l'a tiré du lit, ce n'est pas l'idée du devoir, c'est la nécessité ou la crainte. Voilà une première défaillance qui en annonce une série d'autres.

Une fois habillé, il s'agenouille pour la prière. Il devrait élever son cœur à Dieu, fixer sa pensée sur le ciel, sur le Calvaire ou sur le tabernacle, chasser la nuée de distractions prête à l'envahir. Mais cela demanderait un effort dont sa somnolence n'est pas capable. Il laisse des images de toute sorte aller et venir dans son esprit : d'un œil indifférent, il les regarde passer. La prière est finie sans qu'il ait fait autre chose que remuer

les lèvres. Pas un sentiment de piété, pas une pensée pour Dieu. Il a reculé devant l'effort : seconde capitulation plus déplorable encore que la première.

Le voilà qui ouvre ses livres et se met au travail. Ce qu'on lui demande, c'est un effort d'intelligence plutôt que de mémoire. Que de fois ne lui a-t-on pas conseillé d'analyser sa leçon, d'en dégager les idées essentielles, de ne laisser passer aucun mot inconnu sans en chercher la signification! Mais rien ne coûte comme de réfléchir. Il aime mieux poser devant son livre, promener ses yeux sur les mots imprimés dont plusieurs sont pour lui de véritables hiéroglyphes, jusqu'à ce que sa leçon soit photographiée dans sa mémoire. Tel qu'une plaque sensible, son esprit est demeuré inerte. Cet instrument que Dieu lui a donné pour comprendre la vérité et pour en jouir, il l'a transformé en appareil enregistreur.

De là tant d'éducations manquées. L'élève paresseux ne développe que sa mémoire; il oublie qu'il a une intelligence. Une branche latérale, accaparant toute la sève, prend de vastes proportions : le reste s'atrophie.

En classe, notre écolier a une minute d'appréhension : c'est au moment de la récitation. Pourvu que le maître ne l'interroge pas! Mais quand un de ses camarades a été appelé et sert de paratonnerre à toute la classe, il respire à l'aise; il

rêve, feuillette ses livres ou regarde vaguement quelque part. Il ferait mieux d'écouter le maître, de l'interroger, de prendre des notes. Sa conscience l'en avertit et proteste contre sa torpeur; mais il ne s'émeut pas de ses doléances. Il se bouche les oreilles et la laisse crier. Les heures passent ainsi, puis les jours, puis les mois, sans rien laisser à l'indolent que des remords.

C'est surtout en récréation que les élèves énergiques font preuve de fermeté : c'est surtout là que le faible de caractère trahit son devoir et sa conscience. Il entend parfois, trop souvent, hélas! des conversations dangereuses. En sa présence, des esprits mal faits dénigrent les maîtres. Des imprudents qui ne se rendent pas compte de la portée de leurs paroles, abordent des sujets auxquels un enfant chaste ne devrait jamais penser. S'il n'écoutait que son devoir, il leur imposerait silence; au moins par son attitude réservée montrerait-il qu'il désapprouve de tels propos. Mais il craint le sourire moqueur d'un camarade, et par une lâche complaisance, il prend part à des entretiens qu'en son for intérieur il condamne. Ici encore sa faiblesse naturelle l'entraîne à de regrettables concessions.

Quand la volonté a pris l'habitude de céder toujours, elle se trouve désarmée devant les tentations. Au lieu de repousser vigoureusement les premières attaques de l'ennemi, elle parlemente,

elle lâche pied, elle cède peu à peu du terrain. Alors qu'arrive-t-il? Un jour le démon livre un assaut violent, imprévu; et, en dépit d'une résistance tardive, s'installe au cœur de la place. En vain le malheureux essaie-t-il de le chasser. La défaite lui a enlevé le peu qui lui restait de courage. Il se débat dans la honte de ses fautes continuelles, mais ses ailes souillées sont impuissantes à le soulever de terre. Cependant la force de l'habitude l'emporte loin de cette pureté qui naguère lui donnait tant de paix et de joie. Il la voit s'éloigner chaque jour; chaque jour aussi se ralentissent ses efforts pour se ressaisir lui-même et rentrer dans l'innocence. A la fin, épuisé et désespéré, il prononce le mot fatal : Lâchez-tout! et dès lors il n'y a plus d'arrêt dans la dégradation.

*
* *

Comment se peut-il qu'un enfant si faible de caractère ait du goût à vivre? Le bonheur, a-t-on dit, est de sentir son âme bonne. Inversement il n'est pas de pire souffrance que de se voir réduit à se mépriser soi-même. Chaque faute laisse après elle une goutte d'amertume; ces gouttes s'amassent au fond de l'âme et finissent par l'imprégner d'une vague tristesse. Un enfant chrétien qu'une habitude funeste fait rouler de

chute en chute, on peut le mettre au défi d'être heureux.

N'étant pas heureux, il sera encore plus faible. Le bonheur est une source d'énergie. Il semble au contraire que le chagrin, resserrant le cœur, ralentisse le cours du sang et amoindrisse nos forces. Ainsi la tristesse, causée par les défaillances de la volonté, réagit à son tour sur la volonté qu'elle amollit et énerve.

L'avenir de cet enfant débile et anémié est aisé à prévoir : tel il a été à l'école, tel il sera dans le monde. S'il a succombé dans un milieu où il recevait tant de conseils et de secours, que sera-ce quand il sera livré à lui-même? S'il n'a pu résister en serre chaude, résistera-t-il en plein vent? Il est à craindre qu'il ne devienne un de ces chrétiens pusillanimes qui suivent le Christ tant qu'il n'y a pas de danger à le faire : chrétiens honoraires dont la tiédeur et la lâcheté jurent avec ce beau titre.

Si donc, mes chers enfants, vous voulez être un jour des chrétiens fervents, des militants, des apôtres, faites-vous d'abord un caractère. Il en est parmi vous, je le sais, qui, malgré leur jeune âge, savent se dominer et se contraindre.

Dans les âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Ceux-là obéissent, non par crainte ou par routine, mais par devoir. Avant de se mettre à une

besogne, ils ne se demandent point si elle est agréable : elle est commandée, cela suffit. Ces élèves réguliers, énergiques sont pour leurs camarades un idéal vivant qui les dirige et les soutient : ce sont les entraîneurs de l'école.

Mais s'il en est parmi vous qui se soient reconnus dans le portrait que j'ai tracé de l'écolier sans caractère, qu'ils ne se découragent pas. Qu'ils n'aillent pas dire : « Mon mal est incurable : pour guérir de mon inertie, il faudrait vouloir; et ce qui me manque, c'est précisément la volonté. » Non, non, il n'est pas vrai que la volonté soit chez vous réduite à zéro. Vous avez au moins le désir de vous améliorer, de devenir des hommes. J'en vois la preuve dans cette honte salutaire que vous ressentez à chacune de vos fautes. Si frêle soit-il, ce germe de volonté peut s'accroître, se fortifier, prendre racine. De chétif qu'il était, il deviendra robuste à condition que vous le cultiviez. Voici quelques moyens d'en favoriser la croissance.

*
* *

D'abord la prière. La volonté de Dieu est que vous soyez des saints. Si donc vous lui demandiez chaque jour l'énergie qui fait les saints, si vous ne vous lassiez pas de redire avec la sainte liturgie : « Seigneur, faites que je voie ce

que je dois faire et qu'après l'avoir vu, j'aie la force de l'accomplir », pourrait-il résister à vos instances? Il vous enverrait sa grâce : or qu'est-ce que la grâce, sinon un surcroît d'énergie que Dieu nous donne pour faire notre devoir?

Cette préoccupation constante de votre perfection en avivrait le désir et, par là même, décuplerait votre puissance d'action. Rien n'égale la force d'une idée fixe. On demandait un jour à Newton : « Comment avez-vous trouvé la loi de la gravitation universelle? » — « En y pensant toujours », répondit-il. De même c'est en y pensant toujours que vous acquerrez de l'énergie. Il y a des idées-forces, et l'idée de vouloir en est une.

« Chaque foi que j'ai été parmi les hommes, a dit un ancien, j'en suis revenu moins homme. » Au sortir d'un entretien avec certains camarades, n'avez-vous pas vérifié cette remarque du moraliste? Il est de faux amis découragés et corrompus dont le commerce amoindrit ou déprime. Ils répandent le froid autour d'eux, la défiance et l'inertie. Si vous subissez une de ces influences pernicieuses, n'attendez pas à demain pour vous y soustraire; rompez les liens par lesquels un faux camarade vous entraînerait avec lui dans sa chute.

Il est au contraire des amis dont la conversation est édifiante. Toujours calmes, toujours maîtres d'eux-mêmes, ils donnent à qui les

approche confiance et courage. Ce sont ceux-là qu'il faut fréquenter. Par leur exemple, les volontés faibles se sentiront stimulées : un quart d'heure passé dans leur rayonnement les réconfortera comme un cordial. C'est à propos de ces camarades modèles que l'on pourrait retourner la parole du moraliste et dire : « chaque fois que j'ai fréquenté de tels hommes, j'en suis revenu plus homme ».

Si la fréquentation d'un camarade chaste et pieux excite et fortifie le vouloir, à plus forte raison le commerce avec les grandes âmes du temps passé. Il n'est pas de lecture plus fortifiante que la vie des saints. La morale évangélique exposée sous une forme abstraite parle moins à notre cœur que ces simples récits où elle apparaît comme une source d'énergie et d'héroïsme. Quand nous pensons à la sainteté, nous la trouvons si élevée, si inaccessible que nous désespérons d'y atteindre. Mais l'exemple des saints ranime notre courage. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes? Aimez donc à lire les gestes de Dieu par les saints. Autant la lecture habituelle des romans énerve le caractère, autant l'exemple des héros chrétiens le trempe et le raffermit. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Si chaque jour vous contempliez quelque trait de la physionomie d'un saint, votre âme finirait par se modeler sur cet admirable exemplaire.

Dans la conquête de l'énergie, il faut non seulement du courage, mais du savoir-faire. Le premier principe de la tactique morale, c'est de diviser l'ennemi pour le mieux vaincre. Si chaque année vous triomphiez d'un défaut, vous seriez bientôt parfaits. La perfection ne s'enlève pas d'un coup de main : une longue série de travaux est nécessaire pour la conquérir. Prenez donc une résolution, une seule, mais pratique et immédiatement réalisable, par exemple vous lever de bon matin, dès que vos parents vous appellent. Voilà un acte d'énergie qui, je vous assure, n'est pas banal. Cette habitude prise, vous passerez à une autre; et ainsi vous déblaierez peu à peu votre âme de ses défauts : vous ferez place nette, vous serez maîtres chez vous. Chaque victoire partielle hâtera la victoire définitive. L'effort d'aujourd'hui rendra moins pénible l'effort de demain. Dans la lutte contre soi-même il n'y a que le premier pas qui coûte : c'est avoir fait la moitié du voyage que de s'être mis en chemin.

Un point important de la stratégie spirituelle, c'est encore de fortifier ses convictions. Hélas! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il rêve. C'est pourquoi il y a si peu de caractères. « Les croyances fermes font les volontés fortes; les pensées flottantes font les cœurs pusillanimes. » Chose étrange! c'est au moment de la tentation, quand on aurait le plus besoin de principes arrê-

tés, que les idées s'obscurcissent et se brouillent. Le démon est psychologue : il connaît le cœur humain pour l'avoir pratiqué pendant tant de siècles. Pour fléchir la volonté, il commence par affaiblir la croyance. Il inspire des doutes; il pose des questions insidieuses : « Pourquoi cette règle gênante? Est-ce un si grand mal de goûter en passant au fruit défendu? » L'enfant qui prête l'oreille à ces insinuations perfides, qui ne répond pas au séducteur par un Credo énergique, succombera infailliblement. La volonté s'appuie sur la croyance : ce fondement ébranlé, tout chancelle et tout croule.

Par bonheur, entre les tentations il y a des intervalles de calme. Pendant ces heures de paix relative, l'esprit n'étant plus embrumé par les passions distingue plus nettement le devoir. C'est alors qu'il faut étayer ses convictions en se représentant, dans le plus grand détail, les raisons d'agir. Si par exemple un élève nonchalant considérait le prix du temps qu'il gaspille; s'il pensait à la peine qu'il cause à ses parents; s'il se rappelait les suites de l'oisiveté, atrophie de l'intelligence, avenir sans joie, sans honneur, sans fécondité, il affermirait sa résolution de travailler; et quand la tentation de paresse se présenterait, elle se briserait contre un mur d'airain.

Enfin, même après la chute, il ne faut pas perdre courage. Après la faute il y a un moment

de lucidité. L'esprit, troublé pendant la tentation, voit clair après. Il découvre à plein la malice du démon et sa propre faiblesse. Qu'il était facile de résister! Quelle joie si, au lieu de tomber lourdement dans le piège, il avait déjoué les ruses du Malin! Il se promet de ne plus se laisser prendre. S'il est tombé dans le gouffre, c'est qu'il a trop approché du bord : il saura désormais se tenir à distance. Il évitera jusqu'aux moindres occasions de péché. C'est ainsi que dans la lutte contre soi-même, on peut tirer parti de tout, même de ses fautes. Le mal n'est pas tant de tomber que de laisser échapper ces mots destructeurs de toute énergie : « A quoi bon? Il n'y a rien à faire. » La chute meurtrit, mais elle stimule et éclaire. Savoir se relever de ses défaillances est une grande partie de la vertu.

***

Si jamais la force d'âme a été nécessaire, c'est bien à l'époque où nous vivons. Jadis les provinces de France et même les différentes paroisses étaient plus isolées. A cause de la difficulté des communications, on voyageait peu. Aussi quand une agglomération était bonne, elle avait chance de se conserver telle. Les enfants y respiraient dès leur naissance un air chrétien. Pour devenir pieux et fervents, ils n'avaient

qu'à se mettre au ton de leur entourage. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Les inventions de la science moderne ont presque supprimé les distances. Il n'y a plus d'isolement possible. Jusque dans les pays retirés pénètrent les commerçants, les touristes et les journaux. Les jeunes gens émigrent en foule soit pour chercher du travail, soit pour faire leur service militaire. C'est un va-et-vient et un mélange continuels.

Il s'ensuit que tôt ou tard vous vous trouverez en présence d'idées ou de manières d'agir différentes des vôtres. Pour conserver vos sentiments chrétiens, il vous faudra lutter contre le respect humain, les railleries, l'entraînement de l'exemple. Si vous n'avez pas de caractère, si vous n'avez d'autre principe que de suivre le courant et de faire comme les autres, on peut prédire votre défection. Vous irez grossir le nombre de ces transfuges de l'armée catholique, déserteurs de la piété et de la vertu. Priez, mes enfants, pour que ce malheur ne vous arrive point; et, puisque la grâce demande notre concours, mettez tout en œuvre pour le prévenir. Armez-vous de courage pour les luttes prochaines; fortifiez votre volonté par un exercice persévérant. Que pas un jour ne passe sans que vous ayez remporté quelque victoire sur vous-mêmes. Ainsi vous vous forgerez une arme de défense, et au besoin d'attaque, qui vous permettra de combattre efficacement les ennemis de votre salut.

VII

LA BONTÉ

Mes chers Enfants,

Je vous parlais tout à l'heure de l'énergie de caractère, de la force chrétienne. C'est là une belle qualité, plus nécessaire en un sens et d'un usage plus courant que le savoir. Mais elle a besoin, comme certaines boissons, d'être tempérée par un heureux mélange. Si on la poussait à outrance, elle risquerait de dégénérer en obstination et en dureté. Or le complément de la force et son tempérament indispensable, c'est la bonté.

*
* *

Entre tous les attributs de Dieu, c'est la bonté qui nous touche le plus et nous attire davantage. Pour les gens du peuple, et aussi pour les

autres, Dieu est surtout « le bon Dieu ». Lui-même veut que nous l'appelions : « Notre Père ». Or, le premier sentiment d'un père pour ses enfants, n'est-ce pas l'amour? C'est par amour que Dieu est sorti de son repos, qu'il a créé le monde et communiqué à d'autres êtres l'existence, la vie, le bonheur dont il jouissait lui-même. C'est encore par amour qu'il nous a rachetés par le sang de son divin Fils et qu'il nous comble chaque jour d'une infinité de grâces. Si donc nous voulons lui ressembler, ou, pour parler comme l'Evangile, si nous voulons être les enfants de notre Père qui est au ciel, cultivons ce germe de bonté qu'il a déposé dans nos cœurs avec la vie. Imitons dans la mesure du possible sa générosité, sa tendresse, sa mansuétude; aimons comme lui à donner et à nous répandre afin que sa divine image que sa main a tracée dans nos âmes prenne chaque jour plus de relief et brille d'un plus vif éclat.

La bonté est aussi le trait le plus saillant de la physionomie de Notre-Seigneur. Il fut bon pour les malades et les infirmes qu'il guérissait d'un geste de sa main souveraine; bon pour les pécheurs qu'une parole de lui renvoyait purifiés, bon pour les petits enfants qu'il se plaisait à caresser entre les bras de leurs mères, bon pour ses bourreaux eux-mêmes à qui il a pardonné du haut de sa croix. Mais s'il nous a donné l'exemple du dévouement et de la miséricorde,

c'est afin que nous prenions ses sentiments et son esprit. A cette marque on reconnaîtra que nous sommes ses disciples, si nous nous aimons les uns les autres. Selon les Actes des Apôtres, cette première histoire de l'Eglise, ce que les païens remarquèrent surtout dans les premiers chrétiens, ce fut une grande affection mutuelle. Tous leurs biens étaient en commun ; ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et l'on disait d'eux avec un étonnement où se mêlait un peu d'envie : « Voyez comme ils s'aiment! » Si nous étions de vrais chrétiens, de vrais disciples de Notre-Seigneur, on devrait en dire autant de nous. Une charité active, et vivante devrait inspirer notre langage, notre conduite et rayonner jusque dans notre regard et notre sourire.

L'auguste sacrement que vous vous préparez à recevoir, nous donne aussi une touchante leçon de bonté. Le jour approche où vous allez tous vous agenouiller à la sainte Table et participer au même pain céleste. N'est-ce pas reconnaître que vous appartenez tous à la même famille, à la grande famille chrétienne, et que par suite vous devez vous aimer comme des frères? Tous les chrétiens font partie du corps mystique de Jésus qui est l'Eglise : ils devraient se prêter un appui mutuel comme les organes d'un même corps. Ils devraient être unis entre eux comme les grains de blé qui, après avoir été broyés sous

la meule et réduits en farine, composent le pain eucharistique. Loin de nous toute animosité, tout ressentiment, tout désir de vengeance! Ces sentiments sont indignes d'un chrétien et surtout d'un chrétien qui communie. Se peut-il que nous tenions rigueur à nos frères et que nous leur gardions rancune, souvent pour des vétilles, alors que, malgré nos offenses innombrables, Jésus-Hostie nous prodigue les caresses ineffables de son amour? Puisqu'il a tout pardonné, tout oublié, nous devons aussi pardonner à ceux qui nous ont fait tort. Puisqu'il se donne tout entier à nous, comment refuser à notre prochain secours et assistance? C'est ainsi que l'Eucharistie, divin foyer d'amour, entretient dans les cœurs la vive flamme de la charité chrétienne.

*
* *

J'entrai un soir dans une église de campagne. Elle était déserte et silencieuse. On n'entendait que le tic-tac monotone et régulier de l'horloge, semblable à un pas cadencé cheminant sur une route indéfinie. Cependant je n'avais pas l'impression d'être seul. Dans la pénombre crépusculaire, les statues des saints semblaient vivantes et prêtes à prendre la parole. La lampe du sanctuaire veillait sur le tabernacle, comme au chevet d'une personne endormie. Et de l'autel un

regard se posait sur moi, regard aigu qui pénétrait jusqu'au plus intime de mon être, regard amical et doux dont la caresse me troublait délicieusement.

Et je me mis à songer au grand bienfait de l'Eucharistie. Le monde privé de la présence réelle de Jésus serait pour nous morne et désolé comme un paysage d'hiver. Qui nous consolerait dans nos peines? Qui nous défendrait contre les tentations qui nous guettent? C'est pour cela, parce qu'il connaissait notre faiblesse et les périls qui nous menacent, que Jésus a voulu rester parmi nous. Et dans quel état? Dans l'humiliation la plus profonde, dans la pauvreté, dans le silence, et parfois dans le délaissement et l'abandon. O Jésus, quelle leçon d'humilité, mais aussi quelle leçon d'amour! Comment ne pas rougir de notre égoïsme en considérant votre générosité sans limites? Se peut-il que nous soyons si indifférents, si durs pour nos frères après avoir mangé tant de fois la Charité faite homme?

***

Voilà des raisons bien pressantes de cultiver en vous la bonté. N'imitez donc pas ces mauvais cœurs qui se font une joie de tourmenter des camarades plus faibles ou moins méchants. Ils les accablent de vexations, de moque-

ries et tournent en ridicule leurs petits travers. A défaut de camarades, ils prennent pour souffre-douleur les animaux. Quand ils peuvent mettre la main sur une bête égarée ou sur des oiseaux, ils imaginent des raffinements de torture dignes des Chinois ou des cannibales. Sont-ce des inconscients et des irresponsables? Nullement. Et la preuve, c'est qu'ils interrompent leurs jeux cruels quand une personne qu'ils respectent, un vieillard ou un prêtre, vient à passer près d'eux. Ils n'ignorent pas qu'ils font mal, car une des premières injonctions de la conscience, c'est de ne faire souffrir personne inutilement.

La charité vous détournera aussi de la médisance. C'est un défaut très répandu dans le monde, mais qui est non moins contraire à la justice naturelle qu'à l'Evangile. Voilà des personnes qui déchirent à belles dents la réputation du prochain. Animée par la verve satirique de quelque beau parleur, la conversation va bon train. Une joie maligne pétille dans tous les regards. Mais si l'on venait dire à ces médisants que dans une maison voisine on leur rend la pareille et qu'on les habille comme ils habillent les autres, ils changeraient de visage ou du moins leurs rires ne seraient plus aussi joyeux. Au fond ils seraient très mortifiés. Eh quoi! on ose toucher à leur respectable personne et porter atteinte à leur considération? N'est-ce pas une injustice criante? Maudites soient ces mauvaises langues

qui se sont exercées à leurs dépens! Ainsi pensent ces médisants; mais ils se gardent bien de conclure qu'ils ne devraient pas faire aux autres ce qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse à eux-mêmes. Ils recommenceront de plus belle et se vengeront des traits qu'ils ont reçus par des traits encore plus acérés.

S'abstenir de faire tort ou de faire peine aux autres, c'est trop peu pour un vrai chrétien. Il faut que la charité aille jusqu'à la bienfaisance. N'oubliez pas, mes enfants, que si Dieu nous a départi quelques dons, c'est pour que nous en fassions part à des frères plus déshérités. Il a établi les riches pour être les intendants de sa Providence auprès des pauvres. Il suscite des hommes de génie pour servir de guides aux foules, et des saints pour soutenir les faibles par leurs leçons et leurs exemples.

« Et moi, pensez-vous, quel bien puis-je faire? Je n'ai ni argent, ni science, ni sainteté. Je ne vois vraiment pas quel service je puis rendre. » Mes chers enfants, ne soyez pas plus modestes qu'il ne convient. Vous êtes moins dépourvus de ressources que vous ne pensez. A défaut de richesse, vous avez votre amabilité, votre bonne grâce qui, elle aussi, a son prix. Grâce à elle vous pouvez faire beaucoup d'heureux. Que de joie vous donneriez à vos parents si seulement vous aviez pour eux un peu plus d'égards. Cela ne vous coûterait pas beaucoup, n'est-il pas vrai?

de leur dire bonjour ou bonsoir, de leur souhaiter bonne fête, de leur faire quelques commissions. Cela ne vous coûterait guère et causerait à vos parents un plaisir infini, car ils verraient dans ces prévenances un témoignage de votre respect et de votre tendresse.

*
* *

Vous connaissez ce mot de Notre-Seigneur cité par saint Paul : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » C'est là une vérité qu'il ne tient qu'à vous de vérifier par une expérience personnelle. Soyez bons, et vous verrez que la joie de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Aucun plaisir n'égale en pureté et en profondeur celui de faire du bien. La bonté a donc sa récompense en elle-même; et par surcroît elle vous conciliera l'estime et l'affection de votre entourage. Les personnes vraiment bonnes ont un charme auquel rien ne résiste. On se sent à l'aise auprès d'elles et volontiers on leur confie ses peines, car la profonde sympathie qui paraît dans leur regard, dans leur sourire, dans leur accent, semble une muette promesse d'assistance.

Oh! que la bonté met de douceur et de joie dans le monde! Que la vie humaine serait plus heureuse et plus belle si chacun s'efforçait de

pratiquer la charité évangélique! Supposez une île perdue au milieu de l'océan et peuplée seulement de chrétiens véritables. Là, plus d'injustice, plus de calomnie, plus de médisance, mais une heureuse émulation pour le bien. Il y ferait bon vivre, et la concorde parfaite des habitants, leur affection mutuelle, l'air de contentement et de sérénité répandu sur tous les visages donneraient une image du paradis.

Hélas! il s'en faut que nos pays, catholiques de nom, ressemblent à cette cité idéale. Que de brouilles dans les familles! que de luttes fratricides entre les citoyens d'une même patrie! Ce sont les incroyants et les mauvais chrétiens qui causent ces discordes par leur amour-propre, leurs injustices, leurs violences. Ils aiment mieux sacrifier la paix publique que se contraindre ou seulement se gêner, et leur égoïsme sème partout les souffrances et les ruines. Pour vous, mes enfants, soyez plutôt des semeurs de paix et de joie. Comme Jésus, votre divin modèle, passez en ce monde en faisant le bien. Que votre bonté rayonnante illumine tout sur votre chemin, et surtout que personne ne puisse vous reprocher d'avoir souffert par votre faute.

VIII

LA SAUVEGARDE DE L'INNOCENCE

Mes chers Enfants,

L'Evangile nous raconte qu'un pharisien nommé Nicodème fut trouver Jésus, la nuit, par crainte des Juifs. Cet homme, bien qu'il fût un personnage considérable et docteur en Israël, eut le bon esprit de s'humilier devant le Maître; et, reconnaissant son origine divine, il lui demanda le secret de la vie éternelle. « C'est, répondit Jésus, de renaître et de redevenir enfant. »

Cette scène évangélique en rappelle une autre qui vous est plus connue. Un jour que des femmes se pressaient autour de Jésus pour le prier de bénir leurs enfants, les apôtres importunés les repoussaient de la voix et du geste; mais le bon Sauveur les en réprimanda et leur dit : « Laissez venir à moi ces petits enfants,

car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Un autre jour enfin, il prit entre ses bras un enfant et, ses apôtres faisant cercle autour de lui, il leur dit : « Si vous ne vous transformez pas et si vous ne devenez semblables à ce petit enfant que voici, je vous le déclare, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Toutes ces paroles de Jésus s'éclairent l'une par l'autre, et de leur rapprochement une vérité se dégage : c'est que pour plaire à Dieu et entrer au ciel, il faut être enfant ou le redevenir.

Cet enseignement évangélique a de quoi nous surprendre. Proposer pour modèles aux chrétiens, aux apôtres eux-mêmes, non des esprits célestes, mais des enfants comme vous! Il semble bien pourtant que ces modèles ne soient pas irréprochables. Sans compter leur faiblesse et leur ignorance, les enfants les meilleurs ne manquent pas de défauts. Vous-mêmes, mes chers petits, vous n'avez pas, je suppose, la fatuité de vous croire parfaits; et si l'amour-propre vous aveuglait à ce point, vos malicieux camarades, à défaut de vos parents et de vos maîtres,

se chargeraient de vous détromper. Cependant Jésus vous propose à notre imitation; il nous prescrit de suivre votre exemple. Comment expliquer cela? Une comparaison familière nous aidera à entrer dans la pensée du Maître.

Le printemps va venir bientôt; il réveillera les germes enfouis dans le sol et les échauffera de ses rayons. Alors de chacune de ces graines sortira une tige verte, aimable et gracieuse en sa fraîcheur première. Plus tard des maladies pourront s'abattre sur elle, car les plantes n'en sont pas plus exemptes que les hommes; mais à sa naissance, elle est pleine de force et de santé et semble prendre un élan vigoureux vers la vie.

Il en est ainsi des petits enfants lorsqu'ils viennent au monde. Quelle fraîcheur de teint! Quelle transparence dans leur regard! Peut-être déjà portent-ils en eux le germe de certaines maladies héréditaires; mais il n'y paraît pas. Leur petit corps, frais et rose, a le charme de la feuille nouvelle et du blé qui lève.

Même fraîcheur, même pureté dans leur âme. Le péché originel qui la souillait dans le principe, a été effacé par l'eau régénératrice du baptême; et s'il en reste quelques vestiges, prédispositions vicieuses par exemple, ce ne sont que des tendances obscures qui se cachent au fond de l'âme comme du limon au fond d'un lac limpide. Les poètes ont chanté à l'envi les grâces du premier âge; mais ce qui en fait le charme,

ce n'est pas seulement « la douce bonne foi, la voix qui veut tout dire ou les pleurs vite apaisés » : c'est surtout la pureté et la candeur. Avant les premières fautes graves, l'enfant ressemble à nos premiers parents avant la chute : il vit comme eux dans un paradis d'innocence et le regard des anges se pose sur lui avec ravissement.

Vous comprenez maintenant, mes enfants, l'enseignement du divin Maître. Aux adultes, aux hommes faits qui sont engagés dans le péché, il dit : « Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut vous purifier, il faut revenir à votre simplicité première. » Il vous dit à vous-mêmes : « Mes enfants, restez des enfants. Gardez bien cette innocence qui vous rend si agréables aux yeux de Dieu. »

***

Oui, mes enfants, gardez bien votre innocence; veillez sur elle comme sur la prunelle de vos yeux. Prenez garde de la perdre, car il est incomparablement plus difficile de la recouvrer que de la conserver.

On a dû vous expliquer à l'école la différence entre ces deux branches de la médecine : la thérapeutique et l'hygiène. La thérapeutique essaie de guérir les maladies, l'hygiène les prévient. La

thérapeutique est une science bien incertaine encore : il est peu de remèdes dont l'efficacité soit constante et démontrée; l'hygiène donne des résultats plus positifs. Prenons, si vous voulez, un exemple très simple. Plusieurs d'entre vous ont été atteints de cette maladie qu'on nomme communément la fluxion de poitrine. Ils sont restés alités de longues semaines; ils ont causé à leurs parents bien des fatigues et bien des inquiétudes. Or pour vous épargner cette maladie si pénible et si douloureuse, il eût suffi peut-être d'une simple précaution : éviter un refroidissement, ne pas boire quand vous étiez en transpiration.

Il en est des maladies de l'âme comme des maladies corporelles : il est plus facile de s'en préserver que d'en guérir. Si au cours d'une promenade vous passez à côté d'un puits profond, pour n'y point tomber vous n'avez qu'à continuer votre chemin. Mais si vous vous y jetez par imprudence, que de peine pour vous en tirer! Le péché, et spécialement le péché d'habitude, est comme ce puits profond : avec quelques précautions on se préserve de la chute; mais pour se relever, qu'il faut d'efforts laborieux et opiniâtres! Plusieurs y travaillent toute leur vie sans pouvoir y réussir complètement.

Suivez donc, mes enfants, la pressante recommandation du Sauveur à ses apôtres : *Vigilate!* Oui, veillez sur vos regards, sur vos fréquen-

tations, sur vos lectures; tenez-vous constamment sur vos gardes afin de ne pas contracter de maladie morale, afin de ne pas choir dans le gouffre du péché, afin de ne pas prendre une de ces fâcheuses habitudes qui vous causeraient plus tard d'amers regrets.

Ce qui devrait encore vous exciter à la vigilance, c'est la vue des conséquences funestes que peut entraîner un seul péché. Adam et Eve ne firent dans l'Eden qu'une seule faute, et sur cette faute unique pullulèrent des maux innombrables. En punition de leur désobéissance, ils furent condamnés à la maladie, au travail, à la mort. Toute leur descendance y fut condamnée comme eux; et s'il y a aujourd'hui sur la terre tant de pécheurs, tant de criminels, tant de misérables torturés par la faim, par le remords, par le désespoir, la responsabilité en remonte au premier homme et à la première femme.

Vous êtes tentés, n'est-il pas vrai? de maudire Adam et Eve pour avoir empoisonné l'humanité dans sa source; mais prenez garde d'imiter leur triste exemple et de créer, à votre détriment, un nouveau péché originel, c'est-à-dire de déposer en votre âme un germe morbide qui serait pour elle une cause de corruption et de mort. Un homme jeune encore, faisant sa confession générale, s'accusait d'avoir prononcé pendant sa vie environ cent mille blasphèmes. Cent mille

blasphèmes, cent mille péchés, parce que, faute de veiller sur ses paroles, il avait contracté dans son enfance une déplorable habitude! Ce seul exemple montre assez éloquemment la triste fécondité du mal.

A ce propos permettez-moi de vous mettre en garde contre une illusion assez commune à votre âge. Aux enfants qu'il veut séduire, le démon tient parfois ce langage : « Fais ce péché, et ce sera le seul. Goûte une fois, une seule fois, au fruit défendu, pour voir, pour satisfaire ta curiosité, et ce sera fini. » Mes enfants, ce n'est là qu'un piège grossier. Le proverbe dit qu'un malheur ne vient jamais seul : le péché ne vient pas non plus sans compagnon. Il n'est généralement que le premier anneau d'une longue chaîne. Les journaux dans leurs faits-divers rapportent souvent qu'un ouvrier, pour s'être trop approché d'une machine, a été saisi par l'engrenage. La main y a passé d'abord, puis le bras, puis le corps tout entier. C'est ainsi que l'habitude entraîne communément plus loin qu'on ne voulait aller. Tel ivrogne invétéré l'est devenu sans presque s'en apercevoir. Il a bu d'abord par complaisance, pour faire comme les camarades, puis par plaisir; enfin boire est devenu pour lui un besoin et presque une nécessité. Il voit bien, le malheureux, que sa passion le débilite, met sa famille à la gêne et compromet son éternité. Mais il est poussé par une habitude qu'il a rendue

exigeante. Veillez donc encore une fois, mes enfants, et défiez-vous du péché si vous ne voulez pas être saisis, mordus et finalement broyés par ses dents cruelles.

*
* *

Demandez au bon Sauveur que vous recevez souvent dans la communion, de vous préserver d'un tel malheur. Jésus est le médecin des âmes : si la vôtre est languissante ou malade, si elle a commencé à contracter une funeste habitude, priez-le de l'extirper avant qu'elle ne s'enracine fortement. Jésus est la lumière du monde : demandez-lui de vous ouvrir les yeux, s'il en est besoin, et de vous pénétrer de cette vérité que le péché est votre plus grand ennemi. Vous livrer au péché, c'est abdiquer votre dignité, vous exposer à des misères infinies et vous suicider en quelque sorte. Comprenez bien cela, mes enfants, et vous aurez pour le mal une profonde horreur, une répulsion invincible. Ainsi, conservant jusqu'à la fin votre innocence, vous resterez frais et purs comme des lis qui viennent de s'épanouir.

IX

LA PRIÈRE DU MATIN

Mes chers Enfants,

Quand d'aventure vous vous êtes éveillés avec le jour, vous avez dû écouter avec plaisir le tintement des lointains Angélus. Une voix s'élevait d'abord, indécise et douce comme le soupir d'un enfant qui rêve. Une seconde ne tardait pas à lui faire écho, puis une troisième; et ces voix aériennes, s'appelant l'une l'autre, formaient dans l'espace comme un vaste réseau d'harmonies et de prières. Et vous vous disiez en vous-mêmes : « Comme c'est beau! Toute la campagne est endormie encore et silencieuse, et le premier bruit qui s'y fasse entendre est un son de cloche, c'est-à-dire une prière. » Magnifique spectacle assurément que celui de la nature inanimée rendant hommage à son Créateur par la voix des cloches! Mais j'en sais un

autre plus beau encore : c'est celui d'une âme innocente et pieuse dont la prière monte, dès l'aurore, vers le ciel comme un chant d'oiseau ou un carillon matinal.

*
* *

Si je vous demandais, mes enfants, quelle a été votre première pensée ce matin, quand vous avez rouvert les yeux à la lumière, ma question vous semblerait fort indiscrète. Elle embarrasserait peut-être ceux qui ne pourraient, sans se flatter un peu, faire une réponse convenable.

Quant aux autres, à ceux qui ont rempli leur devoir de chrétien, j'entends le mot qu'ils ont sur les lèvres. Notre première pensée va généralement à l'affaire qui nous préoccupe le plus, à la personne que nous aimons davantage. Or quelle affaire doit nous être plus à cœur que notre avancement dans la piété? Qui devons-nous aimer plus que toute chose, si ce n'est Dieu? Vous aimez vos parents parce qu'ils vous aiment et vous font du bien. A Dieu ne plaise, mes enfants, que je déprécie une affection dont vous ressentez chaque jour les bienfaits! J'ose le dire cependant, elle n'est pas comparable à l'amour de votre Père céleste. Dieu a pensé à vous de toute éternité; il vous connaissait par

votre nom avant même que vos parents ne fussent au monde. C'est lui qui vous a donné l'être et vous conserve en vie. L'air que vous respirez, la lumière qui caresse vos yeux, les aliments qui vous nourrissent sont autant de présents de sa main paternelle. Comment refuser à un Dieu si bon la première place dans votre cœur?

N'oubliez pas non plus que Dieu est votre maître. Puisqu'il vous a créé, il a sur vous un droit plus absolu encore que celui d'un auteur sur son livre ou d'un ouvrier sur le produit de son travail. Il n'y a rien en vous qui ne lui appartienne. Or comment reconnaître son droit de propriété? Si vos parents sont fermiers ou locataires, ils apportent chaque année à leur propriétaire une redevance en argent ou en nature. C'est en vertu du même principe que les anciens Juifs offraient au temple de Jérusalem les prémices de toutes choses : les premières gerbes de la moisson, les premiers fruits de la récolte, le premier-né de leurs enfants. Depuis l'avènement du christianisme qui est un culte en esprit et en vérité, Dieu ne se contente pas de ces offrandes matérielles. Il exige davantage : il veut les prémices de notre cœur, la préséance dans nos affections. A lui donc vos premières pensées et vos premières aspirations : qu'elles s'élèvent vers lui dès votre réveil comme l'encens parfumé d'un sacrifice matinal.

*
* *

Devoir d'amour et de reconnaissance envers Dieu, la prière matinale est pour nous une source d'avantages spirituels. Elle rend notre travail agréable à Dieu et nous fortifie contre les épreuves de la journée.

Dieu qui est la justice même, ne récompensera que ce qu'on aura fait pour lui. Si un ouvrier, après avoir flâné tout le jour ou travaillé pour son propre compte, venait le soir vous réclamer un salaire, vous seriez en droit de lui dire : « Comment ! vous n'avez rien fait pour moi, et vous voulez que je vous paie de votre peine? C'est trop d'audace, mon ami. Allez-vous-en : je ne vous dois rien. » Semblable réponse fera le Juge suprême à ceux qui, n'ayant songé qu'à leur intérêt, à l'argent ou au plaisir, lui demanderont néanmoins une place dans son ciel. Ils auront déjà reçu leur récompense, une récompense terrestre et bornée comme leur ambition elle-même. Quant aux biens éternels, ne s'étant pas mis en peine de les obtenir, ils n'y sauraient prétendre.

Si donc dans vos études vous n'avez en vue que le succès, vous pourrez réussir et vous élever au premier rang; mais ce sera toute votre récom-

pense; au lieu que si vous travaillez pour Dieu, votre succès sera au moins égal, et en outre vous aurez droit à un magnifique salaire. Ne perdez jamais de vue, mes enfants, cette récompense infinie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Le ciel, a-t-on dit, est pour ceux qui y pensent. Si vous voulez y entrer un jour, cherchez-le, et que le désir de posséder le souverain bien qui est Dieu, soit le principal motif de votre travail.

La fable antique nous parle d'un roi qui avait le singulier pouvoir de convertir en or tout ce qu'il touchait. Nous jouissons dans l'ordre de la grâce d'un privilège semblable. Nos humbles besognes quotidiennes, nos fatigues, nos peines peuvent se transformer en mérites pour le ciel. Pas n'est besoin pour cela d'un don merveilleux ni d'une baguette magique : il suffit de renouveler chaque matin votre intention de plaire à Dieu. A cet effet, vous pourriez réciter la formule d'usage, mais posément, attentivement, en pesant bien le sens des paroles :

« Mon Dieu... je veux employer ce jour à vous servir. Je vous en consacre les pensées, les paroles, les actions et les peines. Bénissez-les, Seigneur, afin qu'il n'y en ait aucune qui ne soit animée de votre amour et qui ne tende à votre plus grande gloire. »

Se consacrer ainsi au service de Dieu, c'est le moyen de satisfaire à un précepte évangélique

dont l'application rigoureuse semble impossible : *Sine intermissione orate.* Priez sans cesse. Certaines personnes, vouées par état à la recherche de la perfection, ont tâché de l'observer à la lettre. Elles faisaient de leurs journées et même de leurs nuits une oraison continuelle. Dans la vie des Pères du désert, il est question d'un anachorète qui s'agenouillait le soir, les yeux fixés sur le couchant, et qui restait dans cette position jusqu'à ce que le soleil, se levant derrière lui, vînt le relever de sa pieuse veillée. Nous savons aussi que dans les anciens monastères celtiques on récitait le Psautier tous les jours et que chaque heure canoniale était suivie d'une longue prostration. Ce sont là des exemples qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. Aussi bien Dieu ne vous demande pas de rester en oraison du matin au soir. Vos études absorbent la plus grande partie de votre temps et de vos forces. Mais si vous avez l'intention habituelle de plaire à Dieu, si de fois à autre vous vous rappelez son universelle présence, il y aura de la piété dans tous vos actes. *Qui laborat, orat,* dit le vieux proverbe. Oui, le travail fait pour Dieu est une prière; et, bien que son occupation soit moins noble en elle-même, la Sœur de charité qui veille au chevet d'un moribond, n'a pas moins de mérite que la carmélite qui se lève avant le jour pour chanter l'office.

Un autre avantage de la prière matinale, c'est

de nous fortifier contre les épreuves que la journée nous réserve.

Ceux d'entre vous qui possèdent une montre ont bien soin de la remonter de temps à autre, faute de quoi elle ne tarderait pas à s'arrêter. Or notre volonté est comme un ressort qui, à la longue, se détend et se fatigue. Elle perdrait de sa puissance si elle n'était remontée à intervalles périodiques. A cette heure vous êtes décidés à tenir bon, mais dans un mois ou deux votre résolution sera-t-elle aussi ferme? Est-ce que les tentations journalières ne l'auront pas ébranlée quelque peu? Que de premiers communiants jurent à Dieu une fidélité éternelle qui le trahissent quelques jours après? Le moyen d'éviter une telle félonie, c'est de renouveler souvent vos promesses, de prévoir chaque matin les occasions où votre vertu pourrait trébucher, de vous mettre en garde contre les embûches du Tentateur, enfin de vous armer de force et de vaillance comme un soldat qui, sachant qu'il aura une longue route à faire et des combats à livrer, s'approvisionne de munitions et de vivres.

Cette résolution formée dès le réveil vous soutiendra à votre insu dans les luttes de la journée. Bien que peu attentif à ce qui se passe en vous, vous avez pu remarquer que la volonté a de l'action, même à distance. On fait bien des choses sans délibération préalable, uniquement parce qu'autrefois on a voulu les faire.

Plus d'un jeune homme dont la vertu semblait solide, succombe sans résistance dès qu'une occasion se présente. Pourquoi? Parce que, lâche dans la répression de ses désirs sensuels, il nourrissait une volonté sournoise de les satisfaire à la première rencontre. Si au contraire vous êtes décidés à la lutte, vous pourrez oublier au moment de la tentation les motifs que vous avez de la combattre; mais votre résolution matinale suppléera à ce défaut de réflexion, et vous vaincrez parce que vous aurez voulu vaincre.

Mais quelles prières réciter de préférence? Les meilleures sont évidemment celles que le divin Maître lui-même a pris soin de nous apprendre, l'Oraison dominicale, et l'*Ave Maria* que la dévotion catholique y joint ordinairement. A ces prières vous pouvez ajouter d'autres formules consacrées par l'usage et que tous les paroissiens reproduisent. Pendant des siècles, elles ont servi d'expression à la piété des fidèles, et beaucoup s'en servent encore. En les récitant vous-mêmes, vous vous associerez à ce pieux concert de vivants et de morts. Au lieu d'être isolée, individuelle, votre prière sera comme une note

dans une grande symphonie. C'est ainsi que le prêtre, en commençant son bréviaire, s'unit d'intention à ceux qui le disent comme lui, à la même heure, sur tous les points du monde.

Mais la récitation de pieuses formules, ne doit point dégénérer en psittacisme. Que d'enfants expédient leurs prières au plus vite et comme par manière d'acquit! Que d'autres les ânonnent, les hachent, les bredouillent ou les avalent! Ils ne voudraient point parler à une personne qu'ils respectent, ou seulement à leurs camarades, comme ils parlent à Dieu. Savent-ils seulement ce qu'ils disent? Ce sont des perroquets qui répètent, en les estropiant, des phrases apprises. Ne tombez jamais dans ce travers. Je sais qu'en raison de la faiblesse humaine, on ne peut éviter absolument toute distraction. Mais ce qui est possible et même facile, c'est de prononcer distinctement toutes les paroles et de ramener sa pensée vers Dieu dès qu'on s'aperçoit qu'elle s'égare. Sans cela, qu'est-ce que la prière sinon une vaine simagrée?

Enfin pourquoi ne pas laisser de côté, au moins de temps en temps, les formules apprises pour prier chacun à votre manière? Pourquoi ne pas vous entretenir avec Dieu sans apprêt, sans phrase, avec la cordialité d'un enfant qui cause avec son père? Si votre piété était plus vive, vous useriez plus fréquemment de ce genre d'oraison. Que ce mot d'oraison ne vous effraie

pas. L'oraison, celle du moins qu'on vous recommande, consiste simplement à dire à Dieu ce qu'on ressent pour lui et à lui demander, dans le langage le plus direct et le plus ordinaire, ce dont on a besoin. C'est l'épanchement d'une âme qui, comme la fleur au matin, s'entr'ouvre et laisse son parfum s'exhaler. O la belle manière de prier, facile, consolante et agréable à Dieu!

Puissiez-vous, mes enfants, imiter selon vos forces les prêtres fervents et les religieux qui consacrent à la méditation la première heure du jour! Mettez-vous du moins en présence de Dieu, dès votre réveil, pour lui offrir vos actions et vos peines, et ce premier regard tourné vers lui décidera le plus souvent de l'orientation de votre journée. Un poète a dit en vers charmants que nous avons chance de rester tout le jour dans les dispositions où nous sommes quand nous rouvrons les yeux :

Lorsque sur ma fenêtre, au moment du réveil,
Légèrement se pose un rayon de soleil,
Un rayon d'espérance entre aussi dans mon gîte;
C'est comme un ami cher qui, vous faisant visite,
Par de joyeux propos éclaire votre ennui
Et ce jour-là vous rend égayé comme lui.
Donc, souriant des yeux au rayons d'or qui brille,
Léger d'âme et de corps, sans retard je m'habille,
Et je m'en vais heureux de tout ce que je vois :
Le rayon matinal dore tout devant moi (1).

(1) Brizeux.

Que votre prière matinale soit comme un rayon qui projette sa lumière sur toutes vos pensées et toutes vos œuvres! Qu'elle vous éclaire dans vos doutes, vous console dans vos peines, vous fortifie contre les tentations, en un mot qu'elle vous maintienne tout le jour en force et en joie!

X

OBSTACLES A LA PRIÈRE

Mes chers Enfants,

Il y avait jadis, dans une contrée lointaine, un roi très puissant. Ce prince était la bonté même. Un jour, voulant connaître dans le détail les besoins de ses sujets, il les convoqua tous dans une immense plaine; il prit place sur un trône élevé et leur ordonna de se présenter devant lui. Après avoir rendu hommage à son roi, chacun pourrait librement lui exposer ses requêtes.

Cet ordre connu, ce fut dans la foule un murmure général. Les uns disaient : « Quand je paraîtrai devant le roi, je serai tout interdit et les paroles me manqueront. » D'autres : « Que lui demanderai-je? Je n'ai besoin de rien. » D'autres enfin, à la pensée qu'il leur faudrait soutenir le regard du roi, étaient tout tremblants de crainte. C'étaient des criminels, et ils redou-

taient la colère d'un roi bon mais juste. Un petit nombre seulement dont la conscience était en paix, s'en allèrent avec confiance se prosterner devant leur souverain et l'assurer de leur fidélité.

Ceci, mes enfants, n'est qu'un symbole. Ce roi tout-puissant n'est autre que Dieu, notre Maître et Seigneur. Chaque jour il nous appelle auprès de lui pour lui ouvrir notre cœur, pour le prier; et, comme les sujets de ce monarque imaginaire, c'est souvent de mauvaise grâce que nous répondons à son appel. La prière nous rebute, soit que nous ne sachions point parler à Dieu, soit que par une illusion étrange nous croyions n'avoir rien à lui demander, soit enfin que, ne voulant pas rompre avec le péché, nous ayons peur d'approcher de lui. Méditons quelques instants sur ces trois obstacles à la prière.

***

Je ne sais que dire à Dieu : voilà un premier prétexte pour se dispenser de l'obligation de la prière. Cette excuse n'est pas valable pour vous, mes chers enfants, puisque dans vos prières du matin et du soir, ce sont des formules toutes faites que vous employez. Pour vous adonner à

la prière mentale, vous n'avez que quelques minutes pendant les offices du dimanche et l'action de grâces qui suit la communion. Mais ces moments sont précieux : il faut vous garder d'en rien perdre. C'est alors surtout que vous pouvez vous entretenir cœur à cœur avec Dieu et jouir du bienfait de sa sainte présence.

Beaucoup ne savent pas mettre à profit ces instants de recueillement. Ils sont devant Dieu, comme certains enfants devant leur père, engourdis et muets. Ils ne sentent rien, ils ne trouvent rien à dire. Cependant quoi de plus simple que de parler à Dieu? Sans doute la prière est un art divin, mais cet art est à la portée des plus humbles esprits. Il faut du talent, il faut du temps, il faut du travail pour se rendre maître des ressources de la langue et devenir un orateur consommé. Pour bien prier, rien de tout cela n'est nécessaire. Parmi les saints, il y a eu des illettrés, des ignorants. Sans études, sans efforts de raisonnement, ils ont découvert d'emblée le secret de la prière.

Pour prier, il suffit de savoir deux choses : que Dieu est bon et que nous avons besoin de lui. Il est votre Père : dites-lui que vous l'aimez, que vous êtes heureux en sa présence. Laissez parlez votre cœur : quand on aime, les paroles ne manquent jamais. Voyez deux amis : quand ils sont ensemble, ils ne tarissent pas. Leur entretien est toujours confiant, toujours aisé, ali-

menté qu'il est par la source vive de leur mutuelle affection. Par malheur, nous n'aimons pas assez Dieu, et c'est pour cela que nous n'avons rien à lui dire. Nous ne savons pas prier parce que nous ne savons pas aimer.

Mais à défaut de l'amour, que le sentiment de vos besoins vous inspire! Nécessité est la mère des arts : elle est aussi la mère de l'éloquence. Vous avez remarqué avec quelle volubilité les mendiants exposent aux passants leur misère. Quelle abondance de paroles! quel ton lamentable! quel accent convaincu et pathétique! Eh bien! dans l'ordre spirituel, nous sommes aussi des indigents : nous n'avons rien à nous que nos péchés. Hardis à mal faire et lâches pour le bien, toujours prêts à descendre et reculant devant le moindre effort pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, nous ne ferons aucun progrès si Dieu ne nous assiste. Obtenir la grâce, c'est pour nous une question de vie ou de mort. Sans aumône, le pauvre meurt de faim; sans la grâce, nous mourons à la vie surnaturelle. Nous sommes donc les mendiants de Dieu, entièrement sous sa dépendance. Ah! si nous avions conscience de notre misère, nous ne cesserions de crier vers lui jusqu'à ce qu'il nous écoute, comme ces pauvres qui ne quittent pas le seuil de la porte avant d'avoir obtenu leur morceau de pain. Nous lui dirions cent fois : « Mon Dieu, je suis impuissant : secourez-moi; je suis ma-

lade : guérissez-moi. » Et ce cri, cette supplication, qu'est-ce autre chose que la prière?

Il n'est même pas nécessaire pour prier d'articuler des paroles. Le silence est parfois éloquent.

> Le cœur peut offrir l'infini
> Dans la profondeur du silence.

Se recueillir devant Dieu, ne songer qu'à lui, sentir la douceur de sa présence comme, par un jour de froid, on sent la bienfaisante chaleur d'un rayon de soleil, jouir ainsi de Dieu dans le calme et la joie de son âme, c'est une prière. Et quand les distractions nous obsèdent, quand notre regard à peine fixé sur Dieu se détourne vers d'autres objets, si nous avons la ferme volonté de prier, nous prions encore. Au grand Séminaire, j'aimais à entendre l'histoire d'un vieux Sulpicien qui, malgré son grand âge et ses infirmités, tenait à faire chaque matin son heure d'oraison. Hélas! c'était bien souvent l'oraison de saint Pierre. A genoux, le bon prêtre se tenait à peu près éveillé; mais à peine assis, ses paupières se fermaient d'elles-mêmes et il s'endormait pieusement. Un jour qu'on lui en faisait la remarque, il répondit avec une humilité touchante : « N'avez-vous jamais vu un chien couché aux pieds de son maître? Il dort en attendant qu'on l'appelle; mais sa seule présence est une

preuve de fidélité. Ainsi, ne pouvant plus travailler pour Dieu, je me mets néanmoins en sa sainte présence; je me rapproche de lui autant que je peux et, si la fatigue l'emporte, je m'endors à ses pieds. »

Si je vous ai conté cette histoire, mes chers enfants, ce n'est pas pour excuser ceux qui dorment pendant les prières ou les offices, mais pour vous montrer comme notre Père céleste se contente de peu. Toute oraison lui plaît, quelle qu'en soit la forme, pourvu qu'elle parte d'un cœur sincère et aimant.

*
* *

Le second obstacle à la prière, c'est la présomption. On se dit : Je n'ai besoin de rien, je me suffis à moi même, je n'ai rien à demander à Dieu.

Vous n'avez besoin de rien, dites-vous; mais vous n'aimez donc personne? Vous n'avez donc ni père, ni mère, ni amis? Parmi les âmes du Purgatoire, il n'en est donc aucune à qui vous vous intéressiez? Or les besoins de ceux que vous aimez, ne sont-ils pas les vôtres? Quand la Chananéenne vint se jeter aux pieds de Jésus, elle ne lui dit pas : « Seigneur, ayez pitié de ma fille »; mais : « ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Les

souffrances de son enfant étaient devenues les siennes; la soulager, c'était se soulager elle-même.

Puisque vous ne faites qu'un avec ceux que vous aimez, ayez sans cesse sur les lèvres la prière de la Chananéenne : Seigneur, ayez pitié de moi, car mon père est éloigné de vous et refuse de se convertir. Seigneur, ayez pitié de moi, car par des paroles imprudentes j'ai scandalisé des camarades qui, à cause de moi, vivent peut-être dans le péché et sont en danger de se perdre. Seigneur, ayez pitié de moi, car j'entends dans le Purgatoire les plainte d'une mère, d'un frère qu'hélas! je commençais à oublier. Chaque jour, mes enfants, faites ainsi le tour de votre cœur, et priez pour tous ceux qui vous sont unis par des liens de famille ou d'affection.

Mais songez aussi à vous-mêmes, à vos nécessités spirituelles. Nous sommes tous pauvres devant Dieu. Qui oserait prononcer l'orgueilleuse parole du Pharisien : « Seigneur, je ne suis pas comme le reste des hommes. » Quand on rentre en soi-même, on y voit toujours assez de misères pour tendre les mains vers Dieu. En ce moment, je l'espère, vous êtes en état de grâce. Votre âme est en paix; aucune tentation grave ne vient vous tourmenter. Il ne vous échappe plus que des fautes légères. Mais cet état si enviable est un don de Dieu dont vous ne sauriez trop le remer-

cier. Qu'il tienne à votre bon naturel, ou que vous y soyez parvenus à force de luttes et de sacrifices, à Dieu seul vous devez en rapporter la gloire. C'est lui qui vous a soutenus dans vos combats intimes et assuré votre victoire. De là l'obligation de lui en rendre grâces.

Puis, dans le passé, n'avez-vous jamais commis de faute grave? Quand vous feuilletez le livre de votre vie, est-ce qu'à certaines pages vous ne sentez pas vous monter au front une rougeur subite? Ces péchés, ces offenses à Dieu, nous ne les déplorerons jamais assez. Saint Pierre a pleuré sa trahison toute sa vie. Confier une fois ses fautes à l'oreille du prêtre, pour un cœur qui aime Dieu, cela ne suffit pas. Il les regrette sans cesse, et pleurer ses péchés, c'est encore une prière.

Enfin n'oubliez pas que cet état de paix intérieure qui vous donne tant de confiance est instable et précaire. Vous êtes tranquilles, dites-vous; mais ne serait-ce pas la tranquillité d'une poudrière une minute avant l'explosion? On dit de certains tempéraments qu'ils sont inflammables : nous sommes tous inflammables. Il y a en vous des instincts que vous croyez étouffés, mais qui ne sont qu'assoupis : une étincelle suffit pour mettre le feu aux poudres. Ecoutez donc la parole de Notre-Seigneur : « Priez de peur d'entrer en tentation. » Il est dangereux d'être tentés, et ceux qui le sont, c'est bien sou-

vent parce qu'ils ne prient pas. Autour de vous le démon rôde comme un lion rugissant. Demandez à Dieu qu'il éloigne de vous ses embûches et qu'il envoie les anges du ciel pour vous protéger. Si vous priez, votre persévérance est certaine; si vous ne priez pas, par excès de confiance en vos forces, prenez garde : après vous être endormis dans une sécurité trompeuse, vous pourriez trouver à votre réveil l'ennemi installé au cœur de la place.

*
* *

Le dernier obstacle à la prière et le plus grand, c'est le péché. Vous connaissez peut-être cette allégorie saisissante de Caïn fuyant devant le regard de Jéhovah. Le soir, quand il s'arrêtait pour prendre son repos, il voyait l'œil de Jéhovah tout grand ouvert dans les ténèbres. Ses enfants le cachèrent derrière un mur de bronze, dans une tour de pierre : l'œil de Jéhovah, perçant les murailles de métal ou de granit, vint se fixer implacable sur le meurtrier. Alors Caïn s'ensevelit vivant dans un sépulcre. « Là du moins, se dit-il, rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. » Il se trompait. L'œil de Dieu descendit avec lui dans la tombe, scrutant tous les replis de sa conscience criminelle.

Tel est le pécheur : il ne peut soutenir le

regard de Dieu. Il en est réduit à fuir et à s
cacher devant son père. Et comment fait-il
En ne priant pas. La prière est un dialogue entr
Dieu et l'âme. Chaque fois que nous prions
non pas seulement des lèvres mais du cœur
Dieu nous est présent, il nous regarde, il nou
parle. Or cette présence, ce regard, cette parol
de Dieu épouvantent le pécheur. Les conve
nances, le respect humain l'obligent parfois
prononcer de bouche quelques prières, à entre
dans une église, à s'y agenouiller. Mais croyez
vous qu'il se mette en présence de Dieu et sou
son regard? Non : il est à genoux devant le ta
bernacle, mais il en détourne les yeux. Il sai
que son Sauveur est là, mais il ne veut pas
penser. Il fuit, il se jette dans les distractions
il songe à tout, excepté à Dieu, tant il a peu
de se trouver face à face avec lui!

A vrai dire cette crainte est assez naturelle. U
écolier en faute évite le regard de son maître
il craint d'y lire un reproche muet. De même l
pécheur appréhende que le regard de Dieu, com
me une pointe d'acier, ne pénètre dans son âm
pour en rouvrir toutes les plaies. Il redoute d'en
tendre au fond de sa conscience une voix accu
satrice qui lui remette sous les yeux ses faiblesse
et ses hontes. C'est pour cela qu'il ne veut pa
approcher de Dieu et que, si ses lèvres s'ouvren
à la prière, son cœur n'en suit pas le mouve
ment, mais demeure inerte et glacé.

Si encore il avait le désir de s'amender, il demanderait au moins la grâce d'en finir avec ses mauvaises habitudes. Comme David pénitent, il s'écrierait : « Seigneur, j'ai péché : ayez pitié de moi! Votre miséricorde est si grande! » Mais cette grâce de la conversion, il ne la demande pas, car il ne craint rien tant que de se convertir. Il ne fait rien pour l'obtenir, car il aurait peur d'être exaucé. Comment pourrait-il dire de bonne foi : « Notre Père... ne me laissez pas succomber à la tentation », puisqu'il est décidé d'avance à y succomber?

Si quelqu'un d'entre vous, mes chers enfants, se trouvait dans ce malheureux état, il serait à plaindre. Ne voulant pas prier, il n'obtiendrait pas ces secours d'en haut sans lesquels une conversion est impossible. Il serait comme ces malades qui ne veulent pas guérir et refusent obstinément les remèdes qu'on leur propose. A moins d'une grâce extraordinaire de Dieu, sa vie entière se passera dans le péché et elle finira dans le péché.

*
* *

Faites un retour sur vous-mêmes, mes chers enfants, et si vous êtes froids, distraits, négligents dans vos prières, voyez si ce n'est pas pour une des raisons que je vous ai signalées. Veillez surtout à écarter le plus grand obstacle

à la prière, qui est l'attachement au péché. Assurément il faut prier pour être pur, mais il n'est pas moins vrai de dire qu'il faut être pur pour prier. La pureté que suppose la prière n'est pas assurément la pureté parfaite, mais la pureté de désir. Qui possède une vertu n'a pas besoin de la demander; mais pour la demander, il faut d'abord la désirer. Si vous voulez rompre avec Satan et briser son joug honteux, ayez-en au moins le désir; priez de toute votre âme et Dieu fera le reste.

Non seulement la prière fera tomber vos chaînes, mais elle vous élèvera de plus en plus dans la voie de la perfection. Au lieu de rester attachés à vos défauts, au lieu de tourner dans le cercle étroit de vos petites habitudes, si vous êtes portés sur les ailes de la prière, vous monterez plus haut, toujours plus haut. Ce sera une ascension continuelle. Chaque jour vous ferez à Dieu de nouveaux sacrifices; et, allégés de tout le poids que vous aurez jeté à terre, vous prendrez vers Dieu un nouvel élan. Les sacrifices inspirés par la prière vous mériteront la grâce d'une prière plus fervente. Ainsi vous vous approcherez sans cesse de Dieu jusqu'au jour où vous commencerez avec les saints et les anges la prière du ciel, l'ineffable prière qui se prolongera sans arrêt pendant toute l'éternité.

XI

UN BON CŒUR

Mes chers Enfants,

Jésus est l'homme parfait, l'homme par excellence. Toutes les qualités que nous admirons dans le cœur humain lorsqu'il n'est pas déformé par l'égoïsme, se retrouvent en lui à un degré éminent. Il n'est pas de meilleur cœur que le sien : c'est le cœur le plus grand, le plus noble, le plus pur qui ait jamais battu dans une poitrine humaine.

***

Un bon cœur, c'est d'abord un cœur compatissant. Quand un enfant pleure de voir ses parents pleurer; quand, au lieu de malmener ses camarades, il prend part à leurs infortunes petites ou grandes, nous disons que c'est un

brave cœur, un cœur d'or. Cette facilité à s'attendrir nous dispose en sa faveur. Nous y voyons un germe précieux qui, avec le temps, peut s'épanouir en fleurs de charité et d'apostolat.

Un bon cœur, c'est aussi un cœur désintéressé. Tandis que l'égoïste s'afflige du succès de ses camarades, comme si leur avancement était un dommage pour lui, l'enfant vraiment bon se réjouit avec eux. Il n'est ni envieux ni jaloux. Il ignore les susceptibilités de l'amour-propre; et, oublieux de lui-même, il fait son bonheur du contentement d'autrui.

Un bon cœur, c'est enfin un cœur généreux. Vous connaissez sans doute de ces enfants expansifs qui ont toujours le cœur ouvert et la main prête à donner. Ils ne gardent rien pour eux : au lieu de se cacher comme certains pour manger seuls leurs friandises, ils les partagent volontiers avec leurs frères ou leurs camarades. Ils aiment à faire plaisir et à rendre service. Cela les rend aimables, sympathiques; et c'est parmi eux que de préférence vous choisissez vos amis.

*
* *

Or toutes ces qualités d'un bon cœur, compassion, oubli de soi, générosité, Jésus les a portées à la plus haute puissance et amplifiées en quelque sorte à l'infini.

Sa compassion était extrême comme sa bonté. Il ne pouvait voir, sans s'apitoyer sur elle, la détresse des pauvres, des malades, des infirmes; mais il déplorait davantage encore la misère morale des foules ignorantes de leurs devoirs et de leurs destinées qui erraient à l'aventure comme des brebis sans pasteur. Si vive était cette pitié qu'elle troublait son âme et voilait ses yeux de larmes. L'Evangile ne relate que deux circonstances où Jésus ait pleuré. Ce ne fut pas quand il vint au monde, ni quand il se vit abandonné de ses apôtres et cloué en croix. Ce fut auprès du tombeau de Lazare, en entendant sangloter les sœurs de son ami. Ce fut sur Jérusalem, sa patrie, quand son regard prophétique découvrit les maux qui allaient fondre sur elle : ses remparts investis, ses enfants écrasés contre les murs ou mangés par leurs propres mères, le temple détruit, la ville en feu, la plupart des habitants passés au fil de l'épée et les autres réduits en esclavage. A la vue de ces effroyables désastres, ses entrailles s'émurent et il pleura. O larmes divines, que seule la compassion put faire couler, que vous êtes précieuses! Vous êtes la manifestation sensible de l'amour du Fils de Dieu pour nous, l'emblème de cette miséricorde infinie qui le tira de son repos et le fit descendre en ce monde pour partager notre misère.

Compatissant jusqu'aux larmes, Jésus poussa le désintéressement jusqu'à l'oubli de soi le plus

complet. Il disait de lui-même : « Je ne cherche point ma gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé. » De fait, il consacra toutes ses pensées, toutes ses forces, sa vie entière à la grande œuvre dont l'avait chargé son Père céleste, à savoir l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Ce fut là son unique affaire, sa seule ambition. S'il avait désiré des richesses, rien ne lui eût été plus facile que d'en acquérir. Plusieurs de ses disciples étaient riches et se seraient fait une joie de mettre à ses pieds tout leur or. Mais, dédaignant ces biens périssables, il leur demandait de les distribuer aux pauvres et, pauvre lui-même, il ne voulait vivre que d'aumônes. S'il avait convoité les honneurs, il aurait accepté le titre de roi qu'après le miracle de la multiplication des pains lui décerna la foule enthousiaste. Mais la seule couronne qu'il ambitionnât, c'était la couronne d'épines. Le seul trône où il voulût être élevé, c'était la croix. Et quand enfin il y monta sur le Calvaire, il put dire : « *Consummatum est.* Me voici plongé dans l'humiliation et la souffrance, mais je ne désirais pas autre chose. Mon œuvre est achevée : je suis content. »

Un autre trait caractéristique du cœur de Jésus, ce fut la générosité, une générosité immense, illimitée que l'Apôtre définit en ce mot admirable : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Oui, Jésus m'a aimé; et, pour me prouver son amour, il s'est donné à moi avec une

plénitude, une prodigalité qu'aucun amour humain n'égale. On en voit qui, pour secourir les misérables, se dépouillent d'une partie de leurs biens. On en voit qui, plus généreux encore, paient de leur personne et se consacrent au service des vieillards et des malades. On en voit qui, pour sauver un de leurs semblables, s'exposent à la mort en affrontant le risque de la contagion, les flammes de l'incendie, la fureur de la tempête. Mais ce qu'on avait jamais vu et qui semblait impossible et même inconcevable, c'est un Homme-Dieu prenant la forme d'un peu de pain pour se faire manger, et par qui? par des amis ingrats, perfides et parjures. Sur son amour, comme sur toutes ses œuvres, Jésus a donc mis sa marque propre et comme l'estampille divine qui est l'infinité. Il nous a aimés jusqu'à la crèche, jusqu'au Calvaire, jusqu'à l'Eucharistie, afin qu'au spectacle de ces abaissements incroyables, notre raison fût contrainte de s'incliner et de dire : « Dieu seul pouvait aimer comme cela. »

*
* *

Mais si Jésus nous a donné l'exemple, c'est afin que nous l'imitions selon nos forces. Nul ne mérite le titre de chrétien s'il ne s'efforce de marcher sur ses traces, de prendre son esprit, d'entrer dans ses sentiments. Hélas! il s'en faut

que ces sentiments évangéliques, miséricorde, don de soi, bonté, dominent dans le monde. A bien des égards, le monde est encore le royaume de Satan, la région de ténèbres où règnent l'impiété, la cupidité, la haine. Ce n'est pas la justice qui règle les rapports entre les peuples, mais le droit du plus fort. Les nations de proie accroissent leurs armements dans des proportions formidables, n'attendant qu'une occasion pour se ruer sur leurs voisines et s'enrichir de leurs dépouilles. Quant aux individus, combien en voit-on qui n'ont d'autre souci que d'arriver, comme ils disent, et par tous les moyens! S'il ne tenait qu'à eux, s'ils n'étaient retenus par la crainte du gendarme et aussi de l'opinion publique, ils exploiteraient sans vergogne les faibles et les malhabiles. Ils appliqueraient à la lettre les maximes de ce philosophe qui recommandait aux forts d'être durs et de regarder la miséricorde comme le plus criminel des sentiments. Parmi les enfants élevés en dehors des croyances chrétiennes, règne aussi cette loi d'airain qui veut que le plus fort fasse la loi aux autres. Ceux qui prennent de l'ascendant ne sont pas les plus vertueux, mais les plus robustes, les plus rusés ou les plus hardis. Pas de pitié pour les malingres et les infirmes! Ils serviront de jouet, de souffre-douleur, et tant pis pour eux s'ils ne peuvent se défendre!

Loin de vous, mes enfants, des sentiments si

peu chrétiens! Puisque vous êtes les disciples et les amis de Jésus, vous devez imiter sa douceur et sa générosité. Ayez sans cesse devant les yeux ce divin modèle et demandez-vous : « Que faisait Jésus quand il avait mon âge et qu'il vivait, entre Marie et Joseph, dans sa maison de Nazareth? Que ferait-il, dans la circonstance présente, s'il était à ma place? » La réponse à cette question ne se fera pas attendre. La conscience, vous dictant de par Dieu votre devoir, vous commandera de refouler tous les sentiments bas et amers comme la jalousie, la colère, la rancune, pour laisser place à cette divine charité que le Saint-Esprit inspire.

Un autre moyen de vous conformer à votre divin Maître, c'est de le recevoir fréquemment par la communion. Vous connaissez l'influence du régime alimentaire sur la santé. Il est des mets et des boissons qui fortifient, d'autres qui ne font qu'exciter l'organisme et le débilitent à la longue. A plus forte raison la nourriture eucharistique aura-t-elle de l'action sur votre âme; mais, si vous la prenez avec les dispositions requises, cette action sera toujours bienfaisante. A force de manger la blanche hostie, vous deviendrez purs comme elle. A force de reposer sur la poitrine de Jésus, votre cœur finira par battre à l'unisson du sien. A force d'approcher de cette fournaise d'amour, vous sentirez fondre la glace de votre égoïsme. Vous deviendrez bons

et charitables comme doit l'être tout vrai chrétien. Jésus vivant en vous, régnant en vous, vous animera de son esprit et vous n'agirez plus que par son inspiration.

Lorsque le diamant est extrait de la mine, limé, poli, il brille d'un vif éclat. Sa beauté ne vient pas de lui-même, car dans l'obscurité ce n'est plus qu'un caillou taillé, mais de la clarté du jour dont son cristal se pénètre et que ses facettes renvoient. Ainsi l'âme purifiée par le sacrifice et sanctifiée par la grâce est belle de la beauté même du Christ qui demeure en elle et ravonne au dehors.

O l'heureux état d'une âme possédée par la grâce et rayonnante de sa lumière! Sachant combien vous en êtes loin encore, demandez au bon Sauveur de vous y élever. Dites-lui souvent : « Cœur de Jésus, profond abîme qui embrassez dans votre amour l'humanité entière, élargissez mon cœur si mesquin, si étroit afin qu'il aime désormais tous ceux que vous lui commandez d'aimer et qu'il n'ait d'autres limites que celles de la charité chrétienne. Cœur de Jésus si généreux dans l'oblation de vous-même, qui sur la croix avez répandu votre sang jusqu'à la dernière goutte, apprenez-moi à donner largement,

joyeusement et à regarder le sacrifice comme une chose toute naturelle. Cœur de Jésus si tendre et si compatissant qui avez pleuré sur le tombeau de Lazare et sur Jérusalem, votre ingrate patrie, donnez-moi un cœur qui s'attendrisse sur les misères humaines et s'emploie de tout son pouvoir à les soulager. Cœur de Jésus si grand, si pur, si délicat, communiquez-moi un peu de votre noblesse et de votre générosité, afin que ceux qui me connaissent, témoins de cet heureux changement, vous en rendent grâces et aiment davantage en ma personne celui qui m'aura sanctifié. »

XII

LA NOURRITURE DE NOS AMES

Mes chers Enfants,

Avez-vous remarqué dans l'Evangile avec quelle insistance Notre-Seigneur nous conjure d'aller à lui et spécialement de le recevoir dans la sainte communion : « Venez tous à moi, dit-il, vous qui êtes dans la peine et pliez sous le fardeau, et je vous soulagerai... Prenez et mangez : ceci est mon corps. Prenez et buvez : ceci est mon sang. »

Parfois cette invitation prend la forme d'un ordre ou même d'une menace. « En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Paroles étonnantes en vérité! Car enfin du riche ou du pauvre, lequel doit s'abaisser aux prières et aux supplications? Or ici nous voyons

le Dieu tout-puissant, le maître du ciel et de la terre se faire humble et mendier en quelque sorte notre amour, comme s'il ne pouvait se passer de nous. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est la folie de l'homme qui repousse des avances si flatteuses et si avantageuses pour lui. Il est dans le dénuement, il meurt d'inanition spirituelle, et il refuse le pain que la bonté divine lui présente. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes chers enfants. Approchez-vous souvent de la sainte Table, nourrissez-vous souvent du pain eucharistique pour satisfaire votre piété et aussi remédier à votre faiblesse.

*
* *

Le dernier terme de l'amour, c'est l'union. Mais l'union de l'homme avec Dieu peut prendre différentes formes. Quand vous priez, non seulement des lèvres, mais du cœur, vous êtes évidemment plus près de Dieu que si vous ne pensiez pas à lui. Quand, faisant le Chemin de la croix, vous prenez part aux souffrances du Sauveur et que vous ressentez en votre cœur l'amertume de sa Passion, vous vous identifiez à lui par la pitié. Quand pour l'amour de lui vous vous privez d'une satisfaction coupable, vous conformez votre volonté à la sienne. Mais on peut concevoir un mode d'union plus intime

encore. S'unir à Dieu par la pensée, par le sentiment, par la volonté, pour un cœur qui l'aime ardemment cela ne suffit pas. Il ne se contente pas de songer à un Dieu infiniment lointain et d'obéir à ses commandements : il veut l'avoir près de lui, en lui et à lui.

Or Dieu qui connaît si bien ces aspirations qu'il a mises en nous, nous a donné le moyen de les satisfaire; et ce moyen unique et merveilleux, c'est la communion. Par la communion, il se donne tout entier à nous avec son corps, son âme et sa Divinité. Il s'incorpore à nous comme une nourriture, mais une nourriture vivante qui serait capable de connaissance et d'amour. En vérité est-il union plus parfaite, et que pouvons-nous désirer de mieux en attendant la possession plus complète encore et plus désirable du ciel?

Cette union à Notre-Seigneur, en même temps qu'elle satisfait notre piété, remédie à notre faiblesse. Faibles, vous l'êtes, mes chers enfants; et pour vous en convaincre, il suffit de vous rappeler les résolutions que vous avez prises à l'occasion de votre précédente retraite. Ces résolutions étaient sincères, pratiques; et, si vous les aviez tenues, vous eussiez fait de grands progrès dans la vertu et la piété. Mais avez-vous été aussi fidèles à les tenir que généreux à les prendre? Avez-vous rempli le programme de vie chrétienne que vous vous étiez tracé? Il s'en faut de

beaucoup, n'est-il pas vrai? Et à voir cet écart considérable entre votre idéal et votre conduite, entre ce que vous avez résolu d'être et ce que vous êtes réellement, comment ne pas reconnaître et déplorer votre faiblesse?

Les prêtres qui ont l'expérience des âmes, savent combien il en est que cette impuissance désole. Elles traînent depuis des années un fardeau d'imperfections dont elles n'ont pas le courage de se défaire. Elles reviennent périodiquement au tribunal de la Pénitence avec les mêmes péchés qu'elles déclarent à peu près dans les mêmes termes. Elles voudraient bien jeter bas ce faix humiliant et prendre l'essor vers les hautes cimes; mais leurs ailes sont trop faibles pour les soulever de terre.

Et que dire de ceux qui se sont enlisés dans des habitudes d'intempérance, d'impureté ou de blasphème? A certaines heures, ils ont la sensation d'être au fond d'un gouffre aux parois abruptes et lisses. Ils voudraient bien remonter à l'air libre; mais leurs mains glissent sur la paroi de l'abîme sans trouver de point d'appui, et, après quelques efforts malheureux, ils retombent à leur point de départ.

D'où vient cette impuissance? C'est peut-être que ces personnes se figurent qu'il ne tient qu'à elles de devenir meilleures. Pour se tirer du vice ou de la médiocrité, elles ne comptent guère que sur leurs ressources propres, oubliant cette affir-

mation catégorique du Maître : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Sans Jésus, nous sommes des sarments détachés de la vigne qui bientôt se dessèchent et meurent. Mais si nous sommes entés sur lui, si nous aspirons sa sève vivifiante, nous produirons beaucoup de fruits. Demeurez donc unis à Notre-Seigneur par l'état de grâce; puisez en lui par la communion les énergies qui vous sont nécessaires et, selon le mot de saint Paul : « Vous pourrez tout en Celui qui est votre force. »

*
* *

Malgré des raisons si fortes et si décisives, beaucoup demeurent hésitants. On a beau les exhorter à la communion fréquente, ils ne se laissent pas convaincre. Ils sentent qu'en s'engageant dans cette voie, ils seront entraînés plus loin qu'ils ne veulent. S'ils prennent Jésus pour compagnon et pour guide, ils ne resteront pas en repos : il leur faudra monter toujours, et cet effort continuel leur fait peur. Telle est la raison secrète de leurs résistances; mais ils la dissimulent sous différents prétextes qu'il est bon d'examiner en passant.

Ils disent par exemple : Communier souvent, c'est bon pour les personnes d'une vertu éprouvée : pour moi qui retombe toujours dans les mêmes fautes, je ne mérite pas cet honneur.

Les Jansénistes disaient aussi que personne ne mérite d'approcher de Dieu, ce qui est vrai; mais ils en tiraient cette conclusion fausse que, par respect pour sa majesté sainte, nous devons nous tenir éloignés de lui. De là leur répugnance pour la communion. Comme les Juifs du temps de Moïse, ils ne voulaient point s'approcher de Dieu de peur de mourir.

De fait, si la sainte communion était une récompense, nul n'oserait y prétendre. Qui est assez pur, assez parfait pour s'unir à Dieu? Conscients de leur indignité, les fidèles devraient donc s'abstenir de communier et les prêtres de célébrer le saint sacrifice. Mais alors qu'arriverait-il? C'est que le sacrement de l'Eucharistie resterait sans emploi. Conséquence absurde, car si Jésus l'a institué, c'est évidemment pour notre usage.

Sa volonté formelle est qu'il soit, non une prime à la sainteté, mais une nourriture : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. » Or, pour produire son effet, la nourriture doit être prise fréquemment et, s'il est possible, tous les jours.

Le général de Lamoricière qui n'était pas exempt de préjugés sur ce point, s'étonnait fort de voir sa petite-fille s'approcher souvent de la sainte Table. Quelqu'un lui dit :

— Mais, mon général, si l'on conseille à votre

enfant la communion fréquente, ce n'est pas qu'elle le mérite : c'est qu'elle en a besoin.

Cette réponse frappa Lamoricière et le fit réfléchir.

— Monsieur, dit-il après un silence, les raisons qu'on m'a données jusqu'ici ne m'ont point convaincu; mais la vôtre est bonne et je m'y rends.

De même, mes chers enfants, si l'on vous engage à communier souvent, ce n'est certes pas que vous en soyez dignes; mais vous êtes faibles, vous êtes tentés, et ce serait une grande présomption de votre part de dédaigner le seul viatique qui mette en état de supporter les fatigues du combat spirituel et d'en sortir victorieux.

Pour se dispenser de la communion fréquente, d'autres disent : Je n'ai pas assez de dévotion. Quand je reçois Notre-Seigneur, c'est avec une indifférence qui me fait peine. J'ai beau faire, je ne puis exciter en moi des sentiments de piété et de ferveur.

A cela on pourrait répondre : Vous vous plaignez de n'avoir point de piété. Eh bien! faites comme si vous en aviez, c'est-à-dire mettez-vous à genoux, priez et communiez de votre mieux, et à la longue la piété vous viendra. Il n'est pas en notre pouvoir de produire en nous par décret tel ou tel sentiment; mais il ne tient qu'à nous

d'en poser le signe, la manifestation extérieure. Or le signe n'est pas inactif et fait toujours quelque impression sur l'âme. Rappelez-vous la singulière aventure de cet acteur païen qui se convertit en parodiant les cérémonies du baptême. Cette histoire se renouvelle tous les jours. C'est en affirmant sa foi qu'on l'affermit; c'est en faisant la charité qu'on devient charitable, et c'est en restant fidèle à ses exercices de piété, malgré les sécheresses intérieures, qu'on mérite la grâce d'une ferveur sensible. Ceux qui abandonnent leurs pratiques pieuses sous prétexte qu'ils les font sans goût, renoncent à tout espoir de progrès spirituel. Il faut cultiver la piété quand elle est faible, et non la laisser périr faute de soins.

*
* *

En résumé, il y a trois catégories de chrétiens. Les uns vivent dans l'état de péché et ne se mettent pas en peine d'en sortir. Ils se livrent à toutes leurs convoitises et entendent les satisfaire sans contrainte. Il est clair que ceux-là ne doivent point prendre part au banquet eucharistique. Pour parler comme l'Evangile, le pain des enfants ne doit pas être jeté aux chiens, et ces pécheurs endurcis sont des chiens par l'impudence de leurs désirs et de leurs actes.

D'autres ont bonne volonté : ils aiment Dieu

et le servent fidèlement, malgré quelques défaillances passagères. Ceux-là ont besoin de communier souvent pour rester bons et devenir meilleurs. La plus ferme volonté s'use dans la lutte continuelle contre le mal et il est nécessaire de la réparer sans cesse.

D'autres enfin ont une volonté incertaine et hésitante. La vertu les attire et aussi les plaisirs défendus; ils désirent le bien mais n'ont pas toujours la force de l'accomplir. Qu'ils aillent également au divin Maître pour lui dire : « Seigneur, je veux, mais suppléez à la faiblesse de ma volonté. Faites que je ne sois plus tiraillé entre des désirs contraires et que je renonce définitivement à tout ce qui me sépare de vous. »

Je crois que plus d'un d'entre vous, mes chers enfants, appartient à cette dernière catégorie : la catégorie des faibles. Mais ceux qui restent faibles, c'est qu'ils le veulent bien, car par la pratique de la communion fréquente, les volontés les plus molles se trempent et les caractères les plus indécis s'affermissent. Faites-en l'expérience, et vous ne tarderez pas à constater les heureux effets du régime eucharistique.

XIII

L'ESPRIT MOUTONNIER

Mes chers Enfants,

Une constatation bien pénible mais qui s'impose avec la brutalité d'un fait, c'est que beaucoup d'enfants élevés dans des écoles chrétiennes, formés dans des patronages chrétiens, ne restent pas fidèles aux principes qu'on leur a inculqués. Ils abandonnent les pratiques religieuses et tombent dans l'indifférence. Plusieurs vont même jusqu'à combattre l'Eglise. Ils se servent contre elle de l'instruction qu'ils en ont reçue, retournent contre elle les armes qu'elle leur a données pour la défendre, pareils à ces nourrissons qui, forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent leur mère.

Comment expliquer cela? Est-ce que ces déserteurs de l'armée catholique montraient à

l'école des dispositions pour la trahison? Est-ce que certains indices permettaient de prévoir leur défection future? Généralement non : ils étaient à l'école aussi studieux que leurs camarades, aussi dociles, aussi réguliers et en apparence aussi pieux. Mais c'était une piété de surface qui ne reposait pas sur des convictions solides. Tant qu'ils ont été soutenus, encadrés, entraînés, ils ont tenu bon. Mais dès que leur entourage est devenu mauvais, adieu leurs habitudes de piété! Ils les ont rejetées sans plus de scrupule qu'on rejette un habit hors d'usage.

*
* *

Il y a, paraît-il, des poissons qui, pour échapper au regard de leurs ennemis, se travestissent à volonté et prennent la couleur du fond sur lequel ils reposent. Que de gens ressemblent à ces poissons-caméléons! Sans convictions sincères ou du moins sans énergie, ils n'ont qu'un principe : faire comme les autres. Si on les pousse à droite, ils vont à droite; si on les pousse à gauche, ils vont à gauche. Ils sont blancs avec les blancs, rouges avec les rouges. Ils crient : « Vive la religion! » ou : « A bas les prêtres! » avec la même facilité. Sont-ce des lâches? Le mot est dur, et quel français peut l'entendre sans frémir? Disons seulement que ce sont des fai-

bles, des moutons qui, incapables de se conduire par eux-mêmes, ne veulent marcher qu'avec le troupeau.

Défiez-vous, mes enfants, de cet esprit moutonnier qui peut être si funeste à votre avenir religieux. En ce moment vous êtes animés d'excellentes dispositions, bien décidés à servir Dieu toute votre vie. Et si l'on prédisait à quelques-uns d'entre vous qu'ils tourneront mal, ils protesteraient avec indignation. « Est-ce possible? Moi, violer les engagements de mon baptême, jamais! » Saint Pierre aussi protesta avec force quand le divin Maître lui dit : « Cette nuit même, avant que le coq ne chante, tu me renieras trois fois. » Pourtant Jésus prophétisait vrai : il voyait clair dans l'âme de son apôtre, ardente au bien, aimante, mais présomptueuse et faible. De même Dieu pour qui les cœurs n'ont pas de secret, connaît ceux d'entre vous qui ne sont pas suffisamment imprégnés d'esprit chrétien et qui, à leur insu peut-être, pratiquent la religion par entraînement et par routine.

Voulez-vous, mes enfants, vous mettre en garde contre l'esprit moutonnier et assurer autant que possible votre persévérance? Habituez-vous à faire le bien de vous-mêmes et tâchez d'acquérir ce qu'on appelle l'esprit d'initiative. L'initiative, plus d'un vous en croit incapables : c'est à tort. Vous ne manquez pas d'initiative

quand il s'agit par exemple de jeux. Mettez deux ou trois enfants ensemble, alors même qu'ils n'auraient aucun jouet entre les mains, ils sauront bien trouver des passe-temps inédits et ingénieux. Leur imagination est fort inventive en fait d'amusements, parce qu'elle est excitée par l'appât du plaisir. Pourquoi se portent-ils avec moins d'élan vers la piété? C'est que beaucoup d'entre eux n'en comprennent point la nécessité et les avantages.

Il ne faut point s'en étonner outre mesure. Une disposition assez naturelle aux écoliers, c'est de prendre en mauvaise part tout ce qui vient de l'autorité. Ils regardent le règlement comme une entrave, les devoirs et les leçons comme une corvée, les punitions comme une vengeance personnelle du maître. L'idée ne leur vient pas que si on les soumet à une règle, c'est pour les former à la discipline; si on les astreint au travail, c'est pour enrichir leur esprit; si on les corrige, c'est pour les stimuler au bien. De même ils ne sont pas rares, les enfants qui ne voient dans les pratiques pieuses que de fastidieuses corvées. Corvée, la prière; corvée, l'assistance à la sainte messe; corvée surtout la confession. Ils s'en acquittent à contre-cœur et en rechignant, parce qu'ils ne peuvent faire autrement, parce c'est l'habitude, pour éviter d'être grondés ou punis. Aussi dès qu'ils sont libres de leurs mouvements,

ils s'empressent de secouer un joug qui leur a toujours été pénible.

*
* *

Vous n'êtes pas, mes enfants, de ces esclaves qui n'obéissent que par force. Loin de subir la religion, vous l'aimez comme le plus précieux des biens. Quand bien même nous n'en retirerions aucun profit, il faudrait encore la pratiquer par conscience et par devoir. Puisque Dieu est notre créateur et notre maître, puisque nous lui appartenons corps et âme, nous devons reconnaître son souverain domaine. Puisqu'il est notre Père et qu'il nous comble chaque jour de bienfaits, c'est bien le moins que nous lui marquions notre reconnaissance. Mais la religion n'est pas seulement un hommage rendu à Dieu; elle est aussi pour nous une source de force, de consolation et de joie. Comme le dit saint Paul, « elle est utile à tout puisqu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future ». Dans le désert de la vie, elle est la colonne lumineuse qui brille devant nous et nous montre le chemin; elle est aussi la manne céleste qui nous sustente et nous réconforte. Sans la foi, nous serions comme des aveugles qui vont tâtonnant le long des murs et s'embarrassent à tous les carrefours. Sans elle, qui dirait à l'homme ce qu'il est venu faire en ce monde? Qui lui tra-

cerait ses devoirs? Qui le consolerait dans ses peines et le soutiendrait dans ses épreuves? Pour comprendre à quel point la religion nous est nécessaire, supposons un instant qu'elle disparaisse de ce monde. Quel vide, quelle solitude, quelle nuit! Le ciel sans Dieu, sans échappée de vue vers un monde meilleur, s'étendrait sur nos têtes, morne et impénétrable comme la voûte d'un cachot. Toutes nos aspirations, toutes nos espérances iraient se briser contre le mur noir de la mort. Nous serions dans la tristesse et la désolation comme un exilé en route vers sa patrie et qui tout d'un coup apprend que son pays natal a été englouti dans un cataclysme.

Si vous appréciez comme il convient le bienfait de la religion, il n'y a pas à craindre que vous imitiez jamais ces insensés qui, ne sachant pas la valeur du billet de banque qu'ils ont entre les mains, le laissent tomber sur la route ou le jettent au feu. Vous tiendrez à votre foi comme l'avare tient à ses richesses, comme le savant tient à ses livres, ou pour mieux dire comme vous tenez à la vie et au bonheur, puisque Dieu seul peut vous rendre parfaitement et éternellement heureux.

*
* *

Pour combattre l'esprit routinier, il est bon aussi de faire quelques exercices de piété de vous-

mêmes, sans qu'on vous y engage ou qu'on vous y pousse. Vous récitez des prières à l'école : c'est très bien; mais je me défierais beaucoup d'un enfant qui n'en ferait jamais d'autres. Sans être prophète, on pourrait prédire qu'une fois hors de page, il perdra facilement l'habitude de la prière. Pour éviter ce malheur, car c'en est un, n'attendez pas pour penser à Dieu qu'on vous l'ordonne. Offrez-lui dès votre réveil vos actions et vos peines afin de les rendre méritoires; recueillez-vous matin et soir en sa présence. Si vous faites cela de vous-mêmes, vous aurez chance de le continuer toute votre vie. La prière deviendra pour vous un besoin, et quelque chose vous manquera lorsque par hasard vous l'aurez omise.

Vous venez à l'église, quand on vous y conduit par groupes : rien de mieux. Mais Notre-Seigneur est-il ici seulement pendant les offices? Ne savez-vous pas qu'il réside jour et nuit dans le tabernacle et qu'à toute heure il est disposé à vous recevoir? Pourquoi donc n'allez-vous pas le voir, lui, le meilleur et le plus tendre de vos amis? Pourquoi ne lui feriez-vous pas une visite chaque soir, à l'heure où vous sortez de classe, pour lui dire que vous l'aimez, pour lui recommander vos parents, vos camarades, votre avenir?

Vous allez à confesse quand on vous le recommande : je vous en félicite; cela prouve votre

docilité. Mais dites-moi : est-ce que vous ne demandez pas à manger quand vous avez faim; et quand vous êtes malades, est-ce que vous ne vous plaignez pas afin qu'on vous soigne? Or les sacrements sont pour vos âmes une nourriture et un remède. N'attendez pas l'ordre de vos parents ou de vos maîtres pour recourir à ces sources vivifiantes. Si vous sentez vos bonnes résolutions fléchir, si vous avez le malheur de commettre une faute qui inquiète votre conscience, allez sans retard trouver votre confesseur; et la grâce divine qui descendra sur vous avec l'absolution, vous rendra la force et la paix.

*
* *

C'est ainsi, mes enfants, que vous vous préparerez aux épreuves que l'avenir vous réserve. La plus dangereuse peut-être sera l'entraînement du mauvais exemple. Vous en verrez beaucoup lâcher pied qui essaieront de vous entraîner dans leur fuite. Mais si, dès maintenant, vous vous exercez à la résistance, si vous fortifiez vos convictions et votre volonté, il est à croire que vous ne faillirez point. Un de nos grands poètes qui aima mieux s'expatrier que de se rallier au second Empire, affirmait en ces termes énergiques et un peu déclamatoires qu'il demeurerait

inébranlable alors même que tous les autres proscrits feraient leur soumission :

S'il n'en reste que mille, eh bien ! j'en suis; si même
Il n'en reste que cent, je brave encor Sylla;
S'il n'en reste que dix, je serai le dixième,
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Il ne vous arrivera jamais d'être seuls à pratiquer votre religion : notre Eglise sera toujours l'Eglise catholique, c'est-à-dire universelle. Mais quand vous n'auriez avec vous que le petit nombre, il ne faudrait pas vous en émouvoir. Vous n'êtes pas de ceux qui se rangent toujours du côté du plus fort. C'est un honneur d'être dans la minorité quand on est en même temps dans le droit. C'est au contraire une grande folie que de courir aux abîmes avec la foule. Plaignez ceux qui s'égarent, priez pour leur conversion; quant à vous, suivez toujours le droit chemin avec la noble assurance d'enfants de Dieu qui marchent sous les yeux de leur père.

XIV

AVANT LA COMMUNION

Mes chers Enfants,

Le moment de votre bonheur approche. Déjà le saint sacrifice est commencé. Jésus va renouveler sous vos yeux le mystère de la Cène : il va changer le pain en son corps, le vin en son sang, et se donner à vous par les mains du prêtre comme il se donna à ses apôtres la veille de sa mort.

Réjouissez-vous donc, mes chers enfants, mais que ce soit dans le Seigneur. Que votre joie soit religieuse et surnaturelle. Il est des enfants frivoles qui ne voient dans la première communion solennelle qu'une cérémonie tout extérieure. Ils ne font attention qu'à leur toilette et sont considérablement flattés d'être le point de mire de tous les regards. Que vos pensées soient plus

hautes, plus pieuses, et que tous les détails de cette cérémonie vous inspirent des sentiments d'adoration et d'amour pour le grand Dieu que vous allez recevoir.

Par exemple, la blancheur de vos voiles de mousseline ou de vos brassards devrait vous faire songer à cette robe nuptiale, emblème d'innocence, dont on vous a parlé dès le début de cette retraite. Quelles qu'aient été vos négligences et vos fautes passées, le bon Sauveur a tout oublié, tout pardonné. Son sang précieux qui a coulé hier sur vos âmes avec la grâce de l'absolution, les a purifiées de toutes leurs taches et rendues aussi blanches que le jour de votre baptême.

Et que signifie ce cierge que vous tenez en main? Que représente cette petite flamme sur la blancheur de la cire, sinon la piété qui brille d'un plus vif éclat dans les âmes pures? Maintenant que vous êtes détachés du péché, vous sentez, n'est-il pas vrai? que vous aimez Dieu davantage, et la charité brûle en vos cœurs comme une flamme légère et ardente.

Il n'est pas jusqu'aux prévenances dont vous êtes l'objet qui ne doivent tourner votre esprit vers la piété. Si en ce beau jour vos parents redoublent pour vous de soins et de tendresse, ce n'est pas, croyez-le bien, à cause de vos mérites propres. C'est qu'ils voient en vous des tabernacles vivants où la sainte hostie va reposer tout à l'heure, et leurs hommages s'adressent moins

à votre personne qu'au divin Roi qui va vous honorer de sa visite.

Songez, mes enfants, à cette faveur inestimable qu'il va vous faire et tâchez d'en comprendre le prix. Je suppose qu'un enfant de votre âge, né en Galilée au temps de Jésus, ait été pris, comme le publicain Zachée, d'un ardent désir de le voir. Pour exécuter son pieux dessein, il va se poster sur un chemin où doit passer le grand prophète. Autour de lui stationne une foule à la fois impatiente et recueillie. Il y a là des curieux venus simplement pour voir; mais il y a aussi des pécheurs avides de pureté et de pardon, des incurables qui n'espèrent plus qu'en la toute-puissance miséricordieuse du Maître de la vie et de la mort. Tout à coup il se fait dans cette multitude un grand mouvement. Une clameur s'élève : « Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Les malades joignent les mains dans un geste de supplication éperdue. « Seigneur, faites que je voie! » crient les aveugles. « Seigneur, faites que je marche! » gémissent les paralytiques. Tous semblent hors d'eux-mêmes et enfiévrés par l'attente du miracle.

Soulevé par le flot populaire, l'enfant, pâle d'émotion, aperçoit enfin le Messie. Il est pauvrement vêtu, ses pieds nus sont blancs de poussière, mais son visage rayonne d'une beauté

divine. Derrière lui marchent quelques hommes du commun qu'on appelle ses apôtres. L'enfant regarde de tous ses yeux; mais quel n'est pas son saisissement quand Jésus fendant la foule, s'approche de lui, le prend entre ses bras et le présente à ses apôtres en disant :

— En vérité, je vous déclare, si vous ne deve nez semblables à cet enfant que voici, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Comment imaginer l'extase de ce petit Galiléen, défaillant sous le regard dominateur et caressant du divin Maître et qui sent posée sur son front cette main auguste qui a guéri des milliers de malades et rappelé des morts à la vie? Toutefois, mes enfants, son bonheur n'est pas comparable au vôtre, car Jésus va non seulement vous prendre sur ses genoux et vous presser sur son cœur, mais descendre dans votre cœur et s'unir intimement à vous.

Quelques-uns d'entre vous chantaient tout à l'heure le beau cantique où l'âme humaine, comparant sa condition à celle du chérubin, s'estime heureuse de posséder Jésus-Hostie.

> A toi le ciel, à moi l'Eucharistie :
> Notre partage à tous deux est bien doux.

Et je songeais, les écoutant, à ce mystique qui remerciait Dieu de l'avoir fait ce qu'il était, ni archange ni séraphin, mais homme. En effet, nous sommes à certains égards des créatures pri-

vilégiées. Après la prévarication des mauvais anges, Dieu ne s'est pas abaissé jusqu'à eux pour les sauver; au lieu que, pour expier nos fautes, il est descendu sur notre terre et a séjourné parmi nous. Il s'est fait homme et, s'abaissant même au-dessous de l'homme, il a pris la forme d'un peu de pain afin de nourrir nos âmes. Il semble qu'il ait eu une prédilection pour nous, sans doute à cause de notre faiblesse et de notre misère. Pourquoi donc envier les contemporains de Jésus puisqu'en un sens notre bonheur dépasse celui des anges eux-mêmes?

« C'est vrai, me direz-vous, mais le petit enfant dont vous parliez tout à l'heure a pu contempler le visage du Sauveur, entendre sa douce voix, sentir les pulsations de son Cœur adorable. Pour moi, je ne recevrai qu'une petite hostie inerte et silencieuse; et il faut une grande foi pour reconnaître le Dieu vivant sous ces apparences de mort. »

Sans doute, mes enfants, Dieu se cache si bien dans l'hostie que rien ne révèle sa présence : et de là vient que la communion ne nous donne qu'une joie imparfaite, mêlée de contentement et de désir. Nous sommes heureux de posséder notre Dieu, mais nous voudrions le posséder plus pleinement encore. Aussi l'Eucharistie nous fait-elle songer au ciel, et par ce qu'elle nous promet et par ce qu'elle nous donne. Ce repas spirituel n'est pour nous que l'avant-goût d'un

banquet plus délectable, celui que Dieu sert à ses élus dans le paradis. D'autre part la joie qu'il nous procure est si douce que nous voudrions la voir durer toujours et nous perdre en Dieu dans les délices de la communion, comme un léger nuage d'encens dans l'air embaumé du sanctuaire. Que ces pensées vous occupent, mes chers enfants, pendant cette belle cérémonie; et quand Jésus sera dans votre cœur, demandez-lui qu'après l'avoir possédé sous les voiles de l'hostie, vous puissiez le voir à découvert et face à face pendant l'éternité.

XV

APRÈS LA COMMUNION

Mes chers Enfants,

Lorsque dans l'humble maison de Nazareth se fut accompli le grand mystère de l'Incarnation, la Vierge Marie chanta son admirable cantique : « *Magnificat anima mea Dominum.* Mon âme, exalte le Seigneur, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Il a jeté les yeux sur son humble servante, et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. »

En ce moment, mes enfants, vous avez le même bonheur que la Vierge Marie. Dieu est en vous; vous êtes les tabernacles du Très-Haut; vous ne faites qu'un avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chantez, vous aussi, intérieurement votre cantique d'action de grâces, plein tout ensemble d'humilité et de joie.

D'humilité : qu'êtes-vous en effet, mes pauvres enfants, pour que le Maître du ciel et de la terre daigne vous visiter? Vous n'êtes que poussière et néant près de ce grand Dieu qui, d'un geste, a jeté dans l'espace des myriades de mondes et qui, par amour pour vous, a néanmoins voulu se rapetisser jusqu'à tenir tout entier dans votre cœur. O mes enfants, quelle faveur il vous a faite là! Pourrez-vous jamais la reconnaître comme elle le mérite? Tout à l'heure encore vous n'étiez rien; mais à présent que Dieu est en vous, votre âme est transfigurée par sa présence. Vos bons anges sont là, autour de vous, prosternés dans l'adoration et l'extase; et si nous avions une foi plus vive, nous verrions Dieu présent en vous, comme à travers un ciboire transparent on apercevrait la blancheur de l'hostie.

Vous participez donc à la dignité de la Vierge Marie, et d'une certaine manière à sa toute-puissance. Les prières que nous adressons à Dieu par les mains de Notre-Seigneur sont toujours efficaces : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Mais avez-vous remarqué que, pendant la communion, Jésus n'est plus placé comme un intermédiaire, comme un médiateur entre Dieu et l'homme? Il est en nous, il ne fait qu'un avec nous; nous sommes en quelque sorte ses organes et ses ins-

truments. C'est donc lui qui prie par notre bouche et adresse à son Père des supplications irrésistibles.

Profitez donc de ce moment précieux de l'action de grâces pour recommander à la bonté divine tous ceux que vous aimez. En ce moment des noms bien doux viennent d'eux-mêmes sur vos lèvres; de chères images se pressent dans votre esprit : c'est votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, tous ces bien-aimés que vous portez dans votre cœur comme dans un petit paradis, et dont vous voudriez n'être séparés jamais. Priez Dieu de les bénir et de les conserver longtemps encore à votre affection.

Et si, malgré votre jeune âge, la mort vous a déjà éprouvés; si elle a fait des vides dans votre famille; si un jour cette intruse a forcé votre porte pour vous ravir des êtres chéris, vous pouvez évoquer leur souvenir sans crainte d'assombrir ce jour de fête. Nous autres, chrétiens, nous ne pleurons pas nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Il n'y a pas pour nous de séparation véritable. Nos morts ne sont pas perdus à jamais; ils ne sont point relégués dans je ne sais quel pays lointain et mystérieux d'où aucun chemin ne ramène au nôtre. S'ils sont morts en état de grâce et qu'ils aient expié leurs fautes, ils sont près de Dieu, ils sont en Dieu. Or quand Jésus vient quelque part, le ciel entier y descend avec lui, les anges et aussi les bien-

heureux qui vivent en lui. La communion les rapproche de nous en quelque sorte et nous donne un avant-goût de ce beau jour où il nous sera donné de les revoir, plus aimables et plus beaux que lorsqu'ils nous ont quittés.

Priez pour vos parents, mais n'oubliez pas non plus les pauvres pécheurs. En ce beau jour, mes enfants, vous sentez comme notre religion est doûce et bonne, quelle joie elle donne à l'âme, quelle énergie elle lui communique, quelle consolation elle lui apporte; et vous comprenez par là même le malheur de ceux qui sont privés de ces avantages. Hélas! qu'ils sont nombreux ceux-là dans notre pays de France et dans cette ville même! Qu'ils sont nombreux ceux que l'ignorance, leurs préjugés ou leurs passions tiennent éloignés de l'église!

Dans presque toutes les paroisses de notre diocèse, les premiers communiants parcourent en procession les rues de leur bourg ou de leur ville afin de répandre autour d'eux un peu de leur joie et de leur pureté. Ici cette consolation vous sera refusée. Dans un pays qui se réclame de la liberté, où à certains jours on tolère les plus grotesques et les plus inconvenantes mascarades, on dresserait procès-verbal aux petits enfants coupables de défiler dans la rue en chantant des cantiques. Mais tout à l'heure quand vous sortirez avec vos parents, ayez une prière pour les pauvres pécheurs qui, se souve-

nant de leur première communion, vous regarderont passer avec un sourir attendri, avec un regret peut-être.

Priez aussi pour notre pays de France afin qu'il redevienne ce qu'il était autrefois, le chevalier de Dieu, le défenseur de ses droits, et comme disaient nos pères dans leur naïf langage, « le bon sergent de Jésus-Christ ». Priez pour l'Eglise afin que dans notre vieille Europe bouleversée par les révolutions elle obtienne le seul privilège qu'elle réclame actuellement : la liberté de faire le bien.

Et maintenant que vous avez fait en priant le tour des misères humaines, recueillez-vous quelques instants sous le regard de Jésus. Comme saint Jean à la Cène, laissez votre front reposer sur la poitrine du Sauveur; écoutez les battements de ce Cœur adorable qui a tant aimé les hommes et qui vous a aimés vous, petits enfants, avec une tendresse particulière. O douceur! ne vous semble-t-il pas que Jésus vous serre entre ses bras, qu'il vous presse sur son cœur, comme pour vous retenir à jamais près de lui? Goûtez, mes enfants, le charme de cette caresse divine, et puissiez-vous n'en perdre jamais le souvenir!

Quant à vous, mes frères, si impatients que vous soyez de retrouver vos enfants, laissez-moi

vous adresser quelques mots. Un ancien disait que l'enfant est une chose sacrée : *Res sacra puer.* Cela est vrai, surtout des enfants chrétiens qui viennent de recevoir leur Dieu. Ce sont, comme on disait jadis, des Christophores, c'est-à-dire des porte-Christ; ce sont des tabernacles et des ciboires vivants. Accueillez-les donc avec un respect quasi religieux; et comme le père d'Origène qui baisait pieusement la poitrine de son fils en se disant que c'était le temple de l'Esprit-Saint, n'oubliez pas, en embrassant les vôtres tout à l'heure, que leur âme est encore tout embaumée des parfums du Christ.

A votre attendrissement se mêlera peut-être un peu d'envie. Ce que vous envierez en ces chers enfants, ce n'est certes pas leur grâce et leur jeunesse, car cette grâce et cette jeunesse sont un peu les vôtres. Vos enfants sont le prolongement de votre personne; ce sont des fleurs écloses de vous; vous renaissez en eux et vous rajeunissez en quelque sorte. Mais tout à l'heure, en les voyant s'approcher de la sainte Table, vous vous êtes rappelé les joies si douces de votre première communion. Que votre âme était belle ce jour-là! qu'elle était blanche, qu'elle était pure! Hélas! a-t-elle traversé les orages de la vie sans se faner quelque peu et se défraîchir? A mesure que nous avançons en âge, nous comprenons mieux le charme et le prix de l'innocence; et de là vient qu'un regard d'enfant posé sur nous, ce

regard si franc et si candide, nous trouble jusqu'au fond de l'âme.

Ne vous défendez pas, mes frères, de ce trouble salutaire qui peut être pour vous le point de départ de réflexions sérieuses. Demandez, ou plutôt demandons tous à Notre-Seigneur de redevenir enfants, non par cette naïveté du premier âge qui, une fois perdue, ne se retrouve jamais, mais par la simplicité et l'innocence. Ainsi cette fête aura été belle pour tous, belle pour ces chers enfants qui viennent de recevoir Notre-Seigneur dans une âme virginale, belle aussi pour vous qui, par la prière, par un généreux effort sur vous-mêmes, retrouverez votre piété, votre candeur et votre pureté d'autrefois.

XVI

RÉNOVATION DES PROMESSES BAPTISMALES

Mes chers Enfants,

Il y a quelques années, un petit enfant de Paris, après avoir été soigné à l'hôpital de la Charité, fut transféré dans une maison de convalescence de la rue de Sèvres. Là, pour mettre à profit ses loisirs forcés, on le prépara à la première communion. Un jour il demanda à la religieuse qui s'occupait de lui :

— Ma Sœur, est-il vrai que le jour de la première communion le bon Dieu accorde tout ce qu'on lui demande?

— Oui, mon enfant, il vous accordera tout ce que vous lui demanderez pour le salut de votre âme.

— Ma Sœur, si je lui demandais la grâce de mourir?

— Mourir! fit la religieuse étonnée. Et pourquoi donc voulez-vous mourir?

— C'est que j'ai peur de me perdre si je reste dans le monde.

— Ne faites pas cela, mon enfant; demandez plutôt la grâce de vivre en bon chrétien.

A quelque temps de là, la religieuse fut appelée à l'hôpital de la Charité où quelqu'un la demandait : c'était son petit malade.

— C'est vous, mon enfant? fit-elle. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, ma Sœur, que je vous ai désobéi et que je voudrais vous en demander pardon.

— Je devine : le jour de votre première communion, vous avez dû demander la grâce de mourir.

— C'est cela, ma Sœur. Et vous voyez que le bon Dieu m'a exaucé. Je suis bien malade et je n'ai plus pour longtemps à vivre. Mais je suis content : on est si heureux quand on est avec le bon Dieu. Adieu, ma Sœur : je ne vous reverrai plus en ce monde, mais je prierai pour vous au ciel.

En ce beau jour de votre première communion solennelle, demanderez-vous, mes chers enfants, la même grâce que ce petit Parisien? Non, car vos bons parents en seraient désolés, et ce jour de fête se changerait en un jour de tristesse ou tout au moins d'inquiétude. Demandez

plutôt la grâce de bien tenir vos résolutions de retraite; et puisqu'en ce moment vos âmes sont pures et saintes, demandez la grâce de persévérer dans les bonnes dispositions où vous êtes.

Mes enfants, quand nous pensons à la sainteté, nous nous la représentons sous la forme d'une montagne haute, abrupte, inaccessible; en d'autres termes nous nous figurons qu'il est impossible d'y parvenir. C'est une erreur. Il n'est pas si difficile que cela d'être saint : et la preuve, c'est que nous l'avons tous été à certaines époques de notre vie, le jour par exemple de notre première communion. Des saints! mais vous l'êtes, mes enfants. Que vous manque-t-il en effet pour cela? Ce n'est pas la pureté. Quelles qu'aient été vos défaillances passées, tout cela a été effacé par la grâce de l'absolution. Ce n'est pas davantage la charité. Vous aimez de tout votre cœur ce bon Sauveur qui va venir vous visiter; vous le regardez, non seulement comme un maître, mais comme le plus tendre, le plus délicat, le plus prévenant de tous les amis. Ce n'est pas non plus la générosité. Vous avez pris des résolutions de retraite que vous êtes décidés à tenir coûte que coûte, et je sais que pour plaire à Dieu vous ne reculeriez devant aucun sacrifice.

Pureté, charité, générosité, je ne vois pas ce qui vous manque pour être des saints... aujourd'hui. Mais le difficile, c'est de l'être toujours; et

voilà précisément la différence entre les saints, les vrais, et nous. Nous autres, nous atteignons la sainteté par moments, par à-coups, tandis qu'ils s'y maintenaient constamment par un effort héroïque de leur volonté.

Demandez, mes enfants, au bon Sauveur, la grâce d'être toute votre vie des saints, ou tout au moins de ne jamais l'offenser gravement. Dites-lui : « Mon Jésus, vous savez que je vous aime, mais vous savez aussi comme je suis faible. Quand je regarde en moi-même, j'y vois un sincère désir de vous plaire, mais aussi des défauts et de mauvaises tendances qui me font peur. Excitez-en moi le feu de votre amour; qu'il embrase et consume tout ce qui vous déplaît afin que désormais je ne vive plus que pour vous. Et si vous prévoyez qu'un jour je dois oublier les promesses de ma première communion, déserter votre sainte cause et devenir un ennemi de votre Eglise, ô mon Dieu! je n'hésite pas à le dire, prenez-moi, rappelez-moi de bonne heure, ne me laissez pas vivre. Mourir n'est rien : le seul mal véritable, c'est le péché qui nous expose à une éternelle réprobation. »

C'est dans ces dispositions, mes chers enfants, avec ce détachement des choses de ce monde, cette profonde horreur pour le péché, cette générosité qui ne calcule pas avec les sacrifices, que vous allez renouveler vos promesses baptismales. Lorsqu'il y a une dizaine d'années on vous porta

dans cette église, bien petits, bien frêles encore, le prêtre vous interrogea en ces termes :

— Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu?

Et vos parrains et marraines répondirent pour vous :

— La foi.

Alors commença la cérémonie si belle et si expressive du baptême : les exorcismes, les insufflations, les onctions. Mais avant d'en venir à la partie principale de cette cérémonie, avant de verser sur vos fronts l'eau qui régénère, le prêtre vous demanda encore :

— Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres?

Et toujours par la bouche de vos parrains et marraines vous répondîtes :

— Oui, j'y renonce.

Eh bien! cet engagement que vous avez pris par procuration, alors que vos lèvres naissantes ne s'ouvraient que pour des cris inarticulés, on vous propose de le renouveler aujourd'hui librement et en connaissance de cause. Tous, je le sais, vous êtes décidés à le faire. Toutefois, avant de vous lier définitivement par une promesse solennelle, il est bon de réfléchir quelques instants à la portée de votre acte.

A ce point de la vie où vous êtes parvenus, mes chers enfants, vous êtes comme en un carrefour, en présence de deux routes divergentes. Le chemin de gauche est large, commode, fré-

quenté par des groupes nombreux et folâtres. Le chemin de droite n'est qu'un sentier étroit, raboteux, hérissé d'épines; et ils sont relativement rares ceux qui ont le courage d'en gravir jusqu'au bout la rude montée. A l'entrée du chemin de gauche est Satan, le sourire aux lèvres, qui vous promet, si vous voulez le suivre, une vie facile et plaisante. A l'entrée du chemin de droite, Jésus se tient appuyé sur sa croix et ne vous promet d'abord que des afflictions et des peines.

Or que vous demande-t-on? C'est de prendre votre croix vous-mêmes et de marcher à la suite du divin Maître. Vous le voyez, ce n'est pas peu de chose; et je conçois qu'à la pensée des épreuves qui vous attendent dans la vie chrétienne, vous soyez saisis d'une crainte involontaire. Toutefois c'est ce dernier parti qu'il faut prendre : il le faut, car c'est votre devoir et c'est votre intérêt.

C'est votre devoir. En effet, s'il est vrai que Dieu est votre créateur et que vous lui appartenez corps et biens, vous lui devez pleine et entière obéissance. S'il est vrai qu'il vous aime, et quelle preuve nouvelle vous en a-t-il donnée encore ce matin, vous devez lui rendre amour pour amour. Alors même que vous n'y auriez aucun intérêt, il faudrait donc prendre rang parmi les disciples du Sauveur. Mais je me hâte de l'ajouter : il y va aussi de votre bonheur. A

ceux qui le suivent le démon promet des voluptés sans nombre; mais consultez ceux qui ont eu la faiblesse de le croire : ils vous diront que Satan n'est qu'un imposteur, qu'au lieu des joies qu'il promettait, il ne donne que la honte, le dégoût, le remords, et ce qu'il cache encore à ses victimes, c'est que le chemin où il les mène est coupé brusquement par un précipice affreux dont en ce jour de fête j'ose à peine prononcer le nom : l'enfer. Pour Jésus, il ne promet à ses fidèles que des croix; mais, par un de ces miracles dont il est coutumier, ces croix se transforment en joies et en mérites.

Donc, mes enfants, il n'y a pas à hésiter : vous allez, la main sur l'Evangile, jurer de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et de vous attacher à Jésus-Christ pour toujours, c'est-à-dire de rester toute votre vie de bons chrétiens. Etre bon chrétien, ce n'est pas seulement, comme plusieurs le croient, faire sa prière chaque matin, assister à la messe chaque dimanche et faire ses Pâques tous les ans. Ce sont là des observances essentielles, je le veux bien, mais qui ne sont pas le tout de la religion. Pour être chrétien parfait, il faut joindre à ces pratiques extérieures ce qu'on appelle la vie intérieure, c'est-à-dire l'effort sur soi-même pour surmonter les tentations, pour se corriger de ses défauts, en un mot pour modeler son âme à l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tâche

laborieuse, mes enfants, tâche difficile; et si pour la mener à bien, vous ne pouviez compter que sur vous-mêmes, je vous dirais tout de suite d'y renoncer. Mais si vous vous mettez résolument à l'œuvre, Dieu vous aidera. Il fera la plus grande partie de votre besogne; et quand sur le rude chemin qui mène au ciel, la croix pèsera plus lourdement sur vos faibles épaules, priez et vous la sentirez comme soulagée par une main invisible : c'est Jésus qui, marchant près de vous, vous conduira pas à pas jusqu'à cette éternité bienheureuse qu'il a promise à ses fidèles.

XVII

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Mes chers Enfants,

On dit, et c'est bien vrai, qu'en général les mères ont une prédilection marquée pour ceux de leurs enfants qui naissent débiles ou infirmes : ainsi celle dont un romancier d'outre-Rhin nous contait naguère la touchante histoire. Son fils unique était aveugle de naissance. Afin de l'avoir toujours près d'elle et d'adoucir son ennui, elle se chargea de son éducation; et puisque ses yeux étaient noyés de ténèbres, elle voulut emplir son âme de lumière. Elle lui parlait souvent de la verdure, des fleurs, du soleil et de toutes ces belles choses qu'admirent les clairvoyants.

— Console-toi, mon fils, lui disait-elle : le bon Dieu te dédommagera de ta triste infirmité. Au

ciel tes yeux s'ouvriront et tu verras ces merveilles dont je te parle.

Et l'enfant reprenait :

— Oh! oui, je voudrais bien voir, ne fût-ce qu'un instant. Mais ce n'est pas les fleurs ni les étoiles que je regarderais : ce serait ton visage à toi, ma mère bien-aimée.

Vers l'âge de dix ans, l'enfant mourut. Quand il eut rendu le dernier soupir, ses yeux éteints semblèrent se fixer sur sa mère; et celle-ci souriant à travers ses larmes, murmura :

— Maintenant il me voit.

Mes chers enfants, n'est-ce pas là notre histoire? Comme ce petit aveugle, nous avons une mère immortelle et toujours jeune dont nous n'avons jamais vu les traits. Nous savons qu'elle est ineffablement belle et que les représentations de l'art humain ne donnent qu'une lointaine idée de sa perfection. Nous savons qu'attentive à nos besoins, elle veille sur nous et nous entoure de sa sollicitude maternelle. Nous recevons chaque jour ses bienfaits et la main qui nous les prodigue reste invisible. Nous pouvons lui rendre nos hommages, la contempler intérieurement, mais non la voir de nos yeux de chair. Ce n'est qu'à de rares privilégiés qu'elle s'est manifestée dans tout l'éclat de sa beauté céleste. Oh! vienne le jour où, le voile qui la dérobe à nos regards s'étant déchiré, nous pourrons l'admirer à loisir

durant toute l'éternité et chanter de tout cœur avec les bienheureux :

— Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point de tache en vous!

En attendant ce bonheur et pour le mériter, honorez selon votre pouvoir la douce reine du ciel, mère de Dieu et des hommes, à qui dans un instant vous allez consacrer votre cœur, votre esprit, vos forces et toute votre personne. Rendez-lui journellement un culte fervent et pratique.

Puisque la Vierge Marie est invisible à nos yeux de chair, faisons-nous du moins une joie de posséder son image, et regardons-la souvent comme on regarde le portrait d'une mère absente ou morte. Sans doute les statuettes et les gravures que nous pouvons nous procurer ne sont point des chefs-d'œuvre : mais qu'importe s'ils nous excitent à plus de vénération et d'amour? Ce qui fait à nos yeux le prix des portraits de famille, ce n'est pas leur valeur commerciale ou leur mérite artistique : ce sont les souvenirs qui s'y rattachent et les sentiments qu'ils nous inspirent.

Faites-vous aussi un devoir de porter toujours le scapulaire ou la médaille qui en tient lieu. Soldats de la Vierge et ses chevaliers servants, vous devez porter son uniforme, sa livrée : or, la livrée des serviteurs de la Vierge, c'est le sca-

pulaire. Ne vous en séparez donc jamais. Selon une pieuse croyance, la Vierge a promis le salut éternel à ceux qui le garderaient fidèlement jusqu'à l'heure de la mort. Non que le scapulaire soit comme un talisman qui, par sa vertu propre, nous préserve de l'enfer. Mais comment Marie peut-elle abandonner ceux qui l'ont honorée toute leur vie? Elle ne permet pas qu'ils meurent sans avoir fait leur paix avec Dieu; elle leur obtient la grâce de la persévérance finale, et c'est ce qui a fait dire que la dévotion à Marie était un gage de prédestination.

Enfin ne passez aucun jour de votre vie sans réciter en son honneur quelques dizaines de chapelet, ou tout au moins le Souvenez-vous. Invoquez en tout temps cette céleste protectrice, mais surtout à l'heure du péril. Il est d'usage en Italie d'avoir dans chaque maison une statue de la Vierge : quand le ciel se charge et qu'un orage s'annonce, vite on allume devant la Madone une petite lampe, emblème des prières de toute la maisonnée. Quand votre cœur se trouble et que vous sentez venir la tentation, que votre prière s'élève aussi, comme une vive flamme, vers la Vierge Marie. Le premier mouvement de l'enfant qu'un danger menace, c'est d'appeler au secours sa mère. « Maman! » crie-t-il. Quand votre âme est en péril, que le même instinct vous pousse à invoquer votre Mère du ciel. Conjurez-la de vous venir en aide, et vous vérifierez

par une douce expérience ce qu'affirme saint Bernard, que jamais aucun de ceux qui ont imploré son assistance n'a été abandonné.

Vous chantez souvent l'hymne naïve et si gracieuse : « Je vous salue, Etoile de la mer. » Savez-vous pourquoi on donne à Marie ce titre? Voici. Jadis, au temps où la boussole n'était pas encore inventée, les marins n'avaient pour s'orienter, dans les déserts océaniques, d'autre point de repère qu'une petite étoile, celle qui marque le nord et qu'on nomme la polaire. Aussi quelle inquiétude quand la brume ou les nuages couvraient le ciel d'un voile opaque! Quelle joie au contraire quand, le brouillard se dissipant, l'étoile reparaissait, amicale et souriante! Voir l'étoile, c'était voir le port, c'était voir le salut.

Nous aussi, mes enfants, nous sommes des navigateurs qui, à travers les orages de cette vie, cheminons vers notre patrie qui est le ciel. Quel sera notre guide, notre étoile directrice dans cette traversée périlleuse? Ce sera, si nous le voulons, la Vierge Marie. Tant que cet astre brille au firmament de notre âme, tant que reste vivant en nous l'amour de Marie, ayons confiance : nous sommes sur le chemin du ciel. Mais si la douce étoile vient à s'éclipser dans la brume du doute ou des passions, oh! alors prenons garde : nous sommes, comme disent les marins,

« sur les dangers », et le naufrage est proche. J'espère, mes enfants, que ce malheur ne vous arrivera pas et que, fidèles à la promesse que vous allez faire, vous resterez toujours les serviteurs de Marie et ses enfants dévoués.

SECONDE PARTIE

Allocutions sur divers sujets

I

LA RENTRÉE DES CLASSES

Mes chers Enfants,

Voilà donc vos vacances qui touchent à leur fin. Ces belles vacances qui sont venues à vous des fleurs au front et le sourire aux lèvres, s'en vont maintenant tristes et jetant à terre leurs couronnes flétries. En les voyant s'éloigner, vous ne pouvez vous défendre d'une secrète tristesse. Les vacances, c'est pour vous le temps de la liberté, du repos, des longues flâneries, des courses joyeuses à travers la campagne. Demain il vous faudra reprendre le joug de la règle, vous astreindre à une discipline sévère, vous livrer à des occupations qui par elles-mêmes n'offrent qu'un intérêt assez médiocre : et cette perspective ne laisse pas de vous assombrir quelque peu.

Dieu me garde, mes enfants, de vous en faire

un crime! Cette tristesse est naturelle : tous les écoliers l'ont éprouvée, ceux surtout qui ont connu le régime de l'internat. Lorsqu'après quelques bonnes semaines passées dans leurs familles, il leur fallait rentrer au collège, lorsqu'ils revoyaient ses murs gris, ses vastes cours où déjà voltigeaient les premières feuilles mortes, ce n'était pas, je vous assure, avec une allégresse excessive.

Cependant, mes enfants, j'ai une trop haute idée de votre caractère pour croire que vous vous laissiez aller longtemps à ces regrets stériles. Vous êtes assez raisonnables pour comprendre que les vacances ne peuvent durer toujours et que le temps du repos n'est qu'un intermède dans la vie. L'homme est fait pour travailler. Déjà dans le Paradis terrestre, il était soumis à la loi du travail; il le fut, et d'une manière plus stricte encore, après la chute. Le travail qui dans l'Eden était un exercice facile et agréable de ses facultés, prit dans la suite un caractère pénible. Selon la forte expression de l'Ecriture, il lui fallut manger son pain à la sueur de son visage.

N'oublions pas toutefois que le travail, précisément parce qu'il est voulu de Dieu, porte avec lui sa récompense. Lorsqu'il est bien fait, il laisse après lui une joie douce et pure que vous connaissez bien, mes enfants, par expérience. Après une de ces bonnes journées où, par votre appli-

cation, par votre bonne tenue, vous aviez donné pleine satisfaction à vos maîtres, vous ressentiez peut-être quelque fatigue, mais aussi quel contentement profond! Vous aviez la même joie que le laboureur qui, après le rude travail de la moisson, voit les gerbes s'entasser en meules superbes devant sa porte. Lorsqu'au contraire vous aviez été dissipés, inattentifs, il vous semblait que votre journée fût vide; vous vous sentiez mal à l'aise en entendant au fond de vous-mêmes une petite voix qui vous disait : « Dieu n'est pas content de toi. »

Voulez-vous, mes enfants, satisfaire à la fois Dieu et votre conscience? Acceptez d'un cœur joyeux toutes les obligations de votre vie scolaire et remettez-vous tout de suite et tout de bon au travail.

Le travail qui s'impose à vous, c'est d'abord le travail intellectuel, l'étude. Vous devrez, sous l'habile direction de vos maîtres, développer votre esprit et l'enrichir de ces connaissances qui vous seront si utiles plus tard. Mais laissez-moi vous rappeler que ce travail, si important soit-il, n'est pas le seul, ni même le principal. Un temps fut où l'on disait couramment que l'instruction est le tout de l'homme et qu'il suffit de le rendre savant pour le rendre en même temps honnête et vertueux. Un de nos grands poètes qui avait plus d'imagination que de bon sens, a trouvé

cette formule qui a fait fortune : « Ouvrez une école et vous fermerez une prison. » Hélas! on a ouvert des écoles depuis un demi-siècle, on a bâti partout de magnifiques palais scolaires, a-t-on fermé pour cela une seule prison? Nous voyons au contraire que les maisons de détention et de correction sont plus peuplées que jamais. La criminalité augmente dans des proportions effrayantes et, chose triste à dire! surtout parmi la jeunesse. Le nombre des jeunes prévenus a quadruplé depuis soixante-dix ans, si bien que ces temps derniers il a fallu créer des tribunaux spéciaux pour les juger. Et ce qu'on remarque dans l'enfance criminelle d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement la précocité, c'est aussi un raffinement de perversité et de ruse dont on n'avait pas idée autrefois.

Est-ce la faute de l'instruction ou, comme on dit, de la diffusion des lumières? Non certes : l'instruction est bonne en elle-même, mais elle est insuffisante. L'instruction, lorsqu'elle n'est pas jointe à l'éducation, et j'ajoute : à l'éducation religieuse, ne fait que des hommes incomplets, plus nuisibles qu'utiles à la société. Loin de les porter à la vertu, elle développe en eux la suffisance, elle les grise d'amour-propre et d'orgueil. Elle est trop nombreuse aujourd'hui l'engeance de ces demi-savants qui, parce qu'ils connaissent les éléments de la grammaire et de l'arithmétique, se croient en droit de trancher

toutes les questions, de prétendre aux plus hauts emplois et même de gouverner la république. Mieux vaut cent fois une ignorance qui s'avoue que cette demi-science qui ne voit pas ses limites.

Pour vous, mes enfants, tout en travaillant à former votre esprit, vous n'oublierez pas de cultiver votre âme. Cultiver votre âme, cette expression banale l'est devenue en raison même de sa justesse. Votre âme en effet ressemble à un jardin à la végétation luxuriante où croissent pêle-mêle plantes utiles et herbes folles : c'est-à-dire qu'il y a en vous, à côté d'heureux dons naturels et d'excellentes inclinations, des instincts mauvais qui déjà peut-être ont pris corps en des habitudes. Il s'agit pour vous de sarcler ces défauts, de les extirper afin de permettre à vos bonnes qualités de s'épanouir librement.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, mes enfants, en vous disant que ce travail est pénible, plus pénible même que l'étude. Dans l'étude les stimulants ne vous manquent pas : c'est la curiosité, l'émulation, le désir de plaire à vos parents et à vos maîtres, le souci de vous faire une situation. Mais dans la pratique de la vertu, vous ne voyez devant vous que le renoncement et l'effort. Le sacrifice ne vous présente d'abord que ses aspects pénibles et vous cache

les joies profondes qu'il vous réserve : de là le peu d'attrait que vous avez pour lui.

Ce qui rend si laborieux l'exercice de la vertu, c'est aussi la continuité de l'effort qu'il exige. Laissez un jardin en friche pendant quelques mois, et il sera tout infesté de mauvaises herbes. Il faut des soins incessants pour le tenir en état. Il en est de même de notre âme. Les défauts que nous avons expulsés à grand'peine, guettent au seuil de notre porte, n'attendant qu'un moment favorable pour reprendre possession de la place.

Comme vous le voyez, mes enfants, je ne vous déguise rien des difficultés de la vertu, car je sais qu'elles ne vous effraient pas. Quelqu'un a dit que « les enfants sont des héros ». L'expression est un peu flatteuse sans doute; mais il est sûr que vous ne plaignez pas votre peine et que vous faites sans sourciller des besognes longues et fastidieuses qui rebuteraient bien des hommes. Un peuple qui au début du siècle s'est distingué par son énergique audace, vous reconnaît cette qualité. Dans la fête des enfants qui se célèbre chaque année au Japon, il est d'usage de mettre au-dessus de chaque porte autant de poissons en papier qu'il y a de garçons dans la maison. Pourquoi les Japonais ont-ils fait choix de cet emblème? Parce que les poissons, les truites par exemple, remontent facilement les

courants les plus rapides et que de même les enfants doivent aller droit au but, à travers tous les obstacles.

Puissiez-vous mettre à profit la leçon morale qu'au moyen de cet ingénieux emblème, les Nippons donnent à leurs fils! Allez toujours de l'avant et marchez au devoir sans trop compter avec la fatigue, sans écouter du moins la voix de la paresse. Ainsi l'année scolaire qui va s'ouvrir sera bonne à tous égards. Priez l'Enfant Jésus de la bénir et de vous faire la grâce de grandir comme lui, non seulement en âge et en science, mais surtout en sagesse et en piété devant Dieu et devant les hommes.

II

LE CRUCIFIX DU DIABLE

Mes chers Enfants,

Il y avait jadis en Calabre un jeune seigneur fort libertin. Maître d'une grosse fortune à l'âge de vingt ans, il se rendit à Paris, la ville des plaisirs. Là ceux qui veulent manger leur bien trouvent facilement des amis pour les aider. Notre prodigue en fit l'expérience : il fut même si bien aidé qu'au bout de quelques mois il se trouva sans ressources et dut s'en retourner chez lui pour remplir son escarcelle.

Il revint donc en son manoir; mais quelle ne fut pas sa surprise et sa colère lorsqu'en ouvrant le coffre où il avait enfermé ses richesses, il le trouva vide! Un intendant à qui il avait confié la garde de son trésor, avait tout dérobé et pris la fuite. Je vous laisse à juger de la désolation de

ce malheureux jeune homme. Après avoir été au comble de l'opulence, il se voyait tombé sinon dans la misère, du moins dans la gêne. Adieu les riches parures, les fêtes mondaines, les joyeuses compagnies où il s'était complu jusque-là! Il lui faudrait désormais vivre pauvre et solitaire dans la retraite. Pris de désespoir à cette pensée, il proféra d'affreux blasphèmes et finit par se donner au diable.

Il fut pris au mot. A l'instant même, nous dit la légende, quelqu'un frappa à la porte et un laquais annonça Messire Satan.

Satan entra. Il était vêtu à la mode du temps, d'un pourpoint noir et d'un haut-de-chausses de couleur rouge. Une longue plume rouge se balançait sur sa toque.

— On a besoin de moi? fit-il avec un sourire étrange. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, répondit le jeune homme, que je suis ruiné, complètement ruiné.

— La belle affaire! reprit Satan. S'il ne te faut que de l'or, je puis t'en procurer autant que tu voudras. Cela m'est très facile.

Joignant le geste aux paroles, Satan prit un tison qui flambait dans l'âtre, souffla dessus et le transforma en un lingot d'or pur. Le jeune homme émerveillé le regardait faire.

— Tu vois ma puissance, reprit le démon. Je puis te rendre en un moment tout l'or que ton scélérat d'intendant s'est approprié. Mais il me

faut des gages : tu sais que je ne donne rien pour rien.

— Que voulez-vous donc?

— Ton âme.

Le malheureux baissa la tête en signe d'acquiescement. Il scella de son sceau le parchemin que Satan lui présentait et le signa de son sang. Une fois en possession de cet acte, Satan ajouta :

— Ce n'est pas tout : il me faut un autre gage.

— Quoi donc! interrogea anxieusement le jeune seigneur. N'est-ce pas assez de vous avoir vendu mon âme?

Sans répondre, Satan tira de son pourpoint une étoffe de soie où était brodée avec un art merveilleux l'image de Notre-Seigneur en croix. Il la déploya sur le parquet; et, saisissant le jeune seigneur par le bras, il lui murmura à l'oreille :

— Marche sur ce crucifix.

Affolé par la perspective des privations qu'entraîne la pauvreté, le malheureux allait commettre cet horrible sacrilège. Mais voilà qu'en se penchant sur le crucifix, il crut remarquer que ses yeux brillaient comme s'ils eussent été vivants; et ces yeux, fixés sur lui, avaient une expression de tristesse et de reproche qui lui fit mal. Il ne résista point à ce suprême effort de la grâce; et, tombant à genoux, il murmura :

— Pardon, mon Dieu!

Aussitôt le démon, furieux de voir sa proie lui échapper, disparut avec un cri de rage.

A ce moment, on entendit dans la cour des murmures de prières et des chants liturgiques. C'était le clergé de la paroisse qui, prévenu par le laquais, venait exorciser le château. On recueillit l'image que le démon avait laissée et on la porta à l'église du bourg. Elle s'y voit encore aujourd'hui et les gens du pays la connaissent sous le nom de Crucifix du diable.

*
* *

C'est là, me direz-vous, une légende comme en content les aïeules. Je ne vous donne pas non plus ce récit comme authentique. Mais il y a des légendes plus vraies que l'histoire, et celle-ci en est une. Le fait qu'elle met en scène ne s'est point passé une seule fois, mais des millions et des millions de fois, et chaque jour la conscience de bien des enfants est le théâtre d'un drame semblable.

Remarquez d'abord que le personnage principal de ce conte n'est pas un être imaginaire. L'existence du démon est attestée par la sainte Ecriture. Maintes fois dans l'Evangile nous voyons Notre-Seigneur aux prises avec lui. Il repousse ses tentations au désert, il le chasse du corps des possédés, et l'on peut dire que sa vie entière est une lutte contre celui qu'il appelle lui-même « le Prince de ce monde ».

Ne pouvant plus s'attaquer directement à Dieu, le démon s'efforce d'empêcher l'extension de son règne. Il est aussi actif, aussi entreprenant que jamais. Sans doute il n'apparaît que rarement sous une forme visible. Il sait que se manifester aux hommes, ce serait les confirmer dans leurs croyances religieuses. Si le diable existe, Dieu existe aussi. C'est là un argument péremptoire qu'il voudrait bien ne pas fournir aux apologistes de la foi. Aussi agit-il ordinairement par des intermédiaires, des lieutenants qui sont les scandaleux, les auteurs de mauvais livres, les rédacteurs et colporteurs de feuilles impies ou obscènes, en un mot tous ceux qui par la violence ou la séduction entreprennent de pervertir les âmes.

D'autres fois l'intervention du démon est plus directe sans être plus manifeste. C'est quand il suggère de mauvaises pensées, des désirs coupables et qu'il propose le même marché qu'au jeune seigneur de la légende : « Donne-moi ton âme et, en échange, je te procurerais ce que tu convoites. » Ce marché, à supposer qu'on vienne à le conclure, n'est pas rédigé sur parchemin, scellé et signé; mais il n'en est pas moins réel, car que fait le pécheur sinon vendre sa part du ciel pour se procurer quelques jouissances?

C'est là évidemment un marché de dupes. D'abord parce qu'il n'y a aucune proportion entre les biens de ce monde et la béatitude éter-

nelle; ensuite parce que le démon est un menteur et fait souvent faillite à ses promesses. On en voit qui pour arriver, comme ils disent, ne reculent devant aucune vilenie. Ils s'abstiennent pour ne pas se compromettre, de toute pratique religieuse, ils violent sans pudeur les engagements de leur baptême, ils font pacte avec les ennemis de l'Eglise, et malgré tout ils restent dans la médiocrité. C'est en vain qu'ils ont renoncé au ciel et vendu leur âme. Ils perdent tout à la fois : le bonheur de ce monde et la récompense céleste. Dieu qu'ils ont trahi ne leur doit plus rien, et Satan qui les trompe ne leur donne rien. Ce sont des dupes volontaires, tristes victimes de celui qui fut menteur dès l'origine.

A ceux qu'il tente le démon ne propose pas ouvertement de marcher sur le crucifix; mais ceux qui se laissent séduire par ses fallacieuses promesses, font bien quelque chose d'équivalent puisqu'ils crucifient de nouveau Notre-Seigneur. Comment, direz-vous, cela peut-il se faire? Le moyen d'aller prendre Dieu dans son ciel pour le clouer de nouveau sur la croix? Dieu est impassible par nature; mais si le pécheur ne le crucifie pas réellement, il le crucifie néanmoins d'une certaine manière. Je suppose qu'un jeune homme ait donné du chagrin à sa mère au point de la rendre malade. Comprenant l'indignité de sa conduite, il s'assagit pour un temps. Mais s'il

retombe dans ses désordres, ne peut-on pas dire qu'il veut la maladie de sa mère dont une première fois il a été la cause? De même le chrétien peut-il ignorer que c'est le péché qui a cloué Notre-Seigneur en croix? Si donc il le commet sciemment, délibérément, il est déicide, sinon en fait, du moins moralement et en pensée.

Ce qui sauva le jeune seigneur dont parle la légende, ce fut le regard du crucifix. Il lui sembla que Jésus était là, vivant sous ses yeux, et il n'eut pas le cœur de mal faire en sa présence. Vous croyez, mes enfants, que Dieu est présent partout, dans la nature et à l'intérieur de vos âmes. Vous le croyez; mais chez plusieurs cette croyance est trop faible pour être efficace. Tout autres seraient leurs dispositions s'ils se représentaient leur âme comme un cristal limpide que Dieu pénètre du regard; et bien des pensées, retenues ou peut-être évoquées avec une certaine complaisance, diparaîtraient sous ce regard comme ces insectes lucifuges qu'un rayon de soleil disperse.

Pensez aussi, quand vous êtes tentés, au grand amour de Notre-Seigneur pour vous : il n'est pas de meilleur préservatif contre le péché. La crainte des jugements de Dieu est une grande sauvegarde. Cependant quel est le pécheur, si invétéré soit-il, qui ne se promette de faire appel avant de mourir, à la miséricorde divine? Calcul trompeur, je le sais : ceux qui attendent d'être

à demi-morts pour se convertir sont presque toujours déçus. Néanmoins des conversions de ce genre ne sont pas sans exemple : il en est qui, comme le bon larron, se repentent à leur dernière heure et volent en quelque sorte le paradis. En commettant le péché, on peut donc se flatter d'éviter l'enfer, mais non l'offense à Dieu. Le péché blesse Dieu dans sa sainteté, dans sa justice, dans son amour; et voilà pourquoi, des pénitents qui cependant pouvaient se croire assurés du pardon, n'ont cessé toute leur vie de pleurer leurs fautes.

***

La légende que je vous ai rapportée ajoute que ce jeune homme qui, à l'instigation du démon, faillit marcher sur le crucifix, fit pénitence de ses égarements; il prit l'habit religieux et finit ses jours dans un couvent de bénédictins. Mes enfants, vous n'êtes pas de grands pécheurs ni de grandes pécheresses : si cependant il y a dans votre passé quelque faute dont le souvenir vous trouble, ne désespérez point pour autant de la miséricorde divine. Rappelez-vous le triste exemple de Judas, et défiez-vous du démon qui, après avoir précipité les âmes dans le péché, tâche de les précipiter dans le désespoir. Par une sorte de jeu d'optique, il fait paraître le péché tout

petit au moment de la tentation; il en dissimule la gravité, il dérobe la vue de ses conséquences funestes afin de décider à le commettre. Puis, quand il est commis, il le fait paraître énorme afin d'arrêter l'aveu sur les lèvres et de pousser au désespoir. Ne vous laissez point abuser par ces prestiges diaboliques. Même et surtout pendant la tentation, ne perdez point de vue la nature et la gravité du péché; mais si vous avez le malheur de le commettre, n'oubliez pas que, si notre misère est grande, la miséricorde divine est infinie et qu'elle n'a jamais repoussé de pécheur contrit et humilié.

III

LE PROGRÈS

Mes chers Enfants,

L'Evangile nous dit que depuis son recouvrement au temple jusqu'à son entrée dans la vie publique Jésus fit des progrès : *Proficiebat.* Il y a un mystère dans ce mot. Comment, lui qui était la perfection même, dont la sainteté était infinie comme la puissance, pouvait-il faire des progrès? Assurément il n'en faisait point en tant que Dieu; mais le corps qu'il avait choisi pour s'incarner se développait selon ses lois propres, et l'infinie sagesse qui était en lui ne se manifestait que progressivement, si bien qu'à part le péché il ressemblait aux autres enfants des hommes.

A l'exemple de votre divin modèle, vous devez aussi, mes enfants, croître et progresser dans tous les sens.

*
* *

A l'âge où vous êtes, vous grandissez chaque jour en taille et en force. Ce développement se produit à votre insu, sans aucun effort de votre part. Je sais qu'il y a des règles pour conserver sa santé, pour assouplir et fortifier ses muscles; mais ce n'est point mon affaire de vous les apprendre : je vous fais un cours de morale, non d'hygiène où de gymnastique. Laissez-moi cependant vous faire à ce sujet une simple remarque.

Ces temps-ci on a beaucoup vanté la puissance éducative de la gymnastique. On a prétendu qu'elle apprend à ceux qui la pratiquent la patience, la discipline et même la vertu. Ces affirmations me laissent un peu sceptique. Que la gymnastique fasse le corps plus alerte et plus robuste, c'est évident; mais voit-on que les athlètes soient plus vertueux que les autres? Parce qu'ils savent lancer le disque, sauter en hauteur et en longueur, mouvoir leurs bras en cadence, sont-ils nécessairement plus pieux, plus chastes ou seulement plus honnêtes? Il est permis d'en douter. Mais ce qui est incontestable, c'est la grande influence de la vertu sur la santé et la vigueur corporelle. Vous n'ignorez pas que le plus actif recruteur de l'hôpital, c'est le vice : il fait certainement plus de victimes que les

guerres les plus meurtrières. Evitez l'intempérance, l'impureté, les excès de tout genre, et vous éviterez par là même une foule de maladies. Au lieu de gaspiller vos forces vous leur donnerez un emploi utile, et votre corps ainsi ménagé atteindra son développement normal.

Tant que vous fréquentez l'école, vous grandissez aussi en science. Chaque jour, grâce aux leçons que vous apprenez et à l'enseignement que vous recevez de vos maîtres, votre esprit s'enrichit de connaissances nouvelles. C'est comme un voyage sans fin à travers un pays inexploré. Mais pour un grand nombre, ce voyage s'arrête court à la sortie de l'école. Ils n'étudient plus, soit par une répugnance insurmontable pour le travail de l'esprit, soit parce que dans leur fatuité ils s'imaginent n'avoir plus rien à apprendre. En fait, ils ne savent que peu de chose. Ils sont dans la même situation qu'un bon paysan qui, sans être jamais sorti de son village, croirait connaître l'univers. Néanmoins ils négligent de compléter leurs connaissances et d'élargir leur horizon. Leur écolage fini, ils se croiraient déshonorés s'ils ouvraient un livre classique ou demandaient un renseignement à des personnes plus instruites. Aussi qu'arrive-

t-il? C'est qu'ils désapprennent le peu qu'ils savaient; au lieu de faire des progrès, ils rétrogradent vers l'ignorance, et à vingt ans ils sont moins avancés qu'à dix.

On a constaté que, parmi les conscrits qui entrent chaque année à la caserne, il y a une forte proportion d'illettrés. C'est un fait regrettable dont on rejette la responsabilité sur les parents et les maîtres. Qu'il y ait un peu de négligence de leur part, c'est possible; mais les jeunes gens ne sont pas non plus sans reproche. Beaucoup qui, à l'école, savaient écrire et compter, oublient tout cela lorsqu'ils en sortent. Leur petite science qu'ils négligent d'entretenir, ne tarde pas à s'effacer; et, faute de culture, le champ de leur esprit retourne en friche.

Mes enfants, ne soyez pas de ceux qui enfouissent et laissent improductifs les talents qu'ils ont reçus de Dieu. Cultivez votre intelligence, cette noble faculté qui nous permet de connaître le monde, ouvrage de Dieu, et d'y découvrir les empreintes de sa main créatrice. Le principal moyen de l'enrichir, c'est la lecture; mais notez bien que toute lecture n'est pas instructive. Quel profit retirer de ces revues insignifiantes, de ces romans d'amour ou d'aventures dont se contentent la plupart des jeunes gens? Ce n'est là qu'une viande creuse qui laisse l'esprit à jeun, quand elle ne le gâte pas. Lisez plutôt des livres sérieux qui soient à la portée de votre âge, des

ouvrages de piété, d'histoire ou de vulgarisation scientifique. Les lectures de ce genre vous donneront le goût de la vérité, une honnête curiosité de vous enquérir de toutes choses et, comme les esprits vraiment avides de savoir, vous regarderez comme perdue toute journée où vous n'aurez rien appris.

*
* *

On remarque aussi chez plus d'un enfant une sorte de progrès à rebours dans la vertu et la piété. Jusqu'à un certain âge, ils sont si sages, si dociles, si aimables que les parents, volontiers emphatiques dans l'expression de leur tendresse, les appellent « des petits anges ». Leur âme est limpide comme l'eau d'un étang paisible. Mais au fond de cette eau se cache un limon qui, soulevé par je ne sais quel remous, remonte à la surface. C'est alors un déchaînement de passions et de mauvais instincts qui rendent ces enfants méconnaissables.

Les parents se disent pour se rassurer : « C'est l'âge : cela passera. » Mais cela ne passe pas toujours aussi vite qu'ils le croyaient. La crise de l'adolescence se prolonge dans la jeunesse et parfois jusque dans l'âge mûr. En ce cas, c'est une déchéance continue, une détérioration et comme une désagrégation du chrétien. Le bel

édifice qui avait coûté tant de peine aux éducateurs, s'écroule peu à peu. D'abord ce sont les mœurs qui tombent, puis la piété. On se contente d'une messe basse le dimanche et d'une confession annuelle. Ces pratiques elles-mêmes sont bientôt abandonnées. On vit, et l'on finit par penser en païen. La foi, étouffée par les passions, languit et meurt; et de l'enfant pieux et candide qu'on était le jour de la première communion, il ne reste plus qu'un mécréant vulgaire, à la fois libre penseur et libre viveur.

C'est là évidemment un exemple à ne pas suivre. Au lieu de déchoir, vous devez toujours tendre au mieux et, comme Jésus de Nazareth, croître en sagesse aussi bien qu'en âge et en science. Mais en quoi consiste cette sagesse qu'on vous recommande? Quand un enfant ne bouge pas en classe, qu'il ne taquine point ses camarades ou qu'à la maison il s'amuse seul et sans bruit pendant des heures entières, on dit qu'il est sage comme une image. Dieu me garde de médire de cette sagesse qui fait la tranquillité des parents et des maîtres! Mais il y a évidemment mieux que cela. La vraie sagesse consiste à discerner la volonté de Dieu et à la suivre; en son fond, elle est identique à la perfection chrétienne et à la sainteté.

La sainteté, la perfection, ce sont là des grands mots qui vous effraient un peu. Faibles comme vous l'êtes, se peut-il que vous deveniez des

saints? Vous vous représentez la sainteté comme une montagne si haute et si abrupte que vous désespérez de la gravir. Il est vrai que la cime de la perfection est inaccessible, du moins en cette vie. La raison en est qu'elle s'élève à mesure qu'on s'en approche et semble fuir le pèlerin qui s'efforce d'y atteindre. Mais Dieu n'exige pas l'impossible. Il vous demande seulement de faire chaque jour quelques pas vers lui, c'est-à-dire de réaliser quelques progrès selon vos forces. A l'heure de votre mort, il est probable que vous serez encore loin du terme : il vous restera bien des défauts à corriger, bien des vertus à acquérir. Mais si vous avez fait votre possible, Dieu ne vous refusera pas la récompense qu'il a promise aux hommes de bonne volonté.

Vous direz encore : « Pourquoi chercher la perfection quand on est pécheur et qu'on offense Dieu tous les jours? Faire pénitence, réparer ses fautes, à la bonne heure! Mais aspirer à la sainteté, n'est-ce pas une prétention ridicule? »

Mes enfants, ne soyons pas plus modestes qu'il ne faut. Ce n'est pas manquer de modestie que d'obéir à la voix de Dieu et nous acheminer vers le but qu'il nous désigne. Or la volonté de Dieu est que nous soyons des saints, c'est-à-dire de faire toujours et coûte que coûte son bon plaisir. Est-ce outrecuidance que d'ambitionner un état où il nous appelle?

Sans doute il peut arriver que nous le perdions de vue pour un temps. Notre volonté est si faible, si inconstante que, sollicitée par les tentations, elle s'écarte parfois du droit chemin. Que faire alors? se décourager, se croire incapable d'amendement, se laisser aller sur la pente du mal? Non pas, mais reconnaître son erreur et au plus vite se remettre en route. Voyez le petit enfant qui accourt à l'appel de son père. Il trébuche parfois, car ses jambes molles peuvent à peine le porter. Mais s'il tombe, il se relève aussitôt et reprend sa marche vers celui qui l'appelle et au besoin saura le secourir. C'est ainsi que nous devons aller vers Dieu, sans renoncer jamais, malgré nos faiblesses, au désir de lui plaire et à l'espoir de notre salut.

*
* *

Cet effort vers le mieux, ce progrès ou du moins ce désir du progrès est la condition de la vie heureuse. Quand un commerçant fait ses comptes à la fin de la journée, il se félicite d'avoir réalisé quelques bénéfices. Si au contraire son bilan se solde par une perte, il se promet bien d'être plus avisé à l'avenir. Ayons dans l'ordre moral la même âpreté au gain, le même appétit de lucre. Tâchons de nous enrichir spirituellement et d'être chaque jour meilleurs que

la veille. Quelle joie serait la nôtre si, dans notre examen de conscience quotidien, nous pouvions nous rendre le témoignage d'avoir fait une bonne œuvre, un généreux effort sur nous-mêmes, un sacrifice méritoire! Donnez-vous souvent cette joie, la joie de sentir votre âme plus pure, plus riche, plus belle; et toutes les autres vous paraîtront fades en comparaison.

IV

L'OBÉISSANCE

Mes chers Enfants,

L'Evangile résume d'un mot toute la vie cachée de Jésus : *Erat subditus*. Il était soumis. Lui, le maître du ciel et de la terre dont la science était sans borne comme la puissance, il obéissait; et à qui? à un homme pauvre et sans culture, à un ouvrier. Jésus travaillant de ses mains dans l'atelier de Joseph, est-il un spectacle plus sublime? Nous serions stupéfaits de voir un général en chef accomplissant, sous les ordres d'un simple soldat, de pénibles corvées. Cependant notre Sauveur s'est abaissé encore davantage, puisque, tout Dieu qu'il était, il s'est fait l'apprenti d'un charpentier de village.

*
* *

Quel exemple et quelle leçon pour une époque comme la nôtre où sévit l'esprit d'indiscipline! Un vent d'anarchie souffle sur le monde. Le principe d'autorité est ébranlé de toutes parts. Jadis chaque peuple reconnaissait pour chef un prince chargé par Dieu de le gouverner et que le sacre avait marqué d'un caractère auguste. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Dans beaucoup d'Etats, les gouvernants ne sont que des fonctionnaires à gages, élus pour un temps et révocables à volonté. Ils peuvent se faire craindre parce qu'ils ont la force armée à leur disposition; mais comme leur pouvoir vient d'en bas, ils ont peu ou point de prestige.

Une révolution semblable s'est accomplie dans la famille. La famille n'est plus une monarchie absolue avec le père pour roi : elle n'est trop souvent qu'une société anarchique où commandent ceux qui devraient obéir. On ne voit plus dans les parents les représentants de Dieu : ce sont des personnes humaines dont on exploite les travers, la faiblesse et même la bonté.

Prédominance des idées révolutionnaires, affaiblissement de l'esprit chrétien, telles sont les causes générales de l'esprit d'insubordination qui règne dans la société comme dans la famille.

Si maintenant nous cherchons les motifs qui poussent tel ou tel enfant à désobéir, nous voyons qu'ils se ramènent à deux principaux : l'horreur de la gêne et l'amour-propre.

Un instinct naturel à l'homme, c'est de faire à sa tête, d'aller où bon lui semble, de suivre sa fantaisie ou son caprice. Toute contrainte lui pèse; il hait les barrières, les entraves, tout ce qui contrarie la liberté de ses mouvements. Il obéit sans trop de peine quand l'ordre est conforme à son inclination; mais ce n'est pas le cas le plus ordinaire. En général l'obéissance suppose la soumission à une volonté étrangère, par suite un effort sur soi-même, un renoncement, un sacrifice; et ce sacrifice, beaucoup ne veulent pas le consentir. Un enfant s'amusait à faire des châteaux de sable quand sa mère lui commanda d'aller porter le journal à son père au fond du jardin. La corvée n'était guère pénible; mais il fallait interrompre son jeu, se lever, faire quelques pas, et cet enfant n'aimait pas se gêner. Aussi répondit-il d'un ton boudeur :

— Maman, tu veux donc que je me fatigue?

Tous les enfants ne couvrent pas leur désobéissance d'un prétexte aussi naïf; mais s'ils étaient sincères, ils avoueraient qu'au fond de leur indocilité il y a l'amour de leurs aises et la peur du sacrifice.

Il y a aussi bien souvent de l'amour-propre. Pourquoi tant d'enfants, après un premier refus,

s'opiniâtrent-ils dans leur révolte? Ils savent bien qu'ils ont tort; et à défaut d'autre indice, leur visage rougissant trahirait les reproches de leur conscience. Mais ils ont dit non, et ils ne veulent pas se dédire. Céder, reconnaître qu'ils ont eu tort, c'est à quoi ils ne veulent pas se résigner. Une fillette fit un soir la dégoûtée et refusa de manger sa soupe. Elle espérait bien que sa mère, à titre de dédommagement, lui donnerait un autre mets plus savoureux. Mais par hasard celle-ci fut inflexible. Que faire? Se soumettre, c'était dur; mais se coucher sans souper, c'était plus dur encore. L'enfant qui ne manquait point de finesse, eut recours à un moyen terme. Elle attendit que sa mère se fût levée de table, et une fois seule, elle avala rapidement son potage. Elle avait fait sa soumission, mais l'honneur était sauf. Que d'enfants en sont là! Ils regardent comme un déshonneur de revenir sur un premier refus. Plutôt contrister leurs parents et offenser Dieu que de baisser pavillon!

Une autre forme de l'amour-propre, c'est la bonne opinion de soi-même et le mépris des autres. Il ne manque pas d'enfants qui, dupes de leur vanité, se croient supérieurs en sagesse à leurs parents. Se fier à eux, suivre leur direction, allons donc! Est-ce qu'ils ne sont pas capables de se conduire eux-mêmes? On conte qu'une jeune fille américaine de passage à Paris où sa famille devait la rejoindre, se mit à explorer la

grande ville afin d'être en mesure d'y piloter les siens. Elle voulut se faire une opinion sur les pièces à la mode et fut voir l'un après l'autre les théâtres en renom. Un soir qu'elle assistait à une comédie des moins édifiantes, elle se dit en elle-même :

— C'est tout à fait shoking : il ne faut pas que papa voie ça.

Est-ce là une histoire inventée à plaisir? Il se peut; mais elle n'a rien d'invraisemblable dans un monde renversé comme le nôtre. Cette petite américaine qui se fait le mentor de sa famille, qui lui permet ou lui interdit telle représentation théâtrale, représente bien ces enfants présomptueux qui, non contents de se passer de direction pour eux-mêmes, donneraient au besoin des conseils aux autres. Quand leurs parents leur font la morale, quand ils les mettent en garde contre certaines lectures, certaines fréquentations, ils ont un sourire de pitié.

— Les pauvres gens! se disent-ils. Sont-ils arriérés! Sont-ils craintifs! A les en croire, on ne saurait sortir de chez soi sans risquer de se casser quelque membre.

Et ils vont de l'avant avec l'assurance que donne la présomption. Ils font des sottises qu'il faut expier tôt ou tard par l'insuccès, la maladie, la perte de la vertu ou de la foi. Alors leurs yeux s'ouvrent, ils reconnaissent, mais un peu tard, qu'on leur avait dit vrai et que ce qu'ils pre-

aient pour des sornettes et du radotage, était
ı sagesse même.

*
* *

Dieu vous préserve, mes enfants, d'une fa-
ıité qui pourrait vous coûter si cher! Qu'il
ous garde dans l'humilité, c'est-à-dire dans la
érité. Vous avez assez de bon sens pour conve-
ir que vous ne savez encore que peu de chose.
ue tel enfant soit plus intelligent que ceux qui
nt charge de le diriger, ce n'est pas impossible;
ıais ses éducateurs ont sur lui un immense
vantage : ils ont plus vécu. Ils ont parcouru
vant lui un pays dont ils connaissent les
hemins, et aussi les fondrières et les pré-
ipices. N'est-il pas sage de profiter de leur
xpérience et de les prendre pour guides?
uelle folie que de prétendre découvrir une
ontrée déjà explorée par d'autres! Vous trai-
eriez de fou celui de vos camarades qui vou-
rait inventer de nouveau l'arithmétique. A
ouze ans, Pascal a découvert les premiers élé-
ıents de la géométrie; mais Pascal avait du
énie, et ce n'est pas, je crois, votre cas. Vous
ourriez chercher pendant des années la ma-
ière d'extraire la racine cubique sans aboutir
rien, au lieu que sous la direction d'un maître
serait l'affaire de quelques heures. De même,
serait perdre son temps et s'exposer à de

cruelles mésaventures que de vouloir se faire une morale personnelle et se créer un art de vivre. On ne ferait que découvrir l'Amérique, c'est-à-dire vérifier des principes démontrés déjà mille fois. Après bien des détours et des fatigues, après bien des erreurs et bien des fautes, on arriverait exactement au point d'où l'on serait parti si l'on avait écouté les conseils de ses éducateurs.

Fiez-vous donc, mes enfants, à l'expérience de vos parents et de vos maîtres, et aussi à leur affection. Ils vous aiment, je ne dis pas plus, mais mieux que vous-mêmes. Votre amour pour votre petite personne est très vif assurément, mais est-il toujours raisonnable? Que de fois ne cherchez-vous pas votre plaisir au détriment de votre santé et de votre vertu? L'affection de vos éducateurs est plus clairvoyante et plus désintéressée. Quand ils vous donnent un ordre ou un conseil, c'est pour votre bien. Vous ne voyez pas toujours la raison de ce qu'ils vous commandent; mais qu'importe? Ils la voient pour vous : cela devrait vous suffire. Peut-on vous dire le pourquoi de toutes choses, vous expliquer l'utilité de tel remède, de tel exercice scolaire, de telle pratique de piété? Ces commentaires seraient d'un détail infini et dépasseraient souvent la portée de votre intelligence. Le plus simple et le plus court, c'est d'avoir confiance en vos parents et en vos maîtres, sûrs qu'

leur obéissant, ce n'est pas à eux, mais à vous-mêmes que vous rendez service.

Il est vrai que certains ordres ne tournent pas directement à votre avantage. Vos parents vous demandent parfois de leur faire une commission, de les aider dans leur travail; mais n'en ont-ils pas le droit? Pensez à toutes les peines, à toutes les privations peut-être qu'ils se sont imposées pour vous. N'est-il pas juste de les dédommager un peu et de leur témoigner par quelques bons offices votre gratitude? On a dit que les hommes sont foncièrement ingrats et qu'il ne faut rien leur donner si nous voulons que leur reconnaissance soit à la hauteur de nos bienfaits. A vous, mes enfants, de démentir cette boutade si amèrement ironique; à vous de démontrer par votre exemple qu'il y a encore dans le monde des cœurs généreux, délicats, sensibles à l'affection qu'on leur porte et capables de la payer de retour.

***

Un mot maintenant des motifs qui doivent inspirer l'obéissance chrétienne.

Saint Paul parle quelque part de ceux qui obéissent « à l'œil ». *Ad oculum servientes.* Expression très juste et très forte pour caractériser l'obéissance servile. Il en est qui, pareils à de vils esclaves, n'accomplissent leur devoir que

si on les regarde. Un petit enfant faisait beaucoup de désordre et de tapage dans la chambre de son père. Impatienté, celui-ci lui commande de se tenir tranquille. L'enfant obéit, mais à regret; et ne tardant pas à se lasser d'être sage, il demande naïvement :

— Quand tu t'en iras, dis, papa?

— Petit misérable, fait le père, tu vas donc recommencer quand je serai parti?

— Mais oui, papa.

A la naïveté près, bien des enfants ressemblent à celui-là. Ils travaillent et se tiennent convenablement sous l'œil du maître; mais dès que celui-ci a le dos tourné, adieu toute leur sagesse! Ils s'amusent, babillent ou font des niches. Ce sont des esclaves qui n'obéissent que par crainte.

Plus élevés, plus nobles doivent être les motifs de votre obéissance. Il en est de purement naturels qui sont honnêtes et louables, comme l'intérêt bien entendu, le désir de donner satisfaction à ceux qui vous aiment. Mais il n'en est qu'un qui puisse donner à votre obéissance une valeur surnaturelle et la rendre digne d'une éternelle récompense : c'est l'amour de Dieu et le désir de lui plaire. Regardez donc vos parents et vos maîtres comme des dépositaires de l'autorité divine. Ce sont comme des officiers subalternes que le souverain roi a préposés à votre garde. En leur obéissant, n'oubliez pas que c'est

la volonté divine que vous faites, et votre obéissance deviendra tout à la fois méritoire et plus facile.

*
* *

Erat subditus. Jésus était soumis; et le chrétien, son disciple, doit l'être comme lui. La vie chrétienne est toute d'obéissance puisqu'elle consiste essentiellement dans l'observation des commandements. Tenir les yeux fixés sur Dieu comme un bon serviteur sur son maître, exécuter avec empressement ses ordres, les prévenir même, telle est l'attitude du vrai fidèle. Or comment un enfant mutin qui ne connaît d'autre loi que son caprice, aurait-il cette pieuse docilité? S'il ne sait pas obéir à ses éducateurs en de petites choses, comment se résignera-t-il aux grands sacrifices que la morale évangélique exige parfois? Insoumis aux hommes, il le sera aussi à Dieu et à ses représentants. Il ira grossir le nombre de ces demi-chrétiens qui ne prennent de la religion que ce qui est à leur convenance, c'est-à-dire ce qui ne les gêne pas. Si donc vous voulez être fidèles dans les grandes choses, soyez-le maintenant dans les petites. Remplissez consciencieusement vos devoirs d'état, soyez soumis à vos parents et à vos maîtres; et aguerris par une longue habitude de la discipline, vous pourrez affronter avec plus d'assurance les luttes de la vie.

V

LA JALOUSIE

Mes chers Enfants,

La jalousie est un des sept péchés capitaux. Elle est une forme de la concupiscence, cette racine commune de nos défauts et de nos fautes. Il n'est donc pas inutile de vous en faire voir la nature, la malice et les remèdes.

*
* *

Et d'abord qu'est-ce que la jalousie? Pour la définir, il suffit de la rapprocher d'un sentiment qui lui ressemble beaucoup, l'émulation. Quand un enfant estime un de ses camarades pour ses succès et sa vertu et qu'il désire s'égaler à lui,

c'est une émulation louable. Mais s'il ressent contre lui une irritation secrète, s'il se croit diminué par ses progrès, si surtout il cherche à rabaisser son mérite par des railleries, ses critiques et ses faux rapports, c'est là bel et bien de la jalousie. Une comparaison familière vous aidera à comprendre la différence entre ces deux sentiments. Quand dans une course à pied les concurrents tâchent simplement de se dépasser les uns les autres, il n'y a rien à dire; mais si l'un d'eux retient son rival par l'habit ou lui donne un croc-en-jambe pour le renverser, cette déloyauté mériterait le blâme de tous les honnêtes gens.

Il en est de la jalousie comme des autres péchés capitaux : elle naît avec nous; nous en recevons le germe avec la vie, et de là vient que des symptômes de cette passion apparaissent dès le premier âge. On trouve des enfants qui sont jaloux de leurs frères et sœurs. Avant la naissance de ceux-ci, ils étaient l'idole de la maison : à eux tous les regards, toutes les caresses, tous les cadeaux. Mais quand un nouveau-né arrive, ils passent à l'arrière-plan. Il leur faut partager ce qu'autrefois ils possédaient en maîtres. Leur mère elle-même, si bonne pourtant, semble les délaisser pour ne s'intéresser qu'à l'intrus. En fait, elle n'a pas cessé de les aimer; et si elle s'occupe davantage du dernier-né, c'est qu'en raison de sa faiblesse il a besoin de soins

plus continus. Mais le petit jaloux ne veut pas s'en rendre compte; il prétend que tout doit être à lui et se croit frustré de ce qu'on donne à un autre.

Comme il est naturel, cette tendance s'accentue avec l'âge et, si elle n'est combattue activement, peut prendre chez l'écolier les proportions d'un véritable vice. Il faut dire aussi que sa croissance est favorisée par notre système d'éducation qui repose en grande partie sur l'émulation. Pour exciter les élèves au travail, et même à la docilité et à la vertu, on exploite, indiscrètement parfois, le désir naturel qu'ils ont de se distinguer, d'exceller, de l'emporter les uns sur les autres. De là les compositions, les concours, les notes, les décorations, les prix. Moyens légitimes assurément, mais qui toutefois ne sont pas sans danger. Que l'émulation soit un stimulant très actif, que sans elle beaucoup d'enfants ne pourraient secouer leur indolence naturelle, d'accord; mais il faut prendre garde que ce sentiment ne dégénère. Entre l'émulation et l'envie la cloison est mince et vite traversée. Du désir d'égaler quelqu'un, on passe facilement au dépit quand il réussit trop bien, ou même au dénigrement et à la persécution. Plus d'un enfant est en butte aux vexations de ses camarades, qui ne leur a rien fait que donner le bon exemple : mais c'est là un avantage que des envieux ne lui pardonnent pas. On lui en veut d'être meil-

leur, plus intelligent ou moins libertin que les autres, et on lui fait payer cher la préférence légitime qui lui est témoignée par le maître.

Assez commune dans la pauvre humanité, on assure que la jalousie l'est spécialement chez nous. En France, paraît-il, l'individualisme l'emporte sur l'esprit de solidarité, c'est-à-dire qu'au lieu de travailler au succès de son groupe, chacun songe d'abord à soi-même, à ses intérêts ou à sa petite gloriole. Dans les concours pour le jeu de balle entre français et anglais, ceux-ci ont souvent l'avantage. Ce n'est pas qu'ils soient plus vigoureux et plus habiles; mais quand un de leurs joueurs ne peut garder la balle, il la passe à son voisin, tandis que plus d'un français aime mieux la voir tomber entre les mains de l'adversaire que de favoriser le succès d'un camarade. Que la partie soit perdue si elle n'est gagnée par lui! C'est par une raison semblable qu'on explique quelques-unes de nos défaites pendant la guerre de 1870. Tel général qui aurait pu secourir un corps d'armée écrasé par des forces supérieures en nombre, refusait de marcher sous prétexte qu'il n'avait pas reçu d'ordre. Mais le vrai motif de son abstention était tout autre. Il lui eût été pénible de procurer un avantage à un collègue envié, et il aimait mieux compromettre le salut de la patrie que de faire un sacrifice d'amour-propre.

*
* *

Ces quelques exemples font assez voir ce qu'il y a au fond de la jalousie : c'est l'égoïsme et la haine. Tandis que la charité est faite de bienveillance, qu'elle compatit aux souffrances du prochain et se réjouit de son bonheur, la jalousie s'attriste de ses succès et met tout en œuvre pour les empêcher. Elle ne se plaît que dans le mal et abattrait tous ses rivaux, si elle le pouvait, pour les mettre sous ses pieds et s'en faire un piédestal.

C'est donc un sentiment tout à fait contraire à la charité chrétienne et qui, comme d'autres passions que Dieu condamne, porte en elle-même son châtiment. Il y a deux sources au fond de notre cœur, l'une douce, l'autre amère. De la première découlent les sentiments bienveillants, comme la sympathie, la pitié, l'indulgence. De l'autre jaillissent la haine, la colère, la rancune, la jalousie. Quand c'est la première qui domine, nous sommes en paix et en joie. Quand toutes deux mélangent leurs eaux, notre âme est incertaine et trouble. Mais quand la haine prend le dessus, c'est l'agitation et la tristesse d'une nuit de tempête. L'envieux se rend malheureux par sa faute; il est puni par où il pèche. L'in-

digne passion qu'il nourrit le tourmente et le ronge, et son cœur où sévissent tour à tour l'orgueil, le dépit, l'irritation, le chagrin, est un véritable enfer.

*
* *

Il faut donc combattre une passion si contraire à l'esprit évangélique et si funeste à notre repos; mais par quels moyens?

D'abord en n'écoutant pas sa voix, en ne faisant pas ce qu'elle conseille. Comme des individus vivants, les passions se développent par la nourriture et l'exercice. Quand on leur laisse le champ libre, quand on satisfait toutes leurs exigences et qu'on cède à tous leurs caprices, elles deviennent impérieuses et intraitables. Mais quand on leur refuse obstinément leur pâture, elles s'atrophient et dépérissent. Le jeûne les rend plus souples, plus maniables, et l'on en vient plus facilement à bout. Si donc le démon de la jalousie vous donne de mauvais conseils, s'il vous presse par exemple de critiquer un camarade dont la supériorité vous offusque, fermez l'oreille à ses insinuations; faites même le contraire de ce qu'il vous dit. Rebuté, il reviendra sans doute à la charge; mais à la longue il se fatiguera et finira par vous laisser tranquille.

Un autre moyen de vous débarrasser de la

jalousie, c'est de remplir votre cœur d'amour pour le prochain. Le premier précepte évangélique, c'est la charité, et saint Paul a raison de dire que celui qui l'observe pleinement accomplit toute la loi. En effet, celui qui aime son prochain évite de lui faire tort ou peine; il s'abstient par égard pour lui de la désobéissance, du scandale, des mauvais traitements, du vol, de la calomnie. Bien plus, il le respecte, l'honore et lui veut du bien. Il applaudit à ses succès et se les approprie en quelque sorte. Son cœur est comme un miroir où, en se réfléchissant, les joies d'autrui avivent et accroissent les siennes.

Heureux naturel que celui-là, pensez-vous, mais il n'est pas donné à tous d'avoir l'humeur si accommodante et si serviable. Que faire quand on n'est pas enclin à prendre part aux joies d'autrui et à lui faire du bien?

Je répondrai : « Faites-lui du bien quand même. » L'habitude de la bienveillance se contracte comme les autres, par des actes d'abord volontaires. Forcez-vous à rendre quelques services à vos frères et à vos camarades, appliquez-vous à leur faire plaisir à l'occasion. En un mot faites comme si vous les aimiez : l'amour viendra ensuite et il sera d'autant plus vif que vous vous serez gênés davantage pour eux. L'amour vient en aimant, et bien des choses que nous avons faites d'abord sans goût et même à contre-

cœur, sont devenues dans la suite naturelles et faciles.

Enfin si vous ne voulez point végéter dans les régions basses et obscures de la jalousie, agissez toujours par des motifs élevés, comme plaire à Dieu et gagner le ciel. Ceux qui n'ont en vue que le succès sont nécessairement envieux : comment ne pas regarder d'un mauvais œil les concurrents qui leur disputent les seuls biens qu'ils convoitent? Mais le chrétien qui cherche d'abord sa sanctification et son salut est plus désintéressé et plus généreux. S'il s'élève au premier rang, il ne peut se défendre d'une joie bien naturelle; mais s'il reste dans l'ombre, il ne s'en afflige pas outre mesure. Qu'il réussisse ou qu'il échoue, il sait que son mérite est le même. On peut même soutenir qu'il réussit toujours, car il obtient toujours la chose qu'il désire principalement, à savoir l'estime de Dieu. Dieu tient compte, non du succès dont nous ne disposons pas entièrement, mais de l'effort et de la bonne volonté qui seuls sont sous notre dépendance. Il ne laissera pas sans récompense notre travail, alors même qu'il semblerait infructueux; et si nous acceptons par amour pour lui les mortifications de notre amour-propre, il nous en récompensera magnifiquement, car tout est profit pour ceux qui le servent.

*
* *

Il peut arriver, mes enfants, que malgré vos efforts vous ne parveniez point à extirper de votre cœur tout sentiment d'envie. L'envie est fortement enracinée dans certaines âmes actives et ambitieuses qui souffrent de voir décerner à d'autres la couronne qu'elles désiraient pour elles-mêmes. Bien que blâmable, ce sentiment peut être considéré comme la rançon d'excellentes qualités. Mais ce n'est pas une raison pour s'y complaire et s'y attarder volontairement. Il faut au contraire le traiter comme on traite les désirs coupables et les pensées impures. Si vous ne pouvez vous en défaire complètement, désavouez-le du moins, condamnez-le et empêchez-le d'envahir le sanctuaire intime de votre âme, je veux dire votre libre vouloir. Vous savez que l'intérieur des grands navires est divisé en compartiments séparés par des cloisons étanches. Que par suite d'une collision la coque se déchire en quelque endroit, vite on ferme ces cloisons. Un compartiment est noyé, mais les autres restent indemnes, et le navire, bien qu'alourdi, peut continuer sa marche. C'est ainsi que des sentiments que nous ne voulons pas reconnaître pour nôtres, font parfois irruption dans notre âme. Ils en forcent l'entrée et s'imposent à nous, mal-

gré notre volonté formelle de les exclure. Que faire en ce cas sinon sauver notre consentement? Regardons comme intrus tous les sentiments qui ne sont pas conformes à l'esprit évangélique. Ne leur permettons pas de se manifester au dehors, d'inspirer notre langage et notre conduite; mais refoulons-les dans les bas-fonds de nous-mêmes, en attendant qu'il nous soit possible de les éliminer tout à fait.

VI

LES MAUVAISES LECTURES

Mes chers Enfants,

Je viens vous dénoncer un de vos plus dangereux ennemis, un de ceux qui mettent le plus en péril votre vertu et votre foi : je veux dire le mauvais livre, le mauvais journal, en un mot la mauvaise presse.

Dangereux, cet ennemi l'est par son universalité même. On le trouve partout. En voyage, vous le voyez étalé dans les bibliothèques des gares ou aux vitrines des libraires. Il s'offre à vous par la main des colporteurs et des camelots. Ici même, à défaut de marchands, il se trouve peut-être des amis complaisants pour le mettre à votre portée. Il vous relance jusque chez vous par l'annonce et la réclame. Bref, nous sommes littéralement inondés de mauvais livres.

Aucun pays n'échappe à ce fléau, mais la

France moins que tout autre. A tort ou à raison, la France passe pour le pays du monde le plus fertile en productions impies et pornographiques. Et comme si elle prenait à cœur de justifier cette réputation, elle vient de porter au Panthéon le plus ignoble et le plus abject de nos romanciers.

Faut-il juger de notre patrie par ces productions malsaines et dire : Telle littérature, tel peuple? Non, je crois que la France vaut mieux que sa réputation. Mais chez nous libraires et auteurs ont exploité avec plus de cynisme qu'ailleurs les bas instincts d'un public en quête de littérature faisandée. Ils l'ont servi selon ses goûts : c'est le moyen d'arriver, sinon à la gloire, du moins à la notoriété et à la fortune.

N'oublions pas non plus que nulle part la franc-maçonnerie n'est plus puissante que chez nous. Maîtresse de la presse comme elle l'est du Parlement, elle s'est donné pour tâche de détruire chez nous le catholicisme; et elle s'y prend pour cela de deux manières : directement en attaquant la foi, indirectement en ruinant les mœurs. Cette seconde méthode est fort habile, car lorsqu'un homme perd la vertu, sa foi baisse sans qu'il s'en doute; parfois même elle chancelle et croule. De là le principe bien connu et appliqué sans vergogne : Faites des cœurs corrompus et vous n'aurez plus de catholiques.

*
* *

Dangereuse, la mauvaise presse l'est encore par la continuité de son action. L'abonné d'un journal quotidien en adopte peu à peu les opinions et l'esprit. Chaque jour il avale sa goutte de poison : comment ne finirait-il pas par s'intoxiquer. Les esprits les plus fermes et les plus personnels n'échappent pas à cette contamination. Je pourrais vous citer à ce propos le témoignage de très grands écrivains attestant que leur pensée et leur style se ressentaient du dernier livre qu'ils avaient lu. A leur insu et malgré eux, ils en imitaient l'allure et l'accent. A plus forte raison le journal déteindra-t-il sur l'immense majorité de ses lecteurs. Ils l'ont choisi librement; mais une fois abonnés, ils en deviennent les esclaves. Ils le suivent presque aveuglément où il veut les mener. Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es, dit la sagesse populaire. Ne pourrait-on pas modifier ainsi ce proverbe : Dites-moi le journal que vous lisez et je vous dirai ce que vous êtes.

*
* *

Dangereuse, l'action de la mauvaise presse l'est enfin parce qu'au lieu d'être combattue, elle

est librement acceptée. Elle trouve des complices dans la place, et ce sont les passions. Lorsqu'un enfant se trouve pour la première fois en présence d'un mauvais journal ou d'un mauvais livre, une scène se passe en lui, assez semblable à la tentation originelle.

D'après le récit biblique, le démon, pour séduire Eve, la tenta d'abord par l'appât de l'orgueil. « Dieu, dites-vous, vous a défendu de toucher à ce fruit : et vous acceptez cette défense et vous subissez ce joug ? Allons ! créature intelligente et libre, un peu de fierté ! Ne relevez que de vous-même; ne reconnaissez d'autre loi que votre bon plaisir, et vous serez comme des dieux. »

Quand il vous propose un mauvais livre, le démon vous tient un langage analogue : « Votre conscience vous défend de lire cet ouvrage et l'Eglise le met à l'index. Allez-vous tenir compte de cette interdiction ? Vous serez donc toujours un petit garçon qu'on tient en lisière ? Un peu de fierté, voyons. Soyez des hommes, et, pour le prouver, secouez résolument ce joug qu'on veut mettre sur vos épaules et, pour faire acte d'indépendance, lisez ce livre. »

Ainsi, pour certains esprits mal faits, il suffit qu'un livre soit prohibé pour qu'ils soient tentés de le lire, et l'interdiction qui le frappe n'est qu'un attrait de plus.

Pour attirer Eve dans le piège, le démon la séduisit encore par la curiosité. « Mangez de ce

fruit, et vos yeux s'ouvriront et vous connaîtrez le bien et le mal. »

De même en vous présentant un journal impie, le démon murmure à vos oreilles : « Jusqu'ici on ne vous a fait voir que le beau côté de la religion; on ne vous a présenté que les arguments en sa faveur. Il est temps de connaître le pour et le contre. Lisez cette feuille, et la religion vous apparaîtra sous un aspect nouveau. Vous apprendrez sur elle des choses qui vous intéresseront vivement. »

S'agit-il d'une feuille ou d'une brochure licencieuse, l'attrait de la curiosité est plus vif encore : « Lisez, dit le Tentateur; et si avancés que vous êtes dans la connaissance du mal, des raffinements nouveaux vous seront révélés. Votre regard pénétrera encore plus avant dans la corruption humaine, et bientôt vous serez fiers de n'avoir plus rien à apprendre. »

Enfin ce qui acheva de perdre la première femme, ce fut la sensualité. Le fruit était beau à voir, dit la Genèse, et agréable au goût. Eve le cueillit, en goûta, le fit goûter à son mari, et par cette faute se précipita avec lui dans un abîme de maux.

De même, n'est-ce pas la sensualité, le désir de goûter, au moins par l'imagination, des voluptés coupables qui pousse à lire des romans licencieux? Beaucoup s'en défendent en disant : « Si je me permets de lire ce livre, ce feuilleton,

ce n'est point parce qu'il est immoral, mais parce qu'il est bien fait et bien écrit. »

Vous croyez cela? Eh bien! vous êtes dans une étrange illusion. Ce que vous cherchez dans ces lectures, c'est, dites-vous, le beau style. Or voici un livre qui, au jugement d'un de nos plus grands critiques, est le plus beau de la langue française : ce sont les *Méditations sur l'Evangile*, de Bossuet. Pourquoi ne le liriez-vous pas au lieu de ce roman malhonnête? Je vous vois faire la moue. Ma proposition ne vous sourit pas. Je suis donc en droit de conclure que ce que vous cherchez dans vos romans, ce n'est pas la beauté littéraire : c'est tout autre chose.

*
* *

De tout ceci une conclusion se dégage évidente, incontestable : c'est qu'un enfant chrétien ne peut se permettre la lecture d'un livre impie ou immoral. Mais j'entends une objection que beaucoup ne manqueront pas de formuler en eux-mêmes : « Il est bon après tout que je connaisse le pour et le contre et que, dans les questions religieuses, je prenne connaissance des idées de nos adversaires afin de me faire une opinion personnelle. »

Ce langage je l'ai entendu tenir à des jeunes gens de dix-huit ans qui, parce qu'ils avaient

obtenu à grand'peine le diplôme de bachelier, étaient littéralement ivres d'orgueil. Je l'ai entendu tenir à de jeunes apprentis qui, parce qu'ils savaient tout juste lire un journal qu'ils ne comprenaient qu'à demi, se croyaient en droit de traiter de haut le Pape, les évêques, les autorités les plus respectables par leur science, leur sagesse et leur caractère sacré. Quelle présomption! Faut-il avoir perdu toute notion exacte des choses pour se croire capable d'aborder et de résoudre toutes les questions! N'oubliez pas, mes enfants, combien la science religieuse est vaste et difficile. Quel champ immense à parcourir que l'histoire de l'Eglise! Pour traiter à fond une seule des questions qu'elle embrasse, la vie de Jeanne d'Arc, je suppose, ou l'Inquisition, une année entière ne suffirait pas.

D'autre part cette science est la plus ardue qui soit. Elle étudie les questions les plus difficiles qui se posent à l'esprit humain : les origines du monde, notre destinée, les rapports entre Dieu et sa créature. Pour s'y reconnaître, il faut du talent, du travail, de l'étude, en un mot il faut être de la partie. Un des plus grands esprits que la terre ait portés, à la fois grand mathématicien, grand physicien et grand philosophe, Pascal, tomba dans l'erreur janséniste parce qu'il avait abordé l'étude des questions religieuses dans un esprit d'indépendance et d'indocilité. A plus forte raison, vous qui n'avez pas

le génie de Pascal, si vous prétendez juger par vous-mêmes de tout, vous vous tromperez presque infailliblement.

Que savez-vous en effet en fait de religion? Ce que vous avez appris sur les bancs du catéchisme. Et c'est avec ce petit lot de connaissances qui ne sont que le rudiment et l'A B C de la religion, que vous avez la prétention de trancher les problèmes les plus difficiles? Avouez que ce n'est ni juste ni raisonnable.

Que faire donc? Tout simplement vous en rapporter aux juges compétents. C'est ce que vous faites dans les questions scientifiques. Vous croyez par exemple que la distance moyenne du soleil à la terre est de trente-huit millions de lieues; mais pourquoi le croyez-vous? Uniquement parce que les savants vous le disent; vous êtes incapables de comprendre les calculs par lesquels ils établissent cette vérité. De même, dans les questions religieuses, croyez-en les personnes compétentes qui sont les évêques réunis en conciles et les Papes; et surtout n'allez pas demander à nos adversaires une vérité qu'ils ne vous présenteront que travestie et défigurée.

Une autre excuse qu'invoquent les lecteurs des feuilletons licencieux est celle-ci : « Cela ne me fait rien. »

Cela ne vous fait rien? dites-vous. Vous êtes donc terriblement blasés. Ceux qui s'habituent aux liqueurs fortes ne sentent pas non plus la

brûlure de l'alcool; mais cela prouve simplement que leur palais est émoussé. Ce sont des anormaux, et leur témoignage ne compte pas. De même, s'il est vrai qu'une lecture obscène ne fait sur vous aucune mauvaise impression, que faut-il en conclure? Rien, si ce n'est que vous avez perdu le sens moral, que vous n'avez plus de conscience.

Mais il n'est pas vrai que vous soyez insensibles à une mauvaise lecture. Car enfin si ce roman malsain ne flattait pas votre sensualité, pourquoi le liriez-vous? Vous ne feriez pas un péché si cela ne vous rapportait autre chose que de l'ennui. Cela ne vous fait rien. Oui, cela ne fait rien à votre conscience que vous avez étouffée; mais sans que vous y preniez garde, cela vous fait beaucoup de mal. Tout peut s'en ressentir en vous : vos pensées, vos sentiments et votre conduite.

*
* *

Quels sont donc vos devoirs envers le mauvais livre? D'abord ne pas le lire. Si vous avez des doutes sur la moralité d'un ouvrage, avant d'en entreprendre la lecture, demandez conseil à des personnes compétentes. Si après en avoir lu quelques pages, vous voyez qu'il est mauvais, restez-en là, et ne dites pas comme certains : « Puisque j'ai commencé, autant vaut

aller jusqu'au bout. » C'est comme si l'on disait : « Puisque j'ai avalé quelques gouttes de poison, autant vaut ne pas me priver du reste et m'empoisonner tout à fait. »

Mais pour n'être pas exposés à lire de mauvais livres, il ne faut pas en garder chez vous : ce serait vous mettre dans une occasion prochaine de péché. Si vous n'avez pas sous la main de mauvais livre, vous pourrez être tentés de le lire; mais pour vous le procurer, il faudrait aller chez le libraire, faire une dépense; et le plus souvent la difficulté matérielle vous arrêtera. Mais si ce livre est à votre portée et que vous n'ayez qu'à étendre la main pour le prendre, il faudrait pour vous en abstenir une vertu bien éprouvée.

Que faire donc du mauvais livre? Le revendre? Non, car ce serait remettre le poison en circulation et contaminer peut-être des centaines d'âmes. Le mauvais livre doit être détruit. Jadis il était brûlé en place de Grève par la main du bourreau : c'est là tout ce qu'il mérite.

Il en est qui refuse de détruire tel mauvais livre sous prétexte qu'il est doré sur tranches et richement relié. La belle raison! Le serpent, lui aussi, a parfois de belles couleurs et une robe somptueuse; cependant, quand vous le rencontrez sur votre chemin, vous n'hésitez pas à l'écraser de peur qu'il ne vous morde. Vous craignez la vipère parce qu'elle peut vous infecter

de son venin : craignez davantage le mauvais livre qui à coup sûr, si vous le lisez, empoisonnera votre âme. Certains livres sont si venimeux qu'il suffit d'en lire quelques pages pour s'inoculer un poison qui ne sera pas éliminé de sitôt.

Du journal je ne dirai qu'un mot, puisque vous n'êtes pas encore en état de prendre un abonnement régulier. Au risque de vous paraître sévère, je vous conseillerai de ne jamais lire un journal à nouvelles. En effet, bien des journaux, même réputés honnêtes, ne se privent pas de raconter avec force détails des crimes passionnels et de donner des comptes rendus de cours d'assises. Vous êtes encore trop jeunes pour supporter de pareilles lectures. Certaines révélations prématurées jetteraient le trouble dans votre imagination et déposeraient en vous des germes morbides. Il y a quelques années, on a cité le cas d'un enfant de dix ans qui avait poignardé un de ses camarades, pour rien, uniquement parce que dans le journal il avait lu le récit d'un assassinat semblable. Je ne dis pas que la lecture du journal vous poussera au crime; mais elle provoquera en vous des tentations dangereuses qu'en raison de votre faiblesse il est prudent d'éviter.

VII

L'ESPRIT D'APOSTOLAT

Mes chers Enfants,

« Comme il n'y a pas de chrétien sans la charité, a dit un grand orateur catholique, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme. » Le moyen en effet d'aimer Dieu sans désirer que son règne arrive? Le moyen d'aimer nos semblables sans leur souhaiter le plus grand des biens qui est le salut? L'apostolat n'est donc pas un honneur qu'on puisse accepter ou décliner : c'est un devoir. Chaque fidèle doit contribuer, dans la mesure de ses forces, à la propagation de la foi et au triomphe de l'Evangile.

Etes-vous exempts de ce devoir, mes chers enfants? Vous le pensez peut-être; vous croyez qu'en raison de votre faiblesse et de votre igno-

rance Dieu ne vous demande pas encore de combattre pour sa cause. Impose-t-on le service militaire à ceux qui ne sont pas en état de porter les armes? Que pouvez-vous pour la défense de notre foi? S'il vous fallait prendre la parole en public ou seulement faire une conférence à vos camarades, vous seriez sans doute assez embarrassés. Heureusement qu'il y a d'autres armes pour servir l'Eglise que la parole et la plume. Sans faire de savants discours, vous pouvez être apôtres et exercer autour de vous une bienfaisante influence : en voici quelques moyens.

*
* *

D'abord la prière. Quand les missionnaires partent pour leurs résidences lointaines, leur premier soin est de se recommander aux prières des fidèles et des communautés religieuses; et si là-bas ils font quelque bien, s'ils convertissent des infidèles, s'ils annexent de nouvelles provinces au domaine de l'Eglise, ils attribuent ces succès moins à leur zèle qu'aux prières de leurs amis. Et ils ont raison : la prière est comme le nerf de l'apostolat. C'est la grâce divine qui féconde le labeur des missionnaires. Ils auront beau travailler nuit et jour et jeter leur filet sans relâche, ils ne prendront rien si Jésus n'est

avec eux; mais quand le Maître les conseille et les aide, ils font des captures merveilleuses.

Entre toutes les prières apostoliques, celle des enfants est particulièrement agréable à Notre-Seigneur. Vous êtes ses favoris, ses préférés : priez-le donc avec confiance. Priez-le pour vos camarades, spécialement pour ceux qui sont le plus tentés ou le plus fragiles. Priez-le pour vos parents, pour ceux surtout qui auraient eu le malheur d'oublier les promesses de leur baptême. Que de grâces vous pouvez attirer sur eux par une prière fervente et persévérante! Le poète a dit :

> Un enfant peut sauver un monde
> En joignant ses mains chaque soir.

Sauver un monde, c'est beaucoup et vous n'en demandez pas tant; mais il est sûr que votre intercession peut sauver bien des âmes. Voici à ce sujet ce que raconte un missionnaire.

Un jour il vit entrer dans son confessionnal une femme qui lui dit :

— Mon Père, je suis désolée : mon mari refuse absolument de faire sa mission. Il s'est laissé entraîner par des camarades qui lui ont fait prendre l'engagement de ne plus mettre les pieds à l'église. J'ai beau le prier, le supplier : il ne veut rien entendre.

— Avez-vous des enfants? lui demanda le prêtre.

— Oui, mon Père, j'en ai trois.

— Eh bien! faites-les prier pour leur père. Dieu ne résiste pas à la prière des enfants.

La femme suivit ce conseil, et pendant les jours suivants, on put voir à l'église trois petits enfants qui faisaient le chemin de la croix avec leur mère. Agenouillés devant chaque station, ils murmuraient en joignant les mains :

— Mon Dieu, délivrez les âmes du purgatoire et convertissez notre père.

Comment Dieu aurait-il pu résister à de telles instances? Il toucha le cœur du père endurci; et quelques jours après cet homme qui avait juré de ne plus fréquenter les sacrements, vint s'agenouiller à la sainte Table à côté de sa femme rayonnante de joie.

*
* *

Un autre moyen d'apostolat que vous avez à votre disposition, c'est l'exemple. L'exemple a d'autant plus de poids qu'il vient d'une personne plus considérable par sa situation de fortune, sa science, son crédit. Mais l'exemple des enfants n'est pas non plus sans portée. Les maîtres qui ont vu défiler devant leur chaire plusieurs générations d'élèves, savent qu'elles ne se ressemblent pas. D'une classe à l'autre il y a parfois de notables différences sous le rap-

port de l'intelligence, du travail, et aussi de la bonne tenue et de la piété. D'où vient cette différence entre des enfants qui sortent du même lieu et ont reçu la même culture? Elle tient à l'influence des meneurs. Les meneurs sont les chefs de file de la classe; ce sont des élèves, pas toujours les plus intelligents, qui ont réussi, Dieu sait comme! à prendre de l'empire sur leurs condisciples. Dans la cour de récréation qui est leur domaine, ils exercent une véritable autorité et règnent en maître. Ce sont eux qui donnent le ton à la classe. S'ils sont pieux et dociles, tout va bien; s'ils sont mutins, vicieux, il passe sur la classe un souffle d'indiscipline et d'immoralité. Les maîtres n'en voient pas toujours l'origine; ils s'étonnent que leurs efforts demeurent stériles et leur zèle impuissant. Qui donc arrache le bon grain à mesure qu'il germe? Ce sont les meneurs dont l'influence sournoise neutralise celle du maître. Heureux s'ils savaient utiliser pour le bien le prestige qu'ils ont acquis!

Mais le rayonnement de votre exemple peut s'étendre bien au delà des limites de votre école. Dans un récent congrès diocésain tenu à Chartres, on a cité le cas d'une paroisse qui s'est convertie grâce à la courageuse initiative d'une petite fille. Il y a un demi-siècle, cette paroisse était pour l'esprit chrétien à l'unisson de ses voisines : c'est beaucoup dire puisqu'il s'agit

de la Beauce. La Providence lui envoya un saint prêtre qui essaya par tous les moyens de la tirer de son indifférence, mais rien n'y fit. Il eut beau prêcher, prier, faire pénitence, et cela pendant huit années, pas une seule conversion ne vint récompenser son zèle.

Un soir, c'était après la cérémonie de la première communion, il sortait de son église quand, voyant un groupe de blanches fillettes qui rentraient chez elle, il se dit avec tristesse :

— Ces enfants sont bien disposées aujourd'hui; mais seront-elles assez énergiques pour résister à l'entraînement de leur entourage? Qui sait si dimanche prochain elles reviendront à l'église?

Comme il se livrait à ses sombres pensées, une petite fille se détacha de ses compagnes, vint à lui et d'un air décidé :

— Vous ne savez pas, Monsieur le curé, la résolution que j'ai prise? Je veux être une dévote.

Et comme le prêtre hochait la tête d'un air de doute, l'enfant reprit :

— Vous ne croyez pas, Monsieur le curé? Eh bien! vous verrez.

L'enfant tint parole. Elle devint une jeune fille exemplaire, modeste, pieuse, zélée au point de jeûner et de coucher sur la dure pour la conversion des pécheurs. Engagée dans le mariage, elle éleva ses neuf enfants dans la piété et la

crainte de Dieu. Son exemple donna l'impulsion à toute la paroisse. Une fois lancée dans le bon chemin, elle ne s'arrêta plus, et maintenant elle est complètement transformée. Redevenue chrétienne, elle est comme « un ilôt de sainteté » au milieu d'un pays presque irréligieux.

Il y a plusieurs manières de donner l'exemple dont la plus simple est de s'abstenir du mal. Si vous vous trouvez dans un groupe où se tiennent des propos médisants ou déshonnêtes, le cas n'est point chimérique, n'est-ce pas? que devez-vous faire? Au lieu de prendre part à l'entretien, de l'approuver par des sourires complaisants, éloignez-vous ou gardez le silence. Cette désapprobation muette ne restera pas sans effet : elle sera pour vos camarades momentanément dévoyés un discret rappel au devoir.

Mais vous pouvez donner l'exemple d'une manière plus positive et plus efficace en faisant toujours votre devoir, en obéissant coûte que coûte à votre conscience. Soyez des modèles sous le rapport de la conduite et de la piété. De quelle édification ne seriez-vous pas pour vos camarades rien que par votre tenue à l'église! Ne perdez jamais de vue la majesté du lieu où vous êtes, dites-vous que Notre-Seigneur est là dans le tabernacle, qu'il pense à vous, qu'il vous regarde, et ces sentiments deviendront visibles dans votre physionomie, dans votre maintien, dans toute

votre personne. Votre attitude seule sera une prédication, et, mieux que tous les discours, elle fera sentir à ceux qui seraient tentés de l'oublier la réalité de la présence divine.

Le dernier moyen d'apostolat dont je voulais vous parler, l'action, est-il à votre portée? Assurément oui, et l'on en pourrait donner une preuve indiscutable. Dans les groupements d'enfants, il y a parfois, trop souvent hélas! des scandaleux, des corrupteurs qui prennent un plaisir diabolique à pervertir leurs camarades, brebis galeuses qui ne tarderaient pas, si on les laissait faire, à contaminer tout le troupeau. Si donc à votre âge il y a déjà des apôtres pour le mal, pourquoi n'y en aurait-il pas pour le bien? Je sais qu'il est plus facile de blesser que de guérir et de détruire que d'édifier. Mais si la tâche est malaisée, elle n'est pas, Dieu aidant, au-dessus de vos forces.

J'ai connu un bébé extrêmement précoce comme la plupart des enfants qui doivent mourir en bas âge. A deux ans, il savait déjà quelques prières et, chose incroyable! il les apprenait à ses petits camarades. Il aimait à jouer avec une fillette qui n'avait pas comme lui le bonheur d'être élevée chrétiennement.

— Tu ne sais pas tes prières? lui demanda-t-il un jour.

— Non, fit l'autre, ma mère ne veut pas me les apprendre. Elle dit comme ça que ce n'est pas la peine puisque je ne les réciterai plus quand je serai grande.

— Regarde comment je fais le soir.

Et l'enfant se mettant à genoux, murmura, les yeux au ciel :

— O Jésus, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

Et l'autre d'imiter ses gestes, de répéter ses paroles, apprenant de la bouche d'un petit ange sa première prière.

S'il s'agit de grandes personnes, il est plus difficile d'exercer sur elles une action directe. Mais sans sortir des bornes de la discrétion et du respect, vous pouvez leur faire du bien à l'occasion. Que d'hommes, éloignés depuis longtemps des pratiques religieuses, se convertissent quand, la veille de sa première communion, leur enfant se jette entre leurs bras et leur dit :

— Mon cher papa, si tu savais comme je suis heureux! Mais je le serais davantage encore si demain tu voulais bien communier avec moi.

Il n'en faut pas davantage pour les attendrir, leur arracher de douces larmes, et la grâce fait le reste.

Bien des hommes qui se cabreraient si une

grande personne entreprenait de les mener, cèdent sans résistance à des enfants. On conte qu'un vieux soldat qui ne prononçait guère le nom de Dieu que dans ses blasphèmes, fut converti par un de ses neveux âgé de onze ans à peine. L'affaire n'alla pas toute seule et plusieurs tentatives restèrent infructueuses. Une fois l'enfant se crut à la veille de réussir. Etant tombé malade, le vieux grenadier promit de voir un prêtre; mais dès qu'il fut sur pied, adieu ses bonnes résolutions! Prières, objurgations, caresses, tout fut inutile. A bout d'arguments, son neveu lui dit avec une effronterie calculée :

— Mon oncle, tu n'es qu'un lâche.

L'ancien militaire frémit sous l'outrage.

— Un lâche, moi qui ai gagné la médaille militaire sur le champ de bataille?

— C'est vrai, mon oncle, que tu étais brave devant l'ennemi; mais pourquoi as-tu peur de te confesser? L'autre jour, tu m'avais promis de le faire et tu ne veux pas tenir parole : c'est lâche, cela.

— Eh bien! pour te prouver que je n'ai pas peur de la confession, j'y vais tout de suite.

Le petit apôtre était aussi prudent que zélé : de peur que son oncle ne changeât d'avis en route, il l'accompagna jusqu'à l'église; et ouvrant la porte du confessionnal, il dit au prêtre avec un accent de triomphe :

— Je vous l'amène. Tenez : le voilà!

*
* *

Mes enfants, je vous ai indiqué quelques moyens pratiques d'exercer l'apostolat dans votre entourage. Mais vous en trouverez d'autres par vous-mêmes si vous avez à cœur de faire du bien. Soyez véritablement apôtres, et les occasions ne vous manqueront pas de satisfaire votre zèle. Vous serez empressés à les saisir et au besoin ingénieux à les faire naître. Ainsi, malgré votre jeune âge, vous ne serez pas inutiles; vous contribuerez selon votre pouvoir au succès de la cause qui nous est chère à tous et, comme disaient nos pères dans leur naïf langage, vous serez de bons « sergents », c'est-à-dire de bons serviteurs de Jésus-Christ.

VIII

L'ANGE GARDIEN

Mes chers Enfants,

Vous avez dû remarquer dans l'évangile de ce jour une parole qui vous concerne. « Gardez-vous, dit Notre-Seigneur, de mépriser aucun de ces petits qui croient en moi, car leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. »

Pour bien comprendre cette parole, il faut se reporter à l'époque où elle fut prononcée. C'était alors le règne de la force. Les hommes que n'avait point encore attendris la doctrine évangélique, n'avaient d'estime que pour la puissance. Ils s'inclinaient devant les détenteurs du pouvoir et de la richesse, ils faisaient grand cas des athlètes; mais nul ne leur avait appris à respecter vos pareils. Ils les regardaient comme des êtres faibles, et partant méprisables. Quoi de plus fragile en effet qu'un petit enfant? Il ne peut se suffire à lui-même ni se défendre, et il

périrait infailliblement si la tendresse de ses parents ne pourvoyait à ses nécessités. Néanmoins Notre-Seigneur nous recommande de l'estimer, et pourquoi cela? Parce qu'un ange est près de lui qui le surveille et le protège.

Cet enseignement évangélique nous donne une grande idée de notre excellence. Vous savez en effet, mes enfants, combien les anges nous sont supérieurs en dignité. Près de ces purs esprits, notre âme n'est qu'ignorance et que ténèbres. Pourtant ils ne croient pas s'abaisser en nous donnant leurs soins. Jadis les plus grands seigneurs se faisaient gloire de servir les enfants des rois et d'être incorporés à leur maison. Si élevés en dignité que soient les anges, ils veulent bien être vos serviteurs et en quelque sorte vos gardes du corps, parce qu'ils voient en vous des enfants de Dieu et de futurs citoyens du ciel.

Si ceux qui connurent Bonaparte pendant son jeune âge avaient prévu ce qu'il serait un jour, ils auraient admiré dans l'enfant le grand empereur qui devait remplir la terre du bruit de son nom. Or vous êtes tous appelés à une destinée plus belle que celle de Napoléon. Si humble que soit votre naissance, si obscure que soit votre vie terrestre, votre nom ne périra pas et, à condition que vous soyez fidèles à la grâce, il rayonnera pendant toute l'éternité. Les anges savent cela; ils savent que, malgré vos imperfections et votre faiblesse, vous pouvez devenir leurs com-

pagnons de gloire, et c'est pourquoi ils vous vénèrent et vous aiment.

Il ne faut donc point, mes enfants, mépriser notre condition humaine. Sans doute nous sommes limités de toutes parts, dans notre savoir, dans notre puissance, dans notre vie si courte. A ne consulter que les apparences, nous ne serions que d'éphémères lueurs qui brillent un instant pour disparaître dans la nuit infinie. Cependant il faut qu'il y ait en nous quelque chose de grand pour que Dieu ait mis ses anges à notre service. Ne sommes-nous pas en effet des esprits immortels, créés à son image, capables de le connaître et de le posséder un jour? A ce titre nous sommes les frères des anges, frères moins privilégiés, sujets au péché, à la souffrance, à la mort : mais c'est justement pour cela qu'ils ont pour nous tant de compassion et de tendresse.

*
* *

Une autre réflexion nous est suggérée par l'évangile de ce jour : c'est que nous sommes entourés d'êtres invisibles dont nos yeux de chair ne soupçonnent point l'existence. En vous voyant jouer ou travailler sous le regard de vos maîtres, qui se douterait qu'il y a près de vous d'autres maîtres ou plutôt d'autres amis invisibles qui vous surveillent avec sollicitude? Ce sont vos bons anges. Leur existence est attestée

par l'Evangile : la mettre en doute, ce serait rejeter du même coup la divinité de Notre-Seigneur et l'autorité de l'Eglise.

Vous me direz que vous n'avez jamais vu votre bon ange ni même senti sa présence; mais est-ce une raison de contester son existence? Depuis l'invention de la télégraphie sans fil, nous savons que l'air est parcouru en tous sens par des ondes électriques dont l'homme a fait ses messagères. Vous n'avez jamais vu ces ondes, ni vous ni personne : vous y croyez néanmoins sur la foi des savants. Croyez de même à la parole infaillible de Notre-Seigneur lorsqu'il vous dit que les anges veillent sur vous par l'ordre de Dieu et « qu'ils vous porteront entre leurs bras de peur que votre pied ne se heurte à la pierre du chemin ».

Le bonheur des anges, c'est de contempler la gloire de Dieu. Ne croyez point, mes enfants, que, pour remplir une mission auprès de vous, ils soient privés de la vision béatifique. L'Evangile prend soin de remarquer que, tout en faisant leur office, ils voient sans cesse la face de Dieu. Nous pouvons conclure de là que le monde invisible nous entoure à notre insu et nous pénètre. Dieu n'est pas loin puisque les anges qui sont à nos côtés le voient. Or là où est Dieu, là aussi est le ciel avec sa magnificence et ses splendeurs. Ce qui nous empêche de le voir, ce sont les choses sensibles qui s'interposent comme un

rideau impénétrable entre nous et l'au-delà. Mais quand la mort aura soulevé ce voile, quand notre âme sera dégagée des sens, nous découvrirons ce qu'à cette heure nous ne faisons que pressentir. Nous n'aurons pas besoin de faire un grand voyage pour rencontrer Dieu : dès que nos yeux seront dessillés par la mort, nous le verrons face à face.

*
* *

La foi vous enseigne donc, mes enfants, que vous avez un ami invisible qui vous protège et vous accompagne dans toutes vos voies. Mais n'oubliez pas que vous avez un autre compagnon de route, également invisible et très puissant. C'est le démon, l'ange des ténèbres qui s'efforce d'arracher ce que votre bon ange a semé. Tentations, occasions de péché, sollicitations intérieures et extérieures, il met tout en œuvre pour vous séduire. Votre âme, et c'est là une nouvelle preuve de sa grandeur, est comme un enjeu que se disputent l'enfer et le ciel. A vous, mes enfants, de prendre résolument parti dans ce combat. Dans le tumulte de voix contradictoires qui parfois s'agite en vous, tâchez de reconnaître celle de votre bon ange et de la suivre avec empressement. Soyez dociles à ses inspirations; et après avoir dirigé vos pas en cette vie, il vous conduira jusqu'au ciel où vous jouirez avec lui d'une félicité sans fin.

IX

JESUS, L'AMI DES ENFANTS

MES CHERS ENFANTS,

Si je vous posais cette question : « Avez-vous des amis? » vous me répondriez sans doute : « Oui, j'en ai »; et quelques-uns ajouteraient peut-être : « J'en ai même beaucoup »; car il en est parmi vous qui, à cause de leur bon caractère et de leur enjouement, sont sympathiques à tous leurs camarades.

« Mais, vous répliquerais-je, êtes-vous si sûrs que cela d'avoir tant d'amis? » Le bon La Fontaine qu'on vous explique en classe, disait à propos de l'amitié :

> Rien n'est plus commun que le nom,
> Rien n'est si rare que la chose.

En effet l'amitié, la vraie, est faite de délicatesse, de générosité, d'oubli de soi; et en vé-

rité ces sentiments ne sont pas si communs. Ceux que vous prenez pour des amis ne sont peut-être que des camarades avec qui vous vous plaisez parce que leur humeur s'accorde avec la vôtre, mais qui seraient sans doute incapables de se sacrifier ou seulement de se gêner pour vous.

*
* *

Cependant, mes enfants, en disant que vous avez des amis, vous ne vous tromperiez pas absolument, car vous en avez au moins un; et cet ami, l'ami des plus pauvres et des plus disgraciés, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. O la précieuse amitié que la sienne, et comme elle laisse loin derrière elle toutes les amitiés de ce monde!

Les amis que nous pouvons avoir parmi les hommes ont d'ordinaire plus de bonne volonté que de puissance. Ils sont souvent incapables de nous venir en aide. Que peuvent-ils par exemple en face d'un deuil cruel qui nous frappe ou encore d'une infirmité incurable? Ils pleurent avec nous; ils prennent part à nos peines, comme ils disent, et c'est tout.

Il n'en est pas ainsi de Jésus : sa puissance est sans borne comme son amour. Protecteur incomparable, il peut éloigner de nous tous les dangers et nous rendre tous les biens que nous

avons perdus. Mettez donc en lui votre confiance, sûrs qu'elle ne sera point trompée.

Jésus est aussi l'ami fidèle. « Les vraies amitiés, a-t-on dit, sont éternelles.» Assurément, mais comme elles sont rares ces amitiés-là! Le plus souvent les pauvres amitiés de ce monde « s'en vont avec les années et les intérêts ». On s'est aimé, on s'est recherché pendant l'enfance, on s'est cru uni à jamais par ces liens si doux de l'affection. Mais le temps vient qui amène avec lui l'oubli. Il éteint peu à peu cette belle flamme de l'amitié qui semblait d'abord si vive, et à la fin il n'en reste plus qu'un peu de cendre au fond d'un cœur refroidi.

L'amitié de Jésus n'a pas de ces défaillances. A certaines saintes, à sainte Catherine de Sienne par exemple, il a fait don d'un anneau mystique. Cet anneau, symbole de la chaîne de tendresse qui l'unit à l'âme fidèle, Notre-Seigneur ne le reprend jamais. Jamais il ne manque à ses engagements, jamais il ne nous abandonne le premier. Et même après les fautes les plus graves, après toutes les infidélités, toutes les trahisons et tous les parjures, il garde sa tendresse à l'âme pécheresse et attend patiemment son retour.

Enfin dans cette amitié surnaturelle qui nous unit à Jésus, il n'y a pas d'absence à craindre. Il arrive parfois que deux vrais amis vivent séparés l'un de l'autre, et ce n'est qu'à de rares

intervalles qu'ils peuvent se rejoindre et se revoir. Mais Jésus n'est jamais séparé de ceux qu'il aime. Quand vous pensez à lui, peut-être vous le représentez-vous vivant très loin, en Palestine, du temps de Tibère-Auguste. De fait Notre-Seigneur a vécu sa vie mortelle dans ce pays et à cette époque. Mais avant de remonter au ciel, il a promis à ses disciples de rester avec eux tous les jours jusqu'à la fin des temps. Vous savez comment il a tenu sa promesse : c'est en prenant chaque jour une nouvelle naissance dans l'Eucharistie. Jésus est donc, en un sens très vrai, notre contemporain et notre compatriote. Il vit au milieu de nous, il habite notre ville. Vous pouvez aller chez lui aussi souvent que chez votre voisin ou votre meilleur ami. Sa maison, l'église, est une maison hospitalière et toujours ouverte.

Mais si Jésus réside dans le tabernacle, il réside aussi dans vos cœurs. Il y sera tout à l'heure par la communion. Sa sainte humanité sera présente en vous tant que subsisteront les espèces eucharistiques. Mais même après que celles-ci seront consommées, Jésus vous restera uni en quelque manière. En effet, étant Dieu, il est présent partout. Il vous suit comme votre ombre : bien mieux, il pénètre jusqu'au plus intime de votre âme. Il voit vos mouvements, vos moindres gestes; il suit des yeux vos plus secrètes pensées et jusqu'à ces sentiments

obscurs qui germent dans les profondeurs de notre âme et passent inaperçus à nos propres yeux.

*
* *

Ah! mes enfants, si vous étiez bien convaincus de cette vérité, si vous vous rappeliez sans cesse que Jésus est un ami tout-puissant, un ami fidèle, un ami toujours présent, comme vous seriez plus empressés à le servir et à lui plaire! Vous connaissez au moins de nom le bienheureux martyr Théophane Vénard. Ce saint missionnaire, originaire du Poitou, fut enfermé par les infidèles du Tonkin dans une cage où il resta plus de trois mois. Il supporta héroïquement sa longue torture, et cette constance inébranlable qui faisait l'admiration de ses bourreaux eux-mêmes, il la puisait dans son ardent amour pour Notre-Seigneur, « *Jesu, Deo meo, mire commiscor.* Je m'unis à Jésus, mon Dieu, d'une manière ineffable. » Replié sur lui-même dans sa cage étroite, il pensait à son ami divin, il vivait en lui, il s'absorbait en lui au point d'en oublier ses affreuses souffrances.

Vous n'aurez pas à affronter, je l'espère, cette terrible épreuve du martyre. Ce que Dieu demande de vous, ce sont des choses toutes simples: c'est de bien remplir vos devoirs d'enfant, d'écolier, de chrétien; c'est d'être dociles à vos pa-

rents et à vos maîtres; c'est de repousser les tentations du démon sous quelques formes qu'elles se présentent. Peut-être ces sacrifices que la vie chrétienne exige vous ont-ils jusqu'ici semblé pénibles. Mais songez à Celui pour qui vous les faites, et désormais vous serez plus fidèles.

*
* *

Une scène évangélique que j'aime à me représenter, c'est Jésus enfant jouant sur la place publique de Nazareth. Le soir est venu. Un dernier reflet d'or s'attarde à la cime des montagnes. La brise marine a rafraîchi l'air chaud et lourd. De la vallée de Nazareth que les anciens Juifs appelaient « la vallée des fleurs », montent des parfums exquis. Dans le lointain on entend la chanson des pâtres qui ramènent leurs troupeaux. Les Nazaréens, profitant de cette heure charmante, sont sortis de leurs maisons et prennent le frais. Et pendant que Marie et Joseph, assis sur leur terrasse, se recueillent et prient, Jésus joue sur la place avec ses petits camarades. Oh! qu'ils sont dignes d'envie, n'est-il pas vrai? ces camarades de l'Enfant Jésus, ces privilégiés qui eurent le bonheur de vivre en sa compagnie et de partager ses jeux! Comme ils durent s'édifier à ses paroles et à ses exemples! Comme leur âme dut s'embaumer au contact de la sienne!

Mes enfants, si vous le voulez, vous aurez le même bonheur. Quels que soient vos défauts, quelles qu'aient été vos infidélités passées, Jésus propose à chacun de vous de devenir son ami, son intime ami. De grâce, ne repoussez pas ses avances. Laissez-vous aimer par lui, aimez-le en retour du meilleur de votre âme; et dans cette amitié céleste, je vous assure, mes enfants, que vous trouverez des consolations et des joies dont peut-être vous n'avez pas encore idée.

X

LA CRÈCHE

Mes chers Enfants,

Tout à l'heure, en entrant ici, vos regards se sont portés d'eux-mêmes sur la Crèche qui figure d'une manière si naïve et si touchante le mystère de la Nativité. Demain, n'est-ce pas? et les jours suivants, vous reviendrez adorer le Dieu fait enfant pour vous. Vous ne vous lasserez pas d'admirer son aimable visage et le geste accueillant de ses petits bras. Spectacle charmant tout ensemble et instructif. La Crèche est comme une chaire d'où Jésus nous enseigne. Elle nous rappelle de grandes et belles vérités et nous ouvre un jour sur les principaux mystères du christianisme.

*
* *

Ce qui vous frappe d'abord dans la Crèche, c'est son aspect pittoresque. Elle figure une grotte moussue, enguirlandée de lierre et encadrée de verdure. Notre Sauveur n'a pas voulu naître dans l'enceinte d'une ville, mais dans la campagne, en pleine nature. Il affirmait ainsi dès sa naissance une prédilection qui se manifestera plus nettement dans la suite de sa vie.

Avant lui, les professeurs de sagesse ne l'enseignaient qu'à un petit nombre d'esprits cultivés. Ils avaient une double doctrine : l'une subtile et profonde pour les initiés, l'autre enfantine et superficielle pour la masse. Tous auraient pu faire leur le mot du poète latin :

Odi profanum vulgus et arceo.
(Je hais et j'écarte de moi le profane vulgaire.)

Mais notre Dieu n'a pas ce dédain ni cet exclusivisme. S'il a des préférences, c'est plutôt pour les ignorants et les humbles. « Je suis venu évangéliser les pauvres », dit-il lui-même. Il ne refuse pas d'annoncer la Bonne nouvelle dans les synagogues ni sous le portique du temple; mais le plus souvent il choisit pour chaire la grève du lac de Tibériade ou les hauteurs qui le dominent. La plupart de ses paraboles, le

semeur, le figuier stérile, le triage des poissons, sont empruntées à la vie agricole et maritime. C'est parmi les petites gens, bateliers ou laboureurs, qu'il recrute ses apôtres et le plus grand nombre de ses disciples. L'aristocratie de Jérusalem lui fait une opposition acharnée et finira par obtenir du faible Pilate une sentence de condamnation; mais en général la foule lui est sympathique : et l'acclame comme son libérateur. La foule va d'instinct à celui qui l'aime; et comment douter de l'amour de Celui qui le premier a dit : « Bienheureux les pauvres! »

Du premier regard jeté sur la crèche, vous avez aussi remarqué son extrême dénuement. Jésus n'a pour maison qu'une étable, pour berceau qu'une mangeoire, pour matelas qu'un peu de paille. Tant de misère vous étonne et peut-être vous scandalise. Il eût été plus convenable, selon vous, que le Roi des rois eût pris naissance dans un berceau d'ivoire incrusté d'or, qu'il eût été paré de dentelles et de pierreries et promené par des dames aux riches atours dans les galeries d'un palais somptueux. Mais à la réflexion, cette idée vous paraîtra puérile. En effet si Jésus avait aimé la richesse, que serait-il venu faire ici-bas? Qu'est-ce que notre luxe, qu'est-ce que les merveilles de notre art et de notre industrie auprès des splendeurs du ciel? Fût-il né dans le palais d'Hérode ou dans la Maison dorée des Césars

de Rome, il eût infiniment perdu au change. Mais ce que notre Sauveur venait chercher en ce monde, ce n'était pas le bien-être ni l'argent, mais notre sanctification et notre salut. Or un des plus grands obstacles à notre salut, c'est l'amour des richesses qui détournent la pensée du ciel, facilitent l'accès des plaisirs coupables et poussent tant d'hommes à toute sorte de crimes et de folies. Aussi Jésus a-t-il tout fait pour nous en inspirer le mépris. Il les réprouve dans son Evangile, il en fait voir le danger; et, comme il sait que l'exemple est plus persuasif que les plus éloquentes leçons, il pratique dès sa naissance la pauvreté la plus rigoureuse. Bénie soit donc cette indigence de la Crèche qui nous prêche à sa manière l'amour de la croix et le détachement des biens périssables!

Remarquez enfin que la Crèche figure, non pas une maison bien close, mais une grotte largement ouverte. Entre qui veut. Les Mages y viennent, mais comme eux et avant eux les bergers. Marie et Joseph ne tiennent personne à distance et l'Enfant-Dieu ouvre à tous ses petits bras.

On conte qu'à la naissance de celui qui fut plus tard Louis XIII, toute la cour se précipita pour voir le petit dauphin. La presse était si grande que la reine s'en trouva incommodée et une de ses femmes protesta hautement. Mais le

roi Henri IV riposta avec sa bonhomie coutumière :

— Taisez-vous : l'enfant est à tout le monde.

Marie et Joseph auraient pu dire également aux habitants de Bethléem et des alentours : Venez voir le Sauveur qui vous est né : il est à vous, il est à tout le monde. Et Jésus n'eût certainement pas démenti leurs paroles.

N'est-il pas en effet le Rédempteur du monde, l'homme de tous? Dès le jour où il inaugure son ministère public, tout le monde entreprend sur lui. Les malades et les infirmes se mettent en travers de son chemin et le saisissent par la frange de sa robe. On troue le toit d'une maison où il séjourne pour faire descendre près de lui un paralytique. Loin de se plaindre de ces importunités, le bon Sauveur les encourage. « Venez tous à moi », dit-il. Et quand les apôtres veulent écarter de lui les enfants pleurards et criards, il les réprimande :

— N'empêchez pas les petits enfants de venir à moi, dit-il, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent.

Ce qu'était Jésus au temps de sa vie mortelle, il l'est encore aujourd'hui. Il se donne à tous et sans réserve. Il aurait pu décider que le sacrifice eucharistique, comme ceux de la loi ancienne, ne se célébrerait qu'en un seul lieu du monde. Mais, prodigue de lui-même, il permet à chacun de ses prêtres de le faire descendre du

ciel tous les jours, de le prendre eux-mêmes et de le donner à tous ceux qui se présentent. Il n'en est pas de ses églises comme de certains temples qui, en dehors des offices, sont soigneusement fermés. Comme le cœur de Jésus, elles sont toujours ouvertes à ceux qui veulent y prier. Dans l'étable de Bethléem, l'Enfant Jésus est, pour ainsi dire, à la discrétion de Marie qui, selon les inspirations de son cœur, le prend entre ses bras ou le repose dans sa crèche. Dans nos églises, Jésus est de même à la merci de ses prêtres qui le déposent sur les lèvres des communiants, le portent aux malades ou l'exposent à l'adoration des fidèles. Il ne se défend pas contre les malfaiteurs qui forcent son tabernacle pour voler le ciboire où il repose. Il n'oppose aucune résistance aux profanateurs et aux sacrilèges. Il s'est livré entre nos mains, il s'est donné tout entier et sa donation est sans repentance.

Quelle prodigieuse bonté, n'est-il pas vrai? Quel Dieu libéral et magnifique que le nôtre! Le matin de Noël, vous recevez de la part de l'Enfant Jésus quelques menus cadeaux qui vous font plus de plaisir qu'ils ne valent, peut-être à cause du mystère de leur origine. Ces jouets et ces sucreries ne sont qu'une faible image d'autres

présents dont vous n'appréciez pas suffisamment la valeur. En venant parmi nous, Jésus nous a mis au cœur l'amour de Dieu et entre les mains la clef du ciel. Que désirer de plus? Par sa grâce, nous pouvons pratiquer les vertus les plus difficiles, être heureux autant qu'on peut l'être en ce monde et prétendre à la félicité infinie du ciel. Remerciez-le chaque jour de ses bienfaits; et si vous ne savez comment lui témoigner votre reconnaissance, écoutez l'histoire que voici.

Quelques jours après la naissance de Jésus, un berger des environs de Bethléem fut lui porter ses hommages. Tout ce qu'il vit dans l'étable le frappa d'étonnement. Comment croire que cet enfant couché sur un peu de paille, vagissant et frêle, fût le sauveur d'Israël, le Fils de Dieu? Cependant, à n'en pas douter, c'était bien là l'enfant annoncé par les anges. D'ailleurs, rien qu'à voir l'air recueilli de Marie et de Joseph, on sentait bien qu'eux aussi connaissaient le grand mystère : ils se tenaient près de la crèche comme devant un autel, et le regard de l'enfant, quand il se posait sur le berger, avait je ne sais quoi de céleste, comme si dans sa transparence se fussent laissées voir les merveilles de l'autre monde.

Le berger était donc là dans le silence et le ravissement, quand à la porte de l'étable on entendit un grand bruit; et, comme si un astre

nouveau se fût levé dans le ciel, le réduit enfumé et noir fut inondé d'une grande lumière. C'étaient les Mages qui arrivaient, guidés par l'étoile. Drapés dans leurs manteaux de pourpre, des couronnes d'or sur la tête, ils firent leur entrée, graves et majestueux. Des esclaves étendirent sous leurs pieds de riches tapis d'Orient, et l'étable transfigurée prit soudain un air de palais.

Après avoir ôté leurs couronnes pour montrer que devant le Roi des rois ils n'étaient rien, les Mages se prosternèrent en silence. Le premier ouvrit un écrin, et la clarté de l'étoile y fit resplendir des colliers, des bracelets, des bijoux magnifiques. Les autres portaient des cassettes d'où s'échappait un vague parfum d'encens et de myrrhe.

Le pauvre berger regardait de tous ses yeux : jamais il n'avait vu tant de richesses à la fois. Mais, malgré sa surprise et son admiration, il ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse. Il se disait : Ces hommes qui après tout ne sont que des étrangers apportent à mon Sauveur de riches présents; et moi, je n'ai rien à lui donner, car je suis pauvre. Je n'ai à garder que quelques brebis qui encore ne sont pas à moi. Et cette pensée lui fut si pénible que, n'y pouvant tenir, il sortit, les larmes aux yeux.

Il faisait une de ces belles nuits d'Orient, sereines, lumineuses, toutes fourmillantes

d'étoiles. Le bel astre qui avait conduit les Mages planait au-dessus de l'étable comme un oiseau de feu. A sa douce clarté, le berger s'en allait, tout triste de n'avoir rien à donner à son Dieu, quand en passant devant un talus exposé au midi, il aperçut comme des étoiles blanches semées dans le gazon. C'étaient des fleurs, des marguerites qui avaient poussé là au soleil d'hiver. Le berger en cueillit une au hasard et, tout joyeux, il reprit le chemin de l'étable.

Les Mages étaient toujours là, et l'un d'eux faisait à l'Enfant un compliment dans une langue inconnue. Fendant la foule des esclaves, il s'approcha de la crèche, sa fleur à la main. Il avait presque honte de l'offrir car, à côté des présents des Mages, c'était en vérité bien peu de chose. Cependant il s'enhardit jusqu'à la jeter sur les genoux de Jésus. Alors que vit-on? Pour montrer que l'offrande du berger lui était agréable, Jésus prit l'humble fleur et la porta à ses lèvres. O merveille! sous ce baiser divin, la pauvre marguerite se transfigura; et au milieu de sa collerette blanche, jadis tout unie, apparut un cœur d'or, emblème de l'amour du pauvre berger.

Mes chers enfants, comme le pasteur de la légende, vous êtes plus riches de foi et de piété que d'argent. Mais ce que Notre-Seigneur demande de vous, ce n'est pas des biens matériels, mais votre cœur. C'est pour toucher votre

cœur et le conquérir qu'il s'est fait petit, pauvre et souffrant. Ne lui marchandez pas cette tendresse dont il est avide. Aimez-le avec une familiarité mêlée de respect, comme vous aimeriez un frère, mais un frère infiniment plus puissant que vous. Ce que vous lui donnerez en affection, soyez sûrs qu'il vous le rendra au centuple, car c'est le propre de Dieu de ne pas permettre qu'on s'acquitte envers lui et d'être toujours le créancier de ceux qui le servent.

XI

LE DIEU CACHÉ

Mes chers Enfants,

Pour vous préparer à la communion que vous allez faire, renouvelez votre foi en la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement. Cette présence est un grand mystère et qui a de quoi déconcerter notre raison. Il y a un si grand écart entre les affirmations de notre foi et le témoignage de nos sens! En présence de l'hostie consacrée, la foi nous dit : « C'est Dieu »; et les sens nous disent : « C'est du pain ». La foi nous assure que l'Eucharistie contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur. Or que voient en elle nos yeux de chair? Un peu de pain de couleur blanche, de forme ronde, que le prêtre prend dans le ciboire et dépose sur les lèvres des fidèles, une petite chose inerte

et passive qu'on pourrait froisser, déchirer sans qu'elle rompît son éternel silence. Et c'est cela, notre Dieu? Oui, mes enfants, nous devons le croire sur la parole de Jésus et ne pas nous en laisser imposer par les apparences. Les sens en effet sont trompeurs, et nous devons à chaque instant rectifier leur témoignage.

Quand par une belle nuit vous regardez le ciel, vous apercevez une multitude de points d'or qui palpitent faiblement. Les savant nous disent, et c'est certain, que chacun de ces points d'or est un soleil aussi vaste, aussi splendide que le nôtre, autour duquel gravitent des planètes habitées peut-être. Une étoile est donc un monde d'une grandeur presque inconcevable qui, à cause de la distance, nous semble une petite étincelle. Apparence illusoire que nous aurions tort de prendre pour la réalité.

Autre exemple. Vous croisez dans la rue une femme qui a tout l'air d'une pauvresse. Sa mise est simple, sa physionomie commune. Vous lui jetez un coup d'œil distrait; et l'idée ne vous vient pas que peut-être vous coudoyez une sainte. L'idée ne vous vient pas que, sous ces dehors vulgaires, se cache peut-être une âme admirable, pétrie de charité, de piété, d'abnégation. Cette personne que vous avez regardée avec indifférence, Dieu qui voit le fond des cœurs, la regarde peut-être avec amour; et un jour cette pauvresse sera placée aussi haut dans le ciel

que les saints dont vous portez les noms. Elle est belle, mais d'une beauté invisible aux yeux du corps, et c'est pourquoi vous avez passé près d'elle sans la remarquer.

C'est pour cela, pour s'être fiés uniquement aux apparences, que beaucoup de contemporains de Jésus l'ont si mal jugé. Ils ne voyaient en lui qu'un homme comme les autres. Jésus, un prophète, le Messie, le Fils de Dieu? Allons donc! C'était tout simplement le fils du charpentier Joseph, un ouvrier que rien ne distinguait de la foule. Il s'habillait comme tout le monde, se nourrissait comme tout le monde et suivait toutes les coutumes de son pays. Le jour du sabbat il allait à la synagogue et, confondu dans l'assistance, il s'associait à la prière commune; et parmi les anciens qui présidaient l'assemblée et commentaient la Bible, nul peut-être ne se douta que le Dieu dont ils exaltaient la puissance, était là parmi eux, caché sous les apparences d'un jeune ouvrier.

Même plus tard, quand Jésus manifesta sa gloire et attesta sa divinité par des miracles incontestables, beaucoup restèrent hésitants. L'Evangile nous dit que ses proches eux-mêmes ne croyaient pas en lui. Plusieurs poussèrent l'aveuglement jusqu'à dire qu'il avait perdu l'esprit et voulaient s'assurer de sa personne. Faut-il s'en étonner? Est-ce que de nos jours, à Lourdes, Jésus caché sous l'hostie ne fait

pas autant de miracles et d'aussi extraordinaires que pendant sa vie mortelle? Cependant, même parmi les témoins de ces prodiges, combien refusent de croire en lui? Un mort ressusciterait sous leurs yeux que leur obstination ne serait point ébranlée. Plutôt fermer les yeux à la lumière et nier l'évidence que d'abaisser leur orgueil!

Nous pouvons donc supposer que si Jésus s'incarnait de nouveau et qu'il vînt habiter parmi nous, sous la forme d'un ouvrier, ouvrier de campagne ou d'usine, il passerait inaperçu d'un grand nombre. Il aurait beau prêcher sa doctrine avec une éloquence surhumaine et multiplier les miracles, la plupart ne voudraient considérer que son humble origine, sa famille, sa condition et, pour se dispenser de croire en lui, ils le traiteraient d'exalté et de visionnaire.

Mes enfants, cette supposition n'est pas aussi chimérique qu'elle en a l'air. De fait, est-ce que Jésus ne s'incarne pas journellement sur nos autels? Est-ce qu'il n'habite point parmi nous, non sous la forme humaine, mais sous une forme plus humble encore, celle du pain que nous mangeons tous les jours? Sous ces apparences nous avons peine à le reconnaître; mais que la foi supplée à l'insuffisance de nos yeux; qu'elle nous fasse voir la réalité qui se cache sous la figure! Cette petite hostie toujours silencieuse,

mais c'est le grand Dieu dont la parole créatrice a tiré l'univers du néant. Cette hostie immobile, c'est le Dieu dont la puissance met tout en branle : rien n'arrive, ni un orage, ni un frémissement de feuille, qu'il ne l'ait permis ou voulu. Cette hostie passive en apparence, qui se laisse profaner sans résistance, c'est le Dieu qui nous jugera tous un jour. Cette hostie qui semble privée de sentiment et de vie, c'est ce Jésus qui a tant aimé les hommes. Si nous avions la clairvoyance des anges ou seulement la foi vive des saints, nous sentirions battre sous le voile de l'hostie le cœur le plus noble et le plus pur qui ait jamais battu dans une poitrine humaine, le cœur miséricordieux et tout aimable de Jésus.

Ranimez donc votre foi en ce divin mystère; et tout à l'heure quand vous recevrez en vous le divin Maître, dites-lui :

— Mon Dieu, je ne veux plus désormais m'en rapporter à mes sens trompeurs mais à votre parole infaillible. Vous vous cachez si bien dans le sacrement que rien n'y révèle votre présence. Je sais pourtant, par la foi, que vous êtes là, anéanti par un excès d'amour incompréhensible. Divine hostie, je crois à la toute-puissance de votre amour. A la folie de votre charité doit répondre la folie de ma foi; et puisque vous vous êtes abaissé jusqu'à vous faire ma nourriture, je veux humilier mon esprit et croire de

toute mon âme au plus incompréhensible mystère.

L'Evangile nous raconte qu'après la résurrection de Jésus, deux disciples qui ignoraient encore l'événement, s'en allaient de Jérusalem au bourg d'Emmaüs. Sur le trajet ils furent abordés par un inconnu qui leur demanda :

— De quoi donc parliez-vous en chemin que vous êtes si tristes?

Les disciples répondirent qu'ils s'entretenaient de Jésus de Nazareth. C'était un grand prophète puissant en œuvres et en paroles. Ils avaient mis en lui toute leur confiance; ils avaient espéré que ce Messie les délivrerait du joug odieux des Romains et rétablirait le royaume d'Israël : et voilà que toutes ces espérances s'écroulaient par sa mort. Et l'étranger de reprendre :

— O esprits lents à croire, ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît avant d'entrer dans sa gloire? Ne saviez-vous pas que tout ce qui est arrivé a été prédit par les prophètes?

Et tout en faisant route avec eux, il se mit à leur expliquer les Ecritures concernant le Messie.

Arrivés au bourg d'Emmaüs, l'étranger fit semblant d'aller plus loin; mais les disciples le retinrent :

— Restez avec nous, Maître, car il se fait tard et voici que le jour tombe.

Ils entrèrent dans une maison pour prendre

le repas du soir. Lorsqu'ils furent à table, l'inconnu prit du pain, le bénit, le rompit et le partagea entre ses compagnons, renouvelant ainsi la cérémonie de la Cène. Alors les yeux des disciples s'ouvrirent; ils le reconnurent à la fraction du pain : c'était le Christ Jésus.

Mes enfants, comme les disciples d'Emmaüs, nous aussi, nous allons à travers la vie, nous entretenant de nos rêves déçus et de nos espérances trompées. Jésus qui a promis de rester avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps, est notre compagnon de voyage. Il chemine invisible à côté de nous, il nous parle; et trop souvent, hélas! nous ne le reconnaissons pas. Nous savons pourtant qu'il est parmi nous, caché sous la forme du pain eucharistique : nous le savons, et nous vivons comme si nous n'avions point foi en ce mystère. Que de fois n'entrons-nous pas dans cette église sans une pensée pour Celui qui, du fond du tabernacle, nous regarde avec tendresse! Même quand il nous visite par la communion, que de fois l'avons-nous reçu avec froideur, avec indifférence! Au lieu de l'introduire chez nous, de le prendre pour conseiller, pour confident, pour ami, nous le tenons à l'écart, nous le traitons en étranger et en inconnu. Pourquoi cela? Peut-être parce que nous ne considérons que son humilité, son abaissement volontaire, sans voir sa grandeur qui se

cache. Demandons ce matin à notre divin Sauveur de se révéler à nous comme il se révéla aux disciples d'Emmaüs, de se transfigurer à nos yeux, de nous apparaître dans tout le charme de ses attraits divins, afin que le voyant intérieurement tel qu'il est, dans toute sa beauté, dans toute sa gloire, nos cœurs s'éprennent pour lui d'un amour tendre, ardent, passionné, qui nous rende possibles et même faciles les plus grands sacrifices.

XII

UNE APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR

MES CHERS ENFANTS,

L'Evangile nous dit qu'après la Passion de Notre-Seigneur, les apôtres se retirèrent sur son ordre en Galilée. Un soir que saint Pierre se trouvait au bord du lac de Tibériade avec les fils de Zébédée, Thomas surnommé Didyme, Nathanaël de Cana et deux autres disciples, il leur dit :

— Je vais pêcher.

— Nous allons avec toi, répondirent-ils.

Mais ils eurent beau travailler, ils ne prirent rien de toute la nuit.

Au petit jour, voilà qu'ils aperçoivent sur la rive un homme qui se tenait debout près d'un feu allumé. Bien qu'ils fussent assez près du

bord, à deux cents coudées environ, ils ne le reconnurent pas. Cet homme leur dit :

— N'avez-vous rien à manger, les enfants?

Ils répondirent non.

— Jetez votre filet à droite, fit l'inconnu.

Ils suivirent ce conseil, et bien leur en prit, car leur épervier captura tant de poissons qu'ils avaient peine à le soulever. Aussitôt le souvenir d'une autre pêche miraculeuse revint à l'esprit de saint Jean qui murmura :

— C'est le Seigneur.

A ces mots saint Pierre remit à la hâte ses vêtements de dessus qu'il avait quittés pour pêcher plus à l'aise; et, impétueux comme toujours, il se jeta à la nage pour rejoindre plus vite son divin Maître.

Il y avait près de Jésus un peu de pain et des poissons qui grillaient sur de la braise.

— Apportez quelques-uns des poissons que vous avez pris, dit-il.

Saint Pierre remonta dans la barque pour aider ses compagnons à retirer le filet qui était plein à se rompre. Comme il est naturel en pareil cas, ils s'assirent sur la grève pour compter les poissons qu'ils venaient de pêcher : il y en avait cent cinquante-trois, nous dit l'Evangile, et tous de belle taille.

— Venez manger, leur dit alors Jésus.

Il leur distribua du pain et du poisson; et bien que leurs cœurs fussent débordants de

joie et de surprise, personne n'osait l'interroger, car ils savaient que c'était le Seigneur.

*
* *

Il y a plus d'une remarque à faire sur ce récit évangélique.

Nous y voyons d'abord que les apôtres, après s'être séparés de leur Maître, reviennent à leurs occupations d'autrefois. Ils raccommodent leurs barques et leurs filets et reprennent leur métier de pêcheurs. Et pendant qu'ils naviguent sur la mer de Tibériade, tout entiers à leur travail, inquiets peut-être du lendemain, ils ne se doutent pas que Jésus est là, veillant sur eux; et quand par hasard ils lèvent les yeux sur lui, ils ne le reconnaissent plus.

N'en est-il pas ainsi de nous, mes enfants? Jésus est là, sous nos yeux, dans le tabernacle, aussi réellement que sur la grève de Génésareth. Il n'y fait pas une simple apparition : il y séjourne, il y est à demeure; et la lampe qui brille nuit et jour devant l'autel atteste la perpétuité de sa présence. En un sens très vrai, il est notre compatriote et notre contemporain, puisqu'il habite parmi nous et que sa maison est au milieu des nôtres. Il est notre hôte, un hôte invisible et silencieux dont, précisément à

cause de cela, nous oublions trop facilement la présence. Que de chrétiens pensent et vivent comme s'il n'existait point! Et nous-mêmes, combien de fois nous est-il arrivé de passer devant chez lui, devant son église, sans le saluer intérieurement et lui dire : « Je vous adore, ô bon Maître, et je vous aime! »

Le premier qui reconnut Notre-Seigneur sur la rive du lac, ce fut saint Jean, l'apôtre bien-aimé. Ce n'est pas qu'il eût la vue plus perçante que les autres; mais sa vive tendresse le rendit à cette heure plus clairvoyant. On a dit avec raison qu'aimer, c'est voir, et que l'amour est comme un regard intérieur. Des parents séparés depuis de longues années se reconnaissent moins à la ressemblance des traits qu'à l'émoi subit qu'ils ressentent dès qu'ils se trouvent en présence. La voix du sang confirme le témoignage incertain de leurs yeux et les pousse dans les bras l'un de l'autre.

N'oublions pas, mes enfants, qu'entre Jésus et nous il y a une parenté étroite. Créatures de Dieu et ses enfants adoptifs, nous sommes donc les frères de Jésus-Christ. Ah! si comme saint Jean nous avions pour lui une amitié véritablement fraternelle, nous ne resterions pas en sa présence indifférents et impassibles. A la vue de l'Hostie sainte, une voix intérieure nous dirait : « C'est le Seigneur! » Et comme saint Pierre

nous serions impatients de nous jeter entre les bras de notre ami divin.

L'Evangile observe qu'aucun des témoins de l'apparition de Notre-Seigneur n'osa l'interroger. Les grandes émotions sont muettes, et la leur était si vive qu'elle ne savait comment s'exprimer. Pensez donc! ils revoyaient vivant et glorieux celui qu'ils avaient vu naguère suspendu à la croix, vide de sang, défiguré et meurtri. Si un de vos parents, mort depuis des années, qui sous vos yeux a été mis dans le cercueil et porté au cimetière, reparaissait soudain devant vous, votre joie de le revoir serait mêlée de saisissement et d'effroi. Vous ne pourriez que le regarder en silence, paralysé en quelque sorte par cette terreur surnaturelle que provoquent les manifestations d'outre-tombe.

Tous les jours, mes enfants, nous sommes témoins d'un prodige semblable. Ce Jésus que les Juifs ont cloué en croix et qui s'est ressuscité lui-même, descend chaque matin à la voix du prêtre. Toujours vivant dans la sainte Hostie, il se donne à vous quand vous le désirez. Mais l'accoutumance nous a tellement familiarisés avec ce mystère qu'il ne nous cause plus ni saisissement ni crainte. Bien que ce soit une merveille incompréhensible, nous n'en sommes pas plus étonnés que de voir la germination du blé ou les évolutions des astres. De là vient que trop

souvent nous entrons à l'église, nous faisons le signe de la croix, nous nous mettons à genoux comme des automates, sans une pensée pour l'hôte divin du tabernacle. Je sais, mes enfants, qu'il ne siérait point d'avoir une frayeur excessive de ce sacrement où Dieu a voulu manifester son amour. N'oublions pas toutefois que, sous les apparences de l'hostie, se cache le Dieu tout-puissant, le Maître du ciel et de la terre; et si cette pensée nous est présente, nous ne risquerons pas de tomber dans l'indifférence ou l'irrévérence.

Remarquez enfin, mes enfants, la bonté de Notre-Seigneur. Après sa résurrection, il ne cesse pas de s'intéresser à ses disciples qu'il a promis de ne pas laisser orphelins. Il s'informe de leurs nécessités corporelles et fait un miracle pour leur procurer des aliments. Il pousse la condescendance jusqu'à leur préparer un repas de ses mains divines. Mais plus qu'à leur corps il pense à leur âme. Bien que l'Evangile ne le dise pas expressément, il est probable que le repas qu'il leur offrit au bord du lac fut un repas eucharistique. Ce pain qu'il leur partage fait songer à la Cène; et vous savez du reste que le poisson dont se nourrirent aussi les apôtres figure Notre-Seigneur qui, dans les peintures des Catacombes, est souvent représenté par cet emblème.

Jésus n'a pas moins de soin de vous que de

ses disciples. Sachant vos besoins, il vous procure, par l'intermédiaire de vos parents ou d'autres personnes, ce pain qui jusqu'ici ne vous a point manqué et qui vous arrive régulièrement sans aucun effort de votre part. C'est sa Providence qui vous le donne, et voilà pourquoi il vous recommande de réciter la prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », comme une reconnaissance de sa bonté infinie et un appel à de nouveaux bienfaits.

Mais quand il vous dit comme aux apôtres : « Venez manger », il entend surtout vous inviter à la sainte communion. La nourriture eucharistique est encore plus nécessaire à vos âmes que le pain ne l'est à vos corps. Cessez de manger seulement pendant un jour ou deux, et les souffrances de la faim et l'affaiblissement croissant de vos forces vous presseront de les réparer. La privation de la communion ne vous causerait pas une douleur physique mais à la défaillance de votre volonté et à la multiplication de vos fautes, vous ne tarderiez pas à reconnaître combien cette abstention est funeste; et pris de langueur spirituelle, vous diriez avec le prophète : « Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain. »

*
* *

Pour répondre à l'invitation de Notre-Seigneur, communiez donc souvent avec foi et piété. Après l'apparition que je vous ai racontée d'après saint Jean, Jésus demanda au chef de ses apôtres . « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Quand vous le recevrez tout à l'heure, il vous posera la même question : « Mon enfant, m'aimes-tu? M'aimes-tu pour toutes mes souffrances et mes humiliations, pour m'être incarné, pour avoir été crucifié, pour m'être donné à toi dans l'Eucharistie? » Heureux si vous pouvez répondre avec sincérité : « Seigneur, rien ne vous est caché : vous savez que je vous aime. » Mais si vous ne sentez pas au cœur cette charité active et pratique qui fait préférer la mort au péché, demandez-la instamment à Notre-Seigneur afin de vivre dans sa grâce et de n'être jamais séparés de lui.

XIII

LA COMMUNION FRÉQUENTE

Mes chers Enfants,

Après le tremblement de terre qui détruisit la ville de Messine, plusieurs orphelines, survivantes de ce grand désastre, furent recueillies à Rome par la charité catholique. Le Souverain Pontife s'intéresse beaucoup à cette œuvre qui s'est fondée sous ses auspices. Un jour que, recevant les orphelines et les religieuses chargées de leur éducation, il leur parlait avec une bonté paternelle, il se sentit tout à coup tiré par la manche. Pie X se détourne pour voir qui s'est permis cette familiarité; et qu'aperçoit-il? Une gamine de cinq ou six ans qui le dévisage d'un air hardi, presque effronté. Les religieuses accourent pour tancer cette petite impertinente; mais Pie X les arrête d'un geste et se met à interroger l'enfant.

— Que désirez-vous? lui demande-t-il avec douceur.

— Très Saint Père, répond la fillette, je voudrais bien faire ma première communion; mais les bonnes Mères ne me laissent pas : elles disent que je suis trop jeune.

— C'est peut-être que vous ne savez pas suffisamment votre catéchisme.

— Pardon, Très Saint Père, je le sais d'un bout à l'autre. Interrogez-moi, s'il vous plaît.

Souriant de tant de simplicité, le Souverain Pontife pose à la fillette plusieurs questions auxquelles elle répond sans hésiter. Se tournant alors vers les religieuses :

— Puisque cette enfant est suffisamment instruite, dit-il, pourquoi la priver de la communion? Elle a droit d'approcher de la sainte Table et vous voudrez bien l'y conduire dès demain.

*
* *

Cette petite anecdote vous fait voir, mes enfants, à quel point le Souverain Pontife s'intéresse à vous et à votre avancement spirituel. Soucieux de votre conservation et de votre progrès dans le bien, il vous a ouvert largement la source des grâces. Il était d'usage en certains pays, spécialement en France, de n'admettre les enfants à la sainte Table qu'à l'âge de dix ou

douze ans : Pie X leur a permis de communier dès qu'ils savent distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire. Jadis certains théologiens prétendaient que, pour communier fréquemment, il fallait être parvenu à un certain degré de vertu et de piété : Pie X a supprimé toutes ces barrières et décidé que, pour communier souvent, plusieurs fois par semaine et même tous les jours, deux conditions étaient nécessaires et suffisantes : l'état de grâce et l'intention droite, c'est-à-dire l'exemption de tout péché mortel et le désir sincère d'une vie meilleure.

Et ne croyez pas, mes enfants, que ce soient là des innovations. En promulguant ses célèbres décrets sur la communion des enfants et la communion fréquente, Pie X n'a fait que rappeler l'antique usage de l'Eglise. Dans les premiers siècles en effet, les baptisés s'approchaient de la sainte Table au sortir de la cuve baptismale et recevaient coup sur coup trois sacrements : le baptême, la confirmation et l'Eucharistie. Il n'était pas rare à cette époque de voir des enfants à la mamelle présentés à la sainte Table entre les bras de leur mère. Pour les communier, le prêtre ou le diacre trempait son doigt dans le calice et laissait tomber sur leurs lèvres quelques gouttes du précieux sang. Sur ce point la discipline de l'Eglise a changé, mais son esprit est resté le même. Le plus cher désir de cette bonne Mère est de voir ses enfants participer le

plus tôt possible au bienfait eucharistique et prendre, dès qu'ils sont à un âge convenable, leur réfection spirituelle.

Quant à la communion fréquente, elle était également en honneur dans l'Eglise primitive. Les premiers chrétiens communiaient chaque fois qu'ils assistaient aux saints mystères. Il leur était même permis, en certains cas, d'emporter chez eux la sainte Hostie afin de se communier eux-mêmes en l'absence du prêtre. Au temps des persécutions, exposés qu'ils étaient à être arrêtés d'un moment à l'autre et à mourir d'une mort affreuse, ils avaient tant besoin de ce réconfort. Au moment de comparaître devant les tribunaux païens ou de descendre dans l'arène, ils n'étaient pas sûrs d'avoir un prêtre pour les exhorter à la constance; mais Jésus était avec eux et, soutenus par lui, ils étaient inébranlables.

Cet usage qui nous révèle quel prix les premiers chrétiens attachaient à la communion, a subsisté jusqu'au moyen âge : témoin cet épisode de la vie de Guillaume d'Orange. Ce seigneur avait un neveu nommé Vivien, qui, malgré son jeune âge, voulut marcher avec lui contre les Sarrasins. Il avait même fait ce vœu héroïque de ne reculer jamais devant l'ennemi, fût-il vingt fois supérieur en nombre. Une grande bataille eut lieu près d'Aliscans. Hélas! ce fut une défaite pour l'armée chrétienne. Le soir de ce désastre, Guillaume d'Orange, blessé lui-

même, parcourut le champ de bataille à la recherche de son neveu. Il finit par le trouver dans un vallon, auprès d'une eau courante. L'enfant était couché sur l'herbe et baignait dans son sang. Le cœur navré, Guillaume met pied à terre et serre entre ses bras son cher neveu. Reconnaissant sa voix, Vivien sourit faiblement; et, sentant la mort toute proche, il demande un prêtre. Un prêtre? mais il n'y en a plus : ils sont tous tombés sous les coups des Sarrasins. A défaut de la confession sacramentelle, Vivien veut du moins faire l'aveu d'une faute qui lui pèse :

— Aujourd'hui, murmure-t-il, j'ai manqué à mon vœu : j'ai reculé devant les Sarrasins; mais ils étaient tant contre moi.

— Beau neveu, reprit Guillaume, voudriez-vous manger de ce pain que les prêtres consacrent à la messe?

A la pensée qu'il va communier avant de mourir, un éclair de joie passe dans les yeux du jeune homme. Alors Guillaume tire de son aumônière l'hostie qu'il avait mise en réserve pour lui-même et la dépose sur les lèvres du mourant. Vivien joint les mains, se recueille pour une suprême action de grâces; et quelques instants après, son âme, réconfortée par le Viatique, prend son essor vers le Paradis.

Les chroniques de l'époque révolutionnaire relatent plus d'un fait du même genre. Vous

savez que pendant la Terreur des prêtres insermentés, c'est-à-dire ceux qui refusaient de prêter serment à la Constitution civile du clergé, furent mis en demeure d'évacuer le territoire de la république. Plusieurs n'en continuèrent pas moins d'exercer le saint ministère, cachés sous divers déguisements. Un de ces prêtres, nommé l'abbé Lévesque, finit par tomber entre les mains des révolutionnaires. Mais avant d'être appréhendé, il put se procurer une hostie consacrée qu'il emporta dans sa prison et cacha dans un trou de la muraille. Je vous laisse à penser quelle consolation ce fut pour lui d'avoir pour compagnon de captivité ce Jésus pour qui il s'était exposé à la mort.

Sa détention fut plus courte qu'il ne pensait. Un jour la prison est envahie par des hommes armés portant sur la poitrine l'image du Sacré-Cœur. C'étaient les royalistes qui, sous la conduite d'un M. de Châtillon, avaient dans un hardi coup de main enlevé la ville.

— Sauvez-vous, crièrent-ils aux prisonniers : vous êtes libres.

Comme bien vous pensez, M. Lévesque ne se le fit pas dire deux fois et sortit en toute hâte avec ses compagnons. Mais arrivé à quelque distance de la ville, il se rappelle qu'il a laissé dans la prison un trésor d'un prix inestimable : la sainte Hostie. Aussitôt sa détermination est prise et, sans hésiter, il rebrousse chemin.

— Mais c'est une folie, lui dit-on. Vous allez à une mort certaine : à cette heure les bleus ont sans doute repris la ville.

— N'importe, répond M. Lévesque. Si je laisse la sainte Hostie dans la cachette où je l'ai mise, elle sera consommée par l'humidité et la moisissure. Et qui sait même si elle ne sera pas découverte et profanée? Il faut que j'aille la reprendre.

Il eut la chance de parvenir à la prison avant que les révolutionnaires n'eussent tenté un retour offensif. Il retrouva la sainte Hostie; et, chargé de son cher trésor, il rejoignit sain et sauf la troupe royaliste.

Après la Révolution, ce bon prêtre fut nommé curé de la paroisse où résidait le gentilhomme qui l'avait délivré. Quand celui-ci toucha à sa dernière heure, M. Lévesque eut occasion d'acquitter sa dette de reconnaissance en lui portant les secours de la religion.

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez jadis ouvert les portes de la prison : je vais maintenant vous ouvrir les portes du ciel.

J'aime à croire, mes enfants, que vous n'aurez jamais à choisir entre un acte contraire à votre conscience et la mort. Dieu vous épargnera sans doute cette redoutable épreuve du martyre; mais il est une épreuve dont il ne dispense personne : c'est la tentation et la souffrance. Où puiserez-vous la force de la supporter victorieusement?

Ce sera dans la communion fréquente. Vous n'êtes pas dans la nécessité, comme l'abbé Lévesque et les chrétiens des premiers siècles, de cacher la sainte Hostie chez vous ou sur votre poitrine. Jésus réside dans toutes les églises du monde catholique, toujours prêt à se donner à vous. Profitez, mes enfants, de cette facilité que nous eussent enviée des époques plus troublées que la nôtre. Suivant la recommandation si pressante du Souverain Pontife, approchez-vous souvent de la sainte Table; et, portant dans votre cœur Celui qui ne capitule jamais, vous pourrez affronter sans crainte toutes les épreuves de la vie.

XIV

PRÉPARATION A LA COMMUNION

Mes chers Enfants,

Il me souvient d'un Noël populaire que j'ai souvent entendu chanter au temps de mon enfance. Ce Noël raconte l'arrivée de Marie et de Joseph à Bethléem, la naissance de l'Enfant-Dieu, l'adoration des bergers, la visite des mages; et après chaque couplet revient, en guise de refrain, ce souhait naïf :

O Dieu, que n'était-ce ici,
Ou bien que n'étais-je là !

Ce souhait, mes enfants, je suis sûr qu'en lisant l'Evangile ou en l'entendant commenter ici, vous l'avez formé bien des fois. Oui, que n'étiez-vous en vie quand naquit le Rédempteur, et que ne donneriez-vous pas, n'est-il pas vrai ?

pour avoir vu de vos yeux une de ces scènes admirables que rapporte l'Evangile?

Quelle joie par exemple si, comme les bergers de Bethléem, vous aviez entendu les anges chanter gloire à Dieu auprès du berceau de Jésus et vu de vos yeux cet enfant, si frêle d'apparence, et qui cependant portait l'immensité du ciel dans son cœur! Quelle joie si vous aviez vécu dans l'intimité de Jésus quand il avait votre âge, douze ans, et partagé les jeux de cet adolescent si aimable dont la sagesse émerveillait les docteurs de Jérusalem! Quelle joie s'il vous eût été donné d'entrer dans l'atelier de Nazareth au moment où Jésus y travaillait et de voir à l'œuvre ce Dieu-ouvrier qui, par amour pour ses frères a voulu leur ressembler en tout! Quel bonheur encore si vous aviez pu le suivre dans une de ses courses apostoliques à travers la Galilée et la Judée, entendre cette parole éloquente qui enthousiasmait les foules, voir surtout un de ses miracles, quand par exemple il prit par la main le fils de la veuve de Naïm que l'on portait en terre, qu'il lui dit : « Jeune homme, lève-toi! » et que ce jeune homme se leva de son cercueil à l'émerveillement de tous!

Vous connaissez enfin ce mot de Clovis à qui l'on racontait la Passion de Jésus :

— Ah! si j'avais été là avec mes Francs!

Il n'achevait pas, mais le geste énergique qui soulignait sa phrase voulait dire : Comme j'au-

rais balayé cette valetaille qui maltraitait mon Dieu! De même, que de fois n'avez-vous pas frémi au récit de la Passion et murmuré intérieurement : Ah! si j'avais été là quand Jésus fut mené au supplice! Je ne l'aurais pas, moi, insulté comme la populace et torturé comme les bourreaux; mais, comme Simon de Cyrène, je l'aurais aidé à porter sa croix, et, comme Véronique, j'aurais essuyé son front sanglant.

Souhaits puérils, dira-t-on, souhaits irréalisables; car enfin on ne remonte pas le cours du temps. Les événements du passé, nous pouvons bien en lire le récit, en voir la représentation; mais la réalité elle-même a disparu dans cet abîme du temps d'où jamais rien ne remonte à la surface. Pourtant, si naïfs que soient ces souhaits, nous ne pouvons nous empêcher de les faire. Pour peu que nous ayons d'amitié pour Notre-Seigneur, nous ne pouvons nous défendre d'envier ses compatriotes et ses contemporains. Heureux ceux qui purent voir son visage, entendre sa voix et baiser ses mains divines! Vivre dans la compagnie d'un Dieu, est-il bonheur comparable à celui-là? Que de sacrifices ne ferions-nous pas pour nous le procurer!

Chaque année des pèlerins de toute nation vont à Jérusalem. Ils affrontent les fatigues d'un long voyage, les périls de la mer, les chaleurs d'un climat torride. Pourquoi cela? Pour voir Jésus en personne? Non pas, mais simplement

les lieux sanctifiés par sa présence : Bethléem où il est né, Nazareth où il a résidé, le Calvaire où il est mort. Ah! si le divin Maître était quelque part visible et vivant, fût-ce aux extrémités du monde, comme ils accourraient pour le voir! Ni distance, ni fatigue, rien ne pourrait les arrêter.

Et si vous appreniez, mes enfants, que dans une obscure bourgade des Alpes Jésus a pris une nouvelle naissance, que des bergers veillant sur la montagne ont entendu des symphonies angéliques et que des princes sont venus du fond de la mystérieuse Asie pour adorer l'Enfant divin, vous seriez impatients d'aller voir ce pays, témoin de tant de merveilles. Et si l'on vous disait que le Messie, après avoir mené pendant vingt ans la vie d'un ouvrier de campagne, s'est soudain révélé au monde; si l'on vous disait que dans la ville voisine il a guéri des aveugles, ressuscité des morts et qu'il va bientôt venir chez nous porter la bonne parole; et si en ce moment vous entendiez sur la place la rumeur de la foule empressée à le suivre et criant : « Hosanna au Fils de David! » je suis bien sûr que vous me laisseriez là et que, sans attendre la fin de mon instruction, vous sortiriez en toute hâte pour voir Notre-Seigneur.

Et moi, je vous dirais : « Mes enfants, que faites-vous là? Vous voulez voir Jésus? Mais il est ici, sous vos yeux, dans le tabernacle. Pour-

quoi chercher ce que vous possédez déjà? Plus heureux que cet enfant que Notre-Seigneur prit un jour entre ses bras, vous pouvez, non seulement approcher de lui, mais le recevoir et vous unir intimement à lui par la communion. »

Comprenez donc votre bonheur, mes chers enfants; et puisque Jésus est parmi nous aussi réellement qu'il était dans sa maison de Nazareth, ayez pour lui les mêmes sentiments que ceux qui furent les témoins ou les compagnons de sa vie mortelle.

Un jour Notre-Seigneur demanda à ses apôtres: « Que dit-on de moi? que dit-on du Fils de l'homme? » Ils répondirent :

— Seigneur, les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; d'autres que vous êtes Elie ou l'un des prophètes. »

Mais saint Pierre plus avisé, ou plutôt éclairé d'une révélation surnaturelle, s'écria :

— Pour moi, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Comme Simon-Pierre et avec une foi aussi assurée que la sienne, dites, vous aussi, quand viendra le moment de la communion : Dans l'humble hostie que je vais recevoir, mes yeux de chair ne voient qu'une apparence de pain; mais le regard de ma foi pénètre plus avant et découvre en elle l'Eternel, le Tout-Puissant. Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Un autre jour, un lépreux s'approcha de Jésus et lui fit cette humble prière :

— Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Animés de la même confiance, dites à Notre-Seigneur : « O Dieu, pour qui toutes les âmes sont transparentes, vous voyez les infirmités et les plaies de la mienne : ce sont les péchés dans lesquels je retombe si souvent, les défauts dont je ne puis me corriger, les mauvaises habitudes dont je ne parviens pas à me défaire. De cette lèpre morale purifiez-moi, bon médecin. Dites un mot seulement, et je serai guéri. »

Un jour enfin que Jésus dînait chez Simon le Pharisien, une femme entra dans la salle. C'était une pécheresse, et les orgueilleux convives l'accueillirent avec des paroles et des regards de mépris. Seul Jésus ne la rebuta point; il la laissa baiser ses pieds, les arroser de parfums et les essuyer de ses cheveux; et la toute-puissance de son amour fit de cette grande pécheresse une grande sainte. A l'exemple de Marie-Madeleine, prosternez-vous bien humblement aux pieds du divin Maître que vous allez recevoir; répandez à ses pieds le parfum de votre cœur, c'est-à-dire le regret de vos fautes, vos pieux désirs, vos généreuses résolutions, et en retour le bon Sauveur vous prodiguera ses bénédictions et ses grâces.

XV

COMMENT SUIVRE LA MESSE

Mes chers Enfants,

C'est saint François de Sales, je crois, qui appelle l'imagination « la folle du logis ». Elle est bien folle en effet, ou du moins bien fantasque. Rien de plus capricieux que son allure. Au lieu de suivre posément le droit chemin, elle bat la campagne et divague. Quand nous sommes en prière, elle semble prendre à tâche de nous divertir. Elle fait défiler sous notre regard intérieur une cavalcade d'idées incohérentes et disparates. Comme ces enfants joueurs qui lutinent des camarades plus sérieux, elle nous amuse, nous dissipe en brodant sur la trame de nos occupations régulières les dessins les plus fantaisistes.

Comment mettre à la raison cette folle et nous délivrer de ses importunités? Un moyen entre

autres, c'est de l'occuper activement. Se servir de l'imagination contre elle-même et transformer cette source de distractions en aliment pour la piété, c'est une excellente tactique recommandée par tous les maîtres de la vie spirituelle. Quand vous récitez votre rosaire, exercice assez monotone par lui-même, on vous engage à penser aux principaux épisodes de la vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Représentez-vous, aussi vivement que possible, la naissance de Jésus à Bethléem, son agonie au jardin des Oliviers, l'Assomption de sa sainte mère, et votre imagination intéressée favorisera votre recueillement, loin de vous distraire. Suivant une méthode semblable, il est bon de se représenter, en assistant à la sainte messe, les mystères qu'elle figure ou renouvelle.

*
* *

La messe est d'abord la reproduction de la Cène. Obéissant à l'ordre du divin Maître : « Faites ceci en mémoire de moi », les premiers chrétiens se réunissaient souvent en des agapes fraternelles. Après le repas, un prêtre prenait du pain et, après avoir rendu grâce à Dieu, il le bénissait en disant : « Ceci est mon corps. » Il faisait de même pour le vin; et si fidèle était cette imitation de la dernière Cène que les assis-

tants pouvaient croire que le Christ ressuscité était toujours visible parmi eux.

Dans la suite des temps, la messe s'est modifiée quelque peu. Autour du rite primitif se sont agglomérées des prières et des cérémonies nouvelles; mais dans son fond la messe est restée ce qu'elle était dans le principe, à savoir un repas. Qu'avez-vous devant les yeux quand vous assistez au saint sacrifice? Un autel, c'est-à-dire une table recouverte d'une nappe; un plat en argent doré nommé patène où repose le pain consacré; une coupe en métal ou calice contenant le vin changé au sang de Jésus. Quant aux cérémonies de la messe, elles ne sont que le développement de la Cène eucharistique. A la Cène, Jésus offre le pain et le vin, il les consacre, il les distribue à ses apôtres. Or nous retrouvons dans la messe ces trois actes essentiels : l'offertoire, la consécration, la communion. Et il est à remarquer que la partie centrale, la consécration, n'a subi aucune modification au cours des siècles. Pour consacrer, le prêtre répète exactement les mêmes paroles et fait les mêmes gestes que Jésus au Cénacle.

Mes enfants, si vous aviez été témoins de l'institution de l'Eucharistie, quels eussent été vos sentiments? Comme les apôtres, vous auriez certainement admiré l'immense bonté de Notre-Seigneur. Après avoir rencontré parmi les hommes tant d'hostilité, tant d'indifférence, tant

d'ingratitude, il veut encore se faire leur victime et leur nourriture. Il se donne à des misérables comme Judas qui, à l'instant même où il reçoit son Dieu, songe à le trahir. Quel prodigieux abaissement! Bien que la promesse de l'Eucharistie ait préparé les apôtres à ce grand mystère, ils ne peuvent se défendre d'un profond saisissement et communient dans une sorte de stupeur.

A leur étonnement se mêle une grande joie. Jésus est à la veille de sa mort : il va passer de ce monde à son Père; mais si sa forme corporelle va disparaître, il restera toujours invisible parmi les hommes. Chaque fois que ses apôtres prononceront les paroles sacramentelles, il s'incarnera de nouveau sous la forme de l'hostie. Quelle consolation pour eux de penser qu'ils ne ne seront jamais séparés de lui et qu'ils jouiront jusqu'à la fin du bienfait de sa présence!

Tels doivent être aussi vos sentiments en assistant au saint sacrifice. L'accoutumance nous a rendus familiers avec cet auguste mystère. Nous ne ressentons pas un frisson surnaturel quand la clochette de l'élévation nous avertit que Jésus descend du ciel à la voix du prêtre. Mais si nous connaissions le don de Dieu, si nous savions tout ce qu'il contient de merveilles, notre étonnement n'aurait pas de fin. Rappelons-nous, mes enfants, que de tous les événements de la journée, le plus important d'emblée, c'est la messe. Pas de ba-

taille, pas de révolution politique qui puisse se comparer à ce qui se passe sur le plus humble des autels quand le prêtre, penché sur l'hostie, murmure les paroles de la consécration. C'est là le prodige des prodiges; et si nous pensions à l'amour infini qu'il suppose, notre reconnaissance serait sans borne comme notre admiration.

La messe est donc une reproduction de la Cène. Elle est aussi en relation étroite avec le sacrifice du Calvaire comme l'indiquent le crucifix placé sur l'autel et la croix brodée sur la chasuble du célébrant. Pendant la messe, l'hostie sainte est dans un état d'immolation et de mort. Elle repose, immobile et silencieuse, sur le corporal, comme le divin Crucifié sur le linceuil où il fut enseveli. Et ce n'est pas là une de ces analogies lointaines et superficielles comme les imaginations inventives en découvrent entre des objets très différents : la foi nous assure qu'entre le sacrifice de la messe et celui de la croix, il existe une véritable identité. Sous le régime de la loi ancienne, les sacrifices se multipliaient sans mesure, car ils n'avaient qu'une valeur limitée et figurative. Mais l'immolation du Calvaire, ayant une va-

leur infinie, a suffi pour expier tous les péchés du monde. Aussi est-elle l'unique sacrifice de la loi nouvelle, et toutes les messes célébrées depuis la mort du Sauveur n'en sont que le renouvellement. Pour employer une comparaison nécessairement inexacte, ce sont comme les images d'un même objet reflété par d'innombrables miroirs, images substantielles cependant puisqu'elles contiennent la même réalité que l'original et qu'elles ont la même valeur.

Parmi les témoins de la Passion du Sauveur, les uns étaient apitoyés et attendris. C'étaient saint Jean et les saintes femmes qui, groupés auprès de sa croix, s'associaient à sa pensée rédemptrice et pleuraient de le voir mourir. D'autres se réjouissaient de ses humiliations et de ses tortures. Scribes, Pharisiens, Docteurs de la loi étaient là, le contemplant avec un sourire haineux et buvant des yeux le sang de ses blessures. Enfin il y avait la grande masse des indifférents qui ignoraient le supplice de Jésus ou le tenaient pour un événement sans importance. Ils allaient et venaient, préoccupés de leurs plaisirs ou de leurs affaires, sans daigner jeter un regard sur la colline où, pour leur salut, s'immolait un Dieu.

N'est-ce pas un spectacle semblable que nous avons encore sous les yeux? Chaque jour Jésus renouvelle l'immolation du Calvaire; mais com-

bien qui le pourraient, négligent d'assister à son sacrifice! Et même parmi ceux qui entendent la messe le dimanche, pour remplir le précepte de l'Eglise, combien la suivent distraitement! Leur pensée se perd dans une sorte de somnolence ou dans des divagations sans fin. Si on leur demandait ce qu'ils font là, ils pourraient répondre comme les écoliers paresseux qui s'ennuient en classe : « J'attends la fin. »

A côté des indifférents, il y a les impies, ceux ceux qui, héritiers de la haine des Pharisiens, voudraient chasser de ce monde le Dieu qui l'a racheté et anéantir jusqu'aux derniers vestiges de son culte. Enfin c'est le petit nombre qui compatit aux souffrances du Sauveur et s'offre comme lui en victime pour le rachat du monde.

Votre place, mes enfants, est parmi ces adorateurs fidèles. Il faut vous intéresser comme eux et prendre une part active au saint sacrifice. Vous auriez tort de le regarder comme une cérémonie où vous seriez simples spectateurs. Vous êtes acteurs dans cet auguste drame.

Dans les prières de la messe, le prêtre ne parle pas en son nom propre, au singulier, excepté quand il se frappe la poitrine et confesse ses fautes. Il parle au nom de l'assistance dont il est l'organe et le ministre. Vous offrez donc conjointement avec lui le saint sacrifice, et vos prières, unies à la sienne, montent ensemble vers le trône de Dieu.

*
* *

Enfin nous pouvons considérer la sainte messe comme l'image du grand sacrifice qui se célèbre sans interruption au ciel. Saint Jean nous dit que sur l'autel de la Jérusalem céleste l'Agneau de Dieu se tient comme immolé. Autour de lui se presse la multitude des élus, tous vêtus de robes blanches et tenant des palmes à la main. D'une voix puissante comme la clameur des grandes eaux, ils chantent, en s'accompagnant de la cithare, le cantique de l'éternité : « A l'Agneau immolé sur l'autel gloire, honneur et bénédiction dans les siècles des siècles. »

Que signifie ce passage de l'Apocalypse? Saint Jean veut-il dire que l'Agneau divin souffre encore au ciel et saigne par toutes ses plaies? Non sans doute : Jésus ressuscité est impassible et immortel. Il ne s'est immolé qu'une fois; mais il continue d'offrir les mérites de son sacrifice pour les péchés qui se commettent sans cesse. Pontife éternel, il intercède pour nous et s'interpose entre la justice divine et le monde pécheur.

Considérée de ce point de vue, la messe est comme un paratonnerre qui détourne la foudre toujours prête à nous frapper. Dieu irrité par nos crimes nous eût anéantis depuis longtemps; mais Jésus-Hostie est avec nous. Où que le

souverain Juge porte ses regards, il voit des autels, et sur ces autels, son propre Fils qui s'immole pour notre salut. Comment pourrait-il frapper des coupables si bien défendus?

*
* *

Telles sont les pensées, graves et pieuses, qui doivent occuper votre esprit pendant la sainte messe. Mais elles ne viendront pas d'elles-mêmes; il faut les appeler, les évoquer par une préparation de quelques minutes. Les biographes du Curé d'Ars nous donnent d'édifiants détails sur la manière dont il se préparait à célébrer les saints mystères. Après un court repos, insuffisant pour réparer ses forces, il se levait longtemps avant le jour et commençait par se flageller jusqu'au sang. Puis il passait jusqu'à trois heures de suite en oraison, récitait son bréviaire, et ce n'est qu'après cette longue préparation qu'il se décidait à monter au saint autel. Encore était-ce en tremblant, avec un sentiment profond de son indignité. Malgré sa piété, son zèle, son esprit de pénitence, il se croyait un grand pécheur. La crainte des jugements de Dieu le tourmentait, et seule la pensée de l'Eucharistie était capable d'apaiser sa frayeur. « Si je dois être damné, se disait-il, j'aurais du moins pendant

toute ma vie joui de la présence et de l'amour de mon Dieu. »

Il va sans dire, mes enfants, que l'on ne vous conseille point de passer trois heures en prière avant d'assister au saint sacrifice. Les saints sont des privilégiés de la grâce; ils nous devancent de bien loin dans la voie de la perfection, et bien téméraire qui prétendrait les suivre. Mais ce que vous pouvez faire sans difficulté, c'est de vous recueillir quelques instants avant d'entendre la sainte messe. Demandez la grâce de la suivre avec piété, désavouez d'avance les distractions qui pourraient survenir; et si malgré tout votre imagination fait un peu la folle, vous ne serez point responsable de ses incartades.

XVI

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Mes chers Enfants,

Il y a quelque temps, j'entrais dans cette église pour faire ma visite au Saint-Sacrement. La journée était avancée. Déjà le soleil avait disparu derrière les toits; et à cette heure tardive, je m'attendais bien à trouver l'église déserte. Ce fut pour moi une surprise d'y apercevoir au contraire un bon nombre de personnes. Les unes égrenaient leur chapelet; d'autres à genoux adoraient le Dieu d'amour réellement présent dans le tabernacle; plusieurs faisaient dévotement le Chemin de la Croix. Malgré cette assistance assez nombreuse, il régnait dans l'église un silence profond que faisait ressortir encore les voix joyeuses d'enfants qui jouaient sur la place. La nuit venait, amenant avec elle son calme bien-

faisant; et, par la grande ogive de la façade, le soleil mourant projetait une dernière lueur sur la blancheur des colonnes.

Et moi, je me sentais pénétré par ce silence et ce recueillement. Je sentais mon cœur s'attendrir et mes inquiétudes se dissiper peu à peu sous l'influence de la douce paix qui rayonne du tabernacle. Et je me disais en moi-même : C'est sans doute cette paix surnaturelle et divine que viennent chercher ici toutes ces personnes. Les unes, après avoir porté leur croix tout le jour, une lourde croix peut-être, viennent la déposer un instant aux pieds de Jésus; elles lui font confidence de leurs peines, de ces peines intimes qu'elles ne peuvent dire qu'à lui, et réconfortées par sa douce parole, tout à l'heure, au sortir de cette église, elles reprendront leur croix avec plus de patience et de courage.

D'autres craignant d'être submergées par les grandes eaux de la tentation, crient vers le Seigneur : « Sauvez-moi, car je vais périr. » Comme une barque surprise par la tempête se sauve vers le port, elles viennent se réfugier à l'abri de cette église et y trouvent la sécurité. Sous le regard de Jésus, le démon n'ose paraître. Demain, ce soir peut-être, il recommencera ses attaques. Mais fortifiées par la grâce, ces âmes ne se laisseront pas intimider et le repousseront avec une énergie indomptable.

Il en est enfin que n'éprouvent ni la tentation

ni la souffrance, et qui viennent ici simplement pour satisfaire leur piété. Elles conversent avec Jésus, lui parlent avec une tendresse confiante, écoutent sa voix, sa douce voix, et trouvent dans ces entretiens intimes une joie qu'envieraient les gens du monde si seulement ils en soupçonnaient le charme.

***

— Ah! me dis-je, si ces enfants qui jouent là, connaissaient le don de Dieu, s'ils savaient les joies que le Seigneur réserve à ceux qu'il aime, comme ils s'empresseraient de le visiter! Venez donc à ce Dieu qui vous appelle pour lui demander la consolation, la force et la joie.

Jusqu'ici les grandes afflictions vous ont été épargnées. Vous ignorez le souci du pain quotidien, car à force de travail, vos parents vous procurent le nécessaire. Ils prennent pour eux toutes les inquiétudes de la vie pour ne vous en laisser que les joies. D'autre part, à l'âge où vous êtes, il y a comme un nuage d'illusions qui vous cache les réalités de la vie : vous ne les voyez qu'à travers le prisme enchanteur de vos rêves. Mais un jour viendra où il vous faudra à votre tour lutter pour vivre. Vous connaîtrez par expérience les fatigues du travail et le souci du lendemain. Votre raison plus mûre, éclairée

par l'expérience, vous fera voir la vie telle qu'elle est. Vous connaîtrez à vos dépens toute la malice et la perversité des hommes : vous aurez à en souffrir et à vous défendre contre elle. Quelle sera votre consolation dans cette lutte pénible? Ce sera Jésus, si vous le voulez. Allez à lui, confiez-lui vos peines, et vous les verrez fondre sous son regard comme la neige d'hiver aux rayons du soleil. Vous serez entrés ici tristes et troublés, et vous en sortirez heureux et rayonnants, car vous aurez approché du Dieu de paix et d'amour dont la seule vue réjouit les élus pendant l'éternité.

L'heure des grandes tentations a-t-elle sonné pour vous? je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle viendra tôt ou tard. Le démon est trop jaloux de votre innocence, de votre amitié avec Dieu et de vos droits au ciel pour vous laisser en repos. Il mettra tout en œuvre pour vous séduire et vous perdre. Il vous harcèlera; et, s'il ne peut vous séduire du premier coup, à force de sollicitations et d'instances, il tâchera de vous lasser et de vous vaincre. Que faire s'il vous obsède ainsi? Une seule chose : ne restez pas seuls avec lui, car il est plus fort que vous et plus habile; et, si vous êtes laissés à vous-mêmes, ce sera un jeu pour lui de vous abattre. Faites comme l'enfant qui, lorsqu'il voit le danger venir, court se jeter dans les bras de son père. Jésus est pour vous un père, ou mieux un

frère aîné infiniment tendre et compatissant. Jetez-vous dans ses bras et dites-lui : « Mon Dieu, je suis à vous, je suis votre bien : de grâce, ne me laissez pas reprendre par le démon. Je sais bien qu'il n'a aucun pouvoir sur moi et qu'il ne me prendra pas sans mon consentement. Mais je me défie de moi-même : ma volonté est si incertaine et si changeante. Aujourd'hui je veux être à vous, mais demain suis-je sûr de le vouloir encore? O Dieu, défendez-moi contre ma propre faiblesse. » Croyez-le, mes enfants, il n'y a pas de tentation qui résiste à une prière fervente et constante.

Enfin quand vous seriez dans la paix et la joie, allez encore à Jésus pour lui dire simplement que vous l'aimez, que vous êtes heureux de vivre dans sa grâce, pour jouir de sa sainte présence; et dans ce cœur à cœur, vous goûterez des consolations ineffables, qui laissent loin derrière elle les tristes plaisirs de ce monde.

*
* *

Si une simple visite au Saint-Sacrement donne déjà tant de joie, que dire de la sainte communion? Dans la communion, Jésus n'est pas seulement en votre présence; il s'unit intimement

à vous. Ce n'est plus seulement du tabernacle qu'il vous parle, mais du fond de votre cœur. Vous ne faites qu'un avec lui. Il vous prodigue ses grâces, vous fait part de sa puissance infinie; et c'est en toute vérité que vous pouvez dire avec saint Paul : « Je puis tout en Celui qui est ma force. »

*
* *

Dans l'ogive qui encadre la porte du tabernacle, il y a un emblème eucharistique emprunté aux peintures des catacombes. C'est une coupe où boivent deux colombes. Ces colombes figurent les âmes altérées du voyage de la vie; cette coupe, c'est le calice de bénédiction débordant du sang précieux de Jésus-Eucharistie. Ne refusez pas la mystérieuse et vivante liqueur que Jésus vous présente dans cette coupe. Que d'autres aillent boire aux fontaines empoisonnées de ce monde les plaisirs malsains et les voluptés coupables : ceux-là ne seront jamais assouvis, car les joies terrestres, au lieu d'étancher la soif, ne font que l'irriter davantage. Mais si vous buvez le sang de Jésus, vous serez pleinement rassasiés, car Celui que vous recevrez dans votre cœur, c'est le Dieu parfait, infini qui remplit toute la capacité de l'âme et satisfait toutes ses aspirations. Approchez sou-

vent vos lèvres de la coupe eucharistique, et vous vérifierez par une douce expérience la parole du Sauveur à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif, car cette eau deviendra en lui une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. »

XVII

DIEU DANS LA NATURE

Mes chers Enfants,

On a dit qu'un peu de science éloigne de la religion et que beaucoup de science y ramène. C'est une observation que vérifie l'expérience de tous les jours. Quels sont à l'heure actuelle les ennemis les plus acharnés du catholicisme? N'est-ce pas ces demi-savants, ces primaires, comme on dit, qui parce qu'ils connaissent les premiers éléments de l'arithmétique, de la physique et de la chimie, se croient en possession de la science universelle et regardent le commun des hommes comme des ignorants et des arriérés? Ceux-là ont trop d'orgueil pour s'incliner devant le mystère, et trop peu de science et d'esprit pour en voir la réalité. Le vrai savant au contraire ne fait pas difficulté de reconnaître que plus la science recule ses frontières,

plus se multiplient ses points de contact avec l'inconnu. Un problème résolu en fait surgir d'autres plus difficiles encore. Loin d'enorgueillir, la vraie science rend modeste et prédispose à admettre tout un ordre de faits que la raison ne peut ni découvrir ni même démontrer, et qui sont le domaine propre de la foi.

Dans cet entretien, je voudrais simplement vous montrer comment la science moderne confirme l'existence de Dieu et nous donne une idée toujours plus haute de sa puissance.

*
* *

Pour trouver des preuves de l'existence de Dieu, pas n'est besoin de courir le monde : nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et regarder ce qui nous entoure.

Vous avez remarqué par exemple avec quelle rapidité croissent au printemps les sarments de vigne. Chaque rameau produit presque en même temps des fleurs, des vrilles et des feuilles, de jolies feuilles dentelées, luisantes et rousses qu'on dirait injectées de sang. Par quel art merveilleux la vigne façonne-t-elle ces feuilles et ces grappes? Sont-elles formées d'avance dans le bouton, si bien que la plante n'a qu'à les agrandir, à les reproduire en quelque sorte à une plus

grande échelle? Mais cette explication ne ferait que compliquer le problème. Est-il croyable que dans un bourgeon minuscule se forment des branches en miniature, avec des feuilles, des grains qui contiennent eux-mêmes d'autres plants avec d'autres feuilles? Mais si la vigne les produit à mesure, si elle les façonne sur un plan invariable avec des éléments qu'elle emprunte à la sève ou à l'air atmosphérique, comment ne pas admirer son prodigieux savoir-faire? On peut mettre l'industrie humaine au défi de créer, je ne dis pas un grain de raisin vivant et capable de se reproduire, mais une simple feuille. Nous sommes donc amenés à cette conclusion logique : ou bien la vigne est plus intelligente que l'homme, ce qui est absurde; ou bien c'est Dieu qui travaille en elle et qui, par l'intermédiaire de causes que nous ne connaissons pas, produit toutes ces merveilles.

Si des plantes nous passons aux insectes, l'intervention divine n'est pas moins manifeste. Il existe une espèce de guêpes, nommées œmènes, qui, pour l'habileté chirurgicale, le disputent au praticien le plus expert. Douée également d'un remarquable talent d'architecte, l'œmène dépose ses œufs dans une sorte de coupole qu'elle bâtit avec du sable et un ciment. Dans cet abri, l'œuf éclot et devient larve. Mais comment la larve se nourrira-t-elle, sa mère n'étant plus là pour pourvoir à sa subsistance? L'œmène a prévu

cette difficulté et l'a résolue de la façon la plus ingénieuse. A côté de chaque œuf elle enferme une douzaine de chenilles vertes qu'elle a pris la précaution de paralyser sans leur ôter la vie. Vivante, la proie se conservera fraîche, et sa paralysie l'empêchera de se dérober aux morsures de la larve. Mais comment l'œmène obtient-elle ce résultat? En mâchonnant le centre où aboutissent les nerfs moteurs de la chenille. Opération très simple, mais qui suppose une science anatomique consommée. Ni vous ni moi, ne serions capables de la réussir. Or cette science que l'œmène n'a acquise ni par l'expérience ni par l'étude, qui la lui a donnée si ce n'est Dieu?

Vous avez souvent admiré la régularité géométrique des toiles d'araignée; mais votre admiration eût été plus vive si un naturaliste vous avait expliqué l'admirable structure de cet engin qui vous paraît tout simple. Afin d'attraper les mouches, chacun des fils qui le composent est enduit d'une sorte de glu. Mais cette glu n'est pas appliquée du dehors à la façon d'un vernis, auquel cas elle se déssécherait rapidement, et les fils deviendraient impropres à leur emploi. Cette glu vient du dedans. Si menus qu'ils vous paraissent, chacun des fils de l'araignée est creux à l'intérieur. Ce sont des tubes remplis d'une humeur visqueuse qui suinte au dehors et maintient l'appareil en état.

Mais, demanderez-vous, comment l'araignée ne

se prend-elle pas elle-même à son propre piège? C'est qu'elle s'est avisée du même stratagème que les oiseleurs qui préparent des gluaux. Pour éviter que leurs doigts ne se collent à la glu, ceux-ci ont soin de les frictionner avec de l'huile. De même l'araignée sécrète au bout de ses pattes un liquide huileux qui lui permet de courir impunément sur ses gluaux. Cela est si vrai que si, au moyen d'un produit chimique, vous desséchiez les pattes de l'araignée elle s'empêtrerait dans sa toile comme une simple mouche.

Mais il y a mieux encore : vous allez voir que l'araignée, cette vilaine bête qui vous fait horreur et que vous écrasez sans pitié, est d'une ingéniosité vraiment extraordinaire. Elle ne reste pas toujours au centre de sa toile dans la position où vous l'avez vue souvent. Elle se retire dans son repaire, à quelque distance; et là, bien qu'elle soit dans l'obscurité, la tête au fond du trou, elle sait parfaitement ce qui se passe sur sa toile et s'il y a lieu d'intervenir. Comment cela? Au moyen d'une sorte de fil télégraphique qu'elle attache par un bout au centre de son filet et dont elle tient l'autre bout entre ses pattes. Le moindre ébranlement de son appareil se transmet ainsi jusqu'à elle. Si c'est le vent qui le fait osciller, elle sait ce que cela veut dire et ne bouge pas. Mais si c'est une mouche ou une sauterelle, vous la voyez descendre aussitôt, ligoter sa proie avec de longs fils soyeux et lui

injecter un peu de venin pour l'engourdir et la rendre inoffensive. N'est-ce pas merveilleux?

Pour expliquer ces faits et d'autres du même genre, certains savants supposent qu'autrefois, il y a de cela des millions d'années, les insectes avaient autant d'esprit que nous et même davantage. Grâce à cette intelligence, ils ont acquis des habitudes utiles à la conservation de leur espèce. L'intelligence s'est perdue, mais les habitudes ont subsisté sous forme d'instinct. La belle explication en vérité! A qui fera-t-on croire que les aïeules de nos araignées avaient autant de science qu'un Pasteur ou un Branly? Et cette intelligence qui leur eût été si précieuse, comment se fait-il qu'elles l'ont perdue? Il faut avoir une envie furieuse de se passer de Dieu pour recourir à des suppositions si extravagantes.

*
* *

Non moins éclatant est le témoignage que rend la science moderne à la toute-puissance divine. De tout temps les âmes religieuses ont eu le sentiment de la grandeur de Dieu : elles ont reconnu que la terre et le ciel sont devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. Mais comme ce sentiment est plus vif aujourd'hui! Notre conception du monde s'est singulièrement élargie et

l'immensité de l'œuvre nous rend sensible l'infinie puissance de l'artisan.

Pour les anciens, le ciel était une voûte de cristal où étaient suspendues les étoiles. Quant à la terre, ils n'en connaissaient que la moindre partie : le nouveau monde, le sud de l'Afrique, la Sibérie, la Polynésie n'existaient point pour eux. De nos jours le globe qui nous porte est parcouru en tous sens et exploré d'un pôle à l'autre. Les savants en ont mesuré les dimensions, calculé le volume et le poids. Mais si énorme qu'il soit par rapport à notre petitesse, il est bien peu de chose par rapport au soleil qui l'éclaire. Vue de cet astre, notre planète n'apparaîtrait que comme un point lumineux, à peine perceptible. Et si, poursuivant notre voyage, nous nous transportions dans la constellation la plus rapprochée, le soleil lui-même ne serait plus qu'une étoile d'un éclat assez faible; et tout autour de nous nous verrions d'autres soleils, plus brillants que le nôtre entourés de planètes habitées peut-être. Quand on songe à la puissance de ce Dieu qui d'un geste a jeté dans l'espace ces myriades de mondes et qui d'un mot pourrait les anéantir pour les remplacer aussitôt par un autre univers plus magnifique encore, on est littéralement effrayé.

En prenant connaissance des découvertes astronomiques, on ne peut donc s'empêcher de

redire avec le Psalmiste que le ciel publie la gloire de Dieu et que le firmament nous met sous les yeux la grandeur de son œuvre. Mais je ne sais si le monde de l'infiniment petit ne nous donne pas une impression plus profonde encore. Pascal a écrit dans une page célèbre que dans l'animalcule le plus petit que connût la science de son temps il y avait des veines, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, et que dans ces gouttes des sens plus pénétrants que les nôtres découvriraient d'autres cirons avec d'autres humeurs, d'autres gouttes, et ainsi de suite à l'infini. Intuition de génie qui vient d'être confirmée par une découverte récente. On a dû vous dire à l'école que les tissus des corps vivants ne sont pas simples. Quand on examine au microscope un fragment de feuille, il apparaît composé d'une infinité d'éléments qu'on appelle cellules. Ces cellules sont des êtres vivants qui naissent, se nourrissent et respirent chacun pour son compte. On croyait jusqu'ici qu'ils étaient les derniers éléments de l'organisme et qu'au delà il n'y avait rien à chercher. Or voici que dans ces petits êtres qui ne sont visibles qu'à un fort grossissement, on a découvert des parasites appelés d'un mot barbare « mitochondries ». Ce sont ces mitochondries qui produisent la substance verte des feuilles et la couleur rouge du sang. Chaque cellule vivante est donc un

monde habité; mais qui sait si dans les parasites qui le peuplent on ne découvrira pas plus tard d'autres êtres dont nous ne soupçonnons ni les fonctions ni la forme? Où s'arrêter dans cette voie; et comment n'être pas émerveillé de la toute-puissance du Créateur qui, en chaque point de l'immense univers, a mis un autre univers si vaste que nous n'en toucherons jamais les limites?

*
* *

Si jamais, mes enfants, vous entendez quelque discoureur de réunion publique ou quelque philosophe de cabaret s'écrier pompeusement que Dieu est mort et que c'est la science qui l'a tué, vous saurez à quoi vous en tenir. A ces déclamations prétentieuses et niaises vous pourriez opposer l'exemple de Descartes, de Pascal, de Newton, de Képler, de tous ces grands initiateurs que leur génie n'a pas empêchés d'être des croyants. Vous pourriez opposer les belles paroles de Pasteur affirmant, en pleine séance de l'Académie française, sa foi à l'infini, ou encore ce mot d'un naturaliste célèbre qui, ne pouvant expliquer en dehors de l'intervention divine les merveilles de l'instinct chez les insectes, s'écriait : « Je ne crois pas en Dieu : je le vois. » De tels témoignages sont plus persuasifs que

bien des raisonnements : ils prouvent à l'évidence que la science n'est pas incompatible avec la foi et que les récentes découvertes, loin de ruiner nos croyances, nous donnent de nouvelles raisons de croire en Dieu et de l'adorer.

XVIII

UN MOYEN DE SANCTIFIER LES VACANCES

Mes chers Enfants,

Vous voilà entrés en vacances. Les vacances! ce mot qui résonne joyeusement à vos oreilles, n'est pas sans éveiller quelque appréhension au cœur de vos parents et de vos maîtres. Cette période de repos et de détente a ses dangers : il est rare qu'on en sorte meilleur au point de vue moral. En même temps que leurs travaux scolaires, que d'enfants abandonnent leurs exercices de piété! Combien d'autres, abusant d'une liberté relative, ont l'imprudence de fréquenter de mauvaises compagnies où ils se gâtent!

Mon dessein n'est pas, dans cette courte instruction, de vous prémunir contre tous les dan-

gers des vacances, mais seulement de vous indiquer un moyen de les sanctifier : c'est de vous rappeler la présence de Dieu pendant vos promenades. Au lieu d'être confinés entre les quatre murs d'une classe, vous allez désormais vivre au grand air, faire de fréquentes excursions à la campagne. Loin de vous détourner de Dieu, le spectacle des merveilles de la nature peut orienter vers lui votre esprit et votre cœur. Saint Bernard disait : « *Aliquid magis discitur in sylvis quam in libris.* Il est une chose que l'on apprend mieux dans les bois que dans les livres. » Et cette chose-là, c'est la présence universelle et bienfaisante de Dieu.

Le monde où nous vivons peut être considéré sous différents aspects. Pour les uns, c'est un spectacle dont les apparences agréables ou déplaisantes se succèdent comme au hasard, un conflit de forces dont le jeu continuel produit les phénomènes que nous avons sous les yeux. Pour nous, chrétiens, nous avons raison de regarder le monde comme l'œuvre de Dieu et par suite son image. Tout ouvrage porte l'empreinte de l'artisan, et la contemplation de l'œuvre divine nous élève à la connaissance de son auteur.

Vous irez peut-être au bord de la mer, et cette nappe bleue qui se déploie à perte de vue vous donnera l'idée de l'immensité. Cette idée serait plus précise encore si, comme les marins, vous

naviguiez pendant des mois à travers les solitudes océaniques sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Cependant qu'est-ce que l'Océan et le globe qu'il baigne auprès des espaces qui nous entourent! Si la terre était réunie au soleil par un chemin solide, un marcheur imaginaire, cheminant jour et nuit sans interruption, mettrait quatre mille ans environ pour y parvenir. Pour monter aux étoiles, il lui faudrait poursuivre un voyage fantastique pendant un million d'années. Mais si notre univers est prodigieusement vaste, que penser de Celui qui l'a créé d'un mot? C'est ainsi que l'immensité du monde nous rend en quelque sorte sensible l'immensité divine. *Cœli enarrant gloriam Dei*, s'écriait le Psalmiste. Les cieux proclament la gloire de Dieu; l'univers est un livre où nous pouvons lire à chaque page le nom du Créateur. Belle idée qu'un de nos grands poètes a exprimée en ces vers :

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure,
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,

Disaient en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu (1) !

Le monde qui nous révèle la puissance de Dieu, nous révèle aussi sa sagesse et sa bonté. Il est dit dans l'Evangile que le Père céleste habille les lys des champs et nourrit les oiseaux du ciel qui pourtant ne sèment ni ne moissonnent. Avez-vous pensé, mes enfants, à ce que cela suppose de sagesse et de prévoyance? Un des problèmes les plus difficiles de l'art de la guerre, c'est l'approvisionnement des troupes en campagne. Si nos frontières étaient menacées, toute la nation se lèverait en masse pour les défendre. Mais comment ravitailler ces millions d'hommes qui se déplacent sans cesse? Comment faire parvenir à chacun d'eux le morceau de pain qui lui est nécessaire? Problème compliqué, et qui toutefois n'est qu'un jeu d'enfants auprès de celui que la Providence résoud tous les jours. Elle prend soin, non seulement des hommes, mais des animaux qui vivent à la surface de la terre, des poissons qui abondent dans les mers et les fleuves, et même de ces animalcules microscopiques qui pullulent par milliards dans l'air que nous respirons et dans les breuvages que nous buvons. Malgré leur multi-

(1) Victor Hugo.

tude incalculable, chacun d'eux reçoit sa pâture quotidienne, et ils sont relativement très rares ceux qui meurent de faim. Comment ne pas admirer une Providence qui, sans perdre de vue le gouvernement général de l'univers, s'intéresse aux plus chétives et aux plus infimes de ses créatures?

Vous voyez, mes enfants, que de la vue du monde physique, nous pouvons nous élever sans peine à des considérations religieuses. Il est des chrétiens qui ne pensent à Dieu qu'à heure fixe. Ils lui donnent en quelque sorte audience à l'heure de la prière ou des offices; après quoi ils l'éconduisent et font abstraction de lui. Cela ne devrait pas être. La religion n'est pas comparable à un vêtement que l'on met et que l'on retire à volonté. C'est un esprit qui doit imprégner tous nos sentiments, régler tous nos actes. Si elle est sincère et profonde, elle influera même sur notre manière de voir la nature qui, pour un vrai chrétien, est le reflet de la splendeur divine, ou encore un voile diaphane à travers lequel transparaît l'infinie Beauté.

Et qu'on ne dise point que c'est là de la poésie, de la rêverie. Notre-Seigneur n'était pas un rêveur, et cependant il considérait le monde sous un aspect religieux. C'est de ce point de vue qu'il l'envisageait lui-même et le faisait

envisager à ses disciples. Voyait-il, sur la grève de Génésareth, des pêcheurs trier leur poisson après un coup de filet, rejeter les uns et mettre les autres dans des corbeilles, il pensait au Jugement dernier où se fera le triage des justes et des pécheurs. La même idée lui venait à la vue d'un champ de blé envahi par l'ivraie. En ce monde, le bien et le mal se mêlent et semblent se confondre; mais au dernier jour le bon grain sera mis à part et ramassé dans les greniers célestes, tandis que les mauvaises herbes seront jetées au feu. Vous savez aussi les réflexions que fit Jésus au sujet de ce laboureur qui, en s'en allant aux champs, laissa tomber une partie de sa semence sur le chemin et dans les buissons. Il en fit le symbole du prédicateur évangélique dont la parole tombe trop souvent, sans porter de fruit, dans des âmes dures, pierreuses et embroussaillées par les passions.

On a mené grand bruit jadis autour d'une méthode pédagogique qui donnait, disait-on, des résultats merveilleux. Elle consistait à mettre l'enfant en présence des réalités sensibles pour lui apprendre à en dégager des vérités utiles. Cette méthode que l'on croyait nouvelle, est aussi vieille que l'Evangile. Nos pédagogues n'ont qu'à ouvrir ce petit livre vingt fois séculaire pour y trouver des « leçons de choses », admirables de simplicité, de familiarité, et aussi de précision et de grandeur.

Pendant vos flâneries à travers la campagne, vos maîtres ne seront pas auprès de vous, mes chers enfants, pour diriger le cours de vos pensées. Mais vous pouvez vous donner à vous-mêmes des leçons de choses : rien de plus facile. Lorsqu'au bord de la mer vous voyez au loin une voile blanche qui, malgré l'inconstance des vents et les courants contraires, suit une direction déterminée, vous en concluez qu'elle est dirigée par une main intelligente. A cette distance, le pilote est invisible; mais vous êtes sûrs qu'il est là. De même, la manière dont le monde est gouverné vous fait croire à l'existence du divin pilote qui préside à sa marche. Sans Dieu, il n'y aurait point de direction; tout serait livré au désordre et au hasard. Quand vous vous livrez au plaisir de la pêche, dites-vous que le démon est un pêcheur d'âmes, patient et habile. Il leur présente un appât séduisant, mais qui cache un hameçon acéré. Malheur à ceux qui s'y laissent prendre! Ils deviennent ses esclaves et ses victimes; pour un instant de plaisir, ils perdent, avec la liberté des enfants de Dieu, les précieux avantages de l'état de grâce. Quand vous traversez une lande déserte, dénudée, où tout ce qui pousse est brouté aussitôt par la dent des bêtes, pensez au triste état de l'âme desséchée par le péché, ravagée par les passions, et dont les bons désirs, à peine formés, sont étouffés par le démon. Ainsi la grande image

de Dieu, évoquée par les mille incidents de la route, vous accompagnera partout et sera pour vous une sauvegarde.

On vous a dit maintes fois, mes enfants, que si l'esprit peut se donner du relâche, la volonté ne doit point le faire. Il n'y a point de vacances pour la vertu et la piété. La raison en est que vous avez un ennemi qui, lui, ne prend jamais de vacances. Acharné à votre perte, il vous harcèle sans paix ni trêve, et profiterait de la moindre défaillance pour vous entraîner dans le péché. C'est pourquoi Notre-Seigneur qui connaît sa malice et ses ruses, vous recommande de veiller et de prier sans cesse. *Sine intermissionne orate.* Oui, il faut prier tout le temps, même et surtout pendant les vacances. Ne manquez jamais, le matin, en offrant à Dieu vos actions et vos peines, de lui demander la grâce de passer la journée chrétiennement, sans l'offenser. Puisque vous avez des loisirs, pourquoi ne viendriez-vous pas ici tous les jours visiter Notre-Seigneur et mettre votre vertu sous sa protection? Puisez souvent dans les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie l'énergie surnaturelle qui vous est indispensable. Ainsi les vacances qui, pour tant d'âmes faibles et présomptueuses, sont une occasion de chute, seront pour vous une épreuve dont vous sortirez grandis et fortifiés. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

Préface par M. le Chanoine Buléon v
Avant-propos XIII

PREMIÈRE PARTIE

RETRAITE PRÉPARATOIRE A LA COMMUNION SOLENNELLE

I. — Le festin royal 3
II. — La mort 15
III. — Le péché 28
IV. — La tentation 39
V. — Le scandale 49
VI. — La force chrétienne 59
VII. — La bonté 73
VIII. — La sauvegarde de l'innocence 82
IX. — La prière du matin 90
X. — Obstacles à la prière 101
XI. — Un bon cœur 113
XII. — La nourriture de nos âmes 122

XIII. — L'esprit moutonnier..... 131
XIV. — Avant la communion..... 140
XV. — Après la communion..... 146
XVI. — Rénovation des promesses baptismales.... 153
XVII. — Consécration à la sainte Vierge..... 161

SECONDE PARTIE

ALLOCUTIONS SUR DIVERS SUJETS

I. — La rentrée des classes..... 169
II. — Le crucifix du diable..... 176
III. — Le progrès..... 185
IV. — L'obéissance 194
V. — La jalousie..... 204
VI. — Les mauvaises lectures..... 214
VII. — L'esprit d'apostolat..... 225
VIII. — L'ange gardien..... 236
IX. — Jésus, l'ami des enfants..... 241
X. — La crèche..... 248
XI. — Le Dieu caché..... 258
XII. — Une apparition de Notre-Seigneur..... 266
XIII. — La communion fréquente..... 274
XIV. — Préparation à la communion..... 282
XV. — Comment suivre la messe..... 288
XVI. — La visite du Saint-Sacrement..... 298
XVII. — Dieu dans la nature..... 305
XVIII. — Un moyen de sanctifier les vacances.... 315

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS

QUELQUES APPRÉCIATIONS

sur les ouvrages de M. l'Abbé Henri Morice

Catholiques, défendons notre Foi. Un vol. in-12. Prix 3 50

Catholiques, défendons notre foi! est un des livres les plus opportuns qui soient, un de ceux qu'il serait le plus urgent de propager, de faire lire, de lire d'abord nous-mêmes et de faire passer dans notre parole publique ou dans nos exhortations individuelles. C'est un appel à l'apostolat. Une erreur monstrueuse du dix-neuvième siècle, un préjugé, si l'on veut, mais le plus funeste des préjugés, celui qui a le plus obstinément paralysé un grand nombre de volontés honnêtes, c'est la méconaissance du devoir de l'apostolat, c'est la pensée, plus ou moins inconsciente, que la vie chrétienne est une affaire exclusivement individuelle que chacun règle à part soi avec le Très-Haut, sans avoir à se soucier en quoi que ce soit d'autrui, ni de l'extension du règne de Notre-Seigneur dans le monde.

De bons livres ont déjà réagi contre cette tendance lamentable, parmi lesquels nous citerons en première ligne le *Livre de l'Apôtre* de Mlle de la Girennerie, et le volume de M. Goyau : *Autour du Catholicisme social*; mais des livres qui n'ont pas été lus assez universellement et qui avaient peut-être l'air de ne s'adresser qu'à un public d'élite.

Eh bien! dans l'Eglise nous sommes tous une élite, *genus electum*. Il faut que les pages de M. Morice aillent à tout le monde. En dix chapitres écrits d'une langue admirablement vivante, alerte, entraînante, passionnée, il vous fera comprendre et sentir ce que c'est que l'apostolat, universel ou individuel, ses formes, les qualités de l'apôtre, les œuvres, l'union des apôtres, leur récompense, nos raisons d'espérer.

(*Ami du Clergé*, 25 juillet 1907.)

Jeunesse et Pureté. Un vol. in-12. Prix 3 50

Les directeurs d'œuvres et les prédicateurs de retraites dans les collèges et les patronages feront leur profit de ces quinze excellentes conférencs sur la pureté. Ce sujet délicat y est traité avec un remarquable tact d'expressions, une parfaite sûreté de doctrine, un style imagé et très littéraire comme l'aiment les jeunes gens de sérieuse culture... Nous recommandons volontiers ce livre pratique, littéraire et doctrinal.

(*La Croix*, 16 octobre 1911.)

Jeunesse et Idéal. Un vol. in-12. Prix 3 50

Nouveau recueil d'instructions à la jeunesse. M. Morice continue l'apostolat dont il nous a donné déjà de si splendides flammes ans son précédent volume : *Jeunesse et pureté.* Il n'y a pas, dans notre littérature oratoire de la chaire contemporaine, beaucoup de pages aussi achevées que celles-là, aussi élevées et aussi élevantes, aussi chaudes,aussi entraînantes, et tout ensemble aussi claires, aussi pondérées, aussi précises.

(*Ami du Clergé*, 12 septembre 1912.)

La Femme chrétienne et la Souffrance. Un vol. in-12. Prix ..... 5 »

.. M. Morice a quinze conférences sur ce sujet toujours d'actualité. Il caractérise la souffrance, l'explique et lui applique les divins remèdes qui l'adoucissent, la consolent, la transforment et même la font aimer.

Ce livre écrit d'une plume vigoureuse devrait être entre les mains de toutes les mères chrétiennes, de toutes les vierges vouées à l'apostolat.

(*Revue Mariale*, 4 octobre 1913.)

HENRI MORICE. *La poésie de Sully-Prudhomme*, thèse de doctorat, Fort in-8 ..... 11 fr. 30.

Sully-Prudhomme n'est pas seulement un élégiaque tendre et mélancolique. Il a aussi exprimé en vers sa conception personnelle du monde et de la vie ; c'est un poète philosophe plus caractérisé que Lamartine et Vigny. La thèse de M. HENRI MORICE, à travers la poésie de Sully-Prudhomme, étudie la formation et les idées de l'école dite parnassienne. Elle analyse et critique un état d'esprit très répandu, celui d'un grand nombre de nos contemporains qui, ayant perdu la foi chrétienne, se sont fait une morale et une religion tout imprégnée de panthéisme. Cette étude a la fois psychologique et littéraire, est pleine d'intérêt.

Mgr TISSIER

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE

Les Tâches Idéales, Religieuses, Educatrices, Patriotiques. 3 50

Dans son nouveau livre, fleuron ajouté à tant d'autres, Mgr Tissier a groupé sous le titre de Tâches idéales, religieuses, éducatrices et patriotiques, une série de discours ou allocutions, sermons et lettres récents ayant pour but cette triple reconstitution de la patrie, qui sera, après l'écrasement de l'ennemi et le triomphe du droit, la grande tâche de demain. Les tâches religieuses, beaucoup déjà s'en sont occupés et ont indiqué la voie à suivre. Des huit chapitres que Mgr Tissier consacra à ce sujet, un surtout nous paraît remarquable entre tous et mérite de retenir toute notre attention : Les déviations du sens moral et chrétien.

La deuxième partie de l'ouvrage, la plus remarquable à notre point de vue, s'adresse aux éducateurs et de façon plus spéciale encore concerne l'éducation de la femme de demain. Mgr Tissier est passé maître, on le sait, en ce sujet; si, en particulier, toutes nos jeunes filles étaient « ces jeunes filles bien élevées » dont l'Evêque trace l'idéal portrait, si la France de demain suivait la ligne de conduite tracée dans « le rôle intellectuel social des Elites », combien vite elle reprendrait la première place dans le concert des nations chrétiennes!

Dans la troisième partie, c'est la victoire qui plane radieuse, chassant loin d'elle tout sentiment de désespérance ou de découragement. « Le jour sacré de la victoire, le pays qui aime, faites le devoir », tout est à lire, à méditer, à mettre en pratique surtout. Qu'à l'exemple de Mgr de Châlons, chacun fasse sa tâche, et ce sera le salut assuré, le triomphe de la France.

DU MÊME AUTEUR :

La Parole de l'Evangile au Collège, 3e édition. In-12.. 3 50

Les Jeunes Ames, 2e édition. In-12 ..... 3 50

Le Bon Esprit au Collège. In-12 (Epuisé) 3 50

Soyons Apôtres. 2e édition. In-12 ..... 3 50

La Vieille Morale à l'Ecole : l'Ame du Collège, 2e édit. 3 50

Les Femmes du Monde, 4e éd. In-12 ..... 3 50

La Vérité aux Gens du Monde, 3e édition. In-12 ..... 3 50

La Guerre en Champagne, 4e édition 3 50

Pour la Victoire : Nouvelles Consignes de Guerre. In-12 3 50

La Langue des Femmes. 2e édition. In-12 ..... 3 50

Les Grands Jours du Collège. 2e édition. In-12 ..... 3 50

Les Croyances Fondamentales, avec un appendice sur les Mystères et les Miracles, 2e éd. In-12 ..... 3 50

Vérité et Vérités. 2e édition. In-12 ..... 3 50

La Crise du Pain..... 0 50

Le Message de Jeanne, panégyrique de la Bienheureuse Jeanne d'Arc..... 0 50

Sur les Tombes du « Souvenir », allocution prononcée à Notre-Dame de Paris... 0 50

La Couronne de la Sainteté, In-12 ..... 0 50

Majoration temporaire : 50 %

Abbé Léon RIMBAULT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Les Vaillantes du Devoir. Etudes féminines, 4e édition.... 3 »

Deux parties constituent cet ouvrage; et, dans chacune, les titres des chapitres sont à eux seuls tout un programme plein de promesses et d'attraits. Qu'on en juge à ce simple énoncé : Le devoir; Celles qui pensent, qui vibrent, qui aiment, qui pleurent, qui prient, qui travaillent, qui luttent.

Puis ces cinq chapitres d'un si grand intérêt à la fois religieux, social et patriotique : Les femmes de Franco. — Geneviève et les vierges du foyer. — Clotilde et la femme-apôtre Blanche de Castille et les mères. — Jeanne d'Arc et le patriotisme.

Par l'Amour et la Douleur. Etudes sur la Passion. 4e édit. 3 50

Par l'Amour et la Douleur, contient d'abord huit discours : « Le Don suprême. — L'Adieu. — Seul. — Le Condamné. — Face à la croix. — Les larmes. — La mère. — Le Drame du vendredi saint. » Le volume se termine par deux discours spéciaux, dont on appréciera ici l'importance. L'un *le Christ et les hommes*, convient pour toute conférence faite aux hommes seuls; — l'autre, *A l'honneur!* pour des noces d'argent d'ordination sacerdotale.

Divine mère et mère patrie. 3e édition, in-12..... 3 50

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première partie comprend six chapitres dont les titres charmants dans leur simplicité donnent encore plus qu'ils ne promettent : *Les deux envoyés. — Toute belle. — Toute pure. — Toute fidèle. — Toute puissante. — Toute miséricordieuse.*

La seconde partie comprend quatre chapitres, d'un grand éclat : *De l'eau, des larmes, du sang. — La France, soldat de Dieu. — Noël! Noël! — Au soir du XIXe siècle.*

(*Le Polybiblion.*)

Outre-Tombe, Prélude vers le Royaume de la Paix, Divines Harmonies, le Sacrement du feu, Les lamentations de l'abîme, Le mystère des joies, Nos relations d'Outre-tombe, Eternel rendez-vous, in-12 ..... 2 »

BROCHURES DIVERSES :

Au Soir du dix-neuvième siècle. In-8 ..... 0 50
Noël! Noël 0 50
Triomphes de l'Amour.. 0 50
L'Adieu. 2e édition 0 50
Seul !... 2e édition 0 50
La Bretagne de Paris.. 0 50
Gloires eucharistiques.. 0 50
De l'Eau, des Larmes, du Sang. In-8 ..... 0 50
A l'Honneur! 0 50
A la Frontière! 0 50
Prince, Moine, Evêque.. 0 50
L'Ame dominicaine 0 50
Israël chez lui, chez nous 0 50
La Race franciscaine .. 0 50
Lumière et Flammes .. 0 50
Les Femmes de France 1 50

Majoration temporaire : 50 %

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 010793692b

MORICE, HENRI.

RETRAITE D.ENFANTS.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 15 03 7